

BR  
1700  
1823  
1881  
SMRS



LES  
HOMMES CÉLÈBRES DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE  
ET LA FOI CHRÉTIENNE

---

GRENOBLE, IMP. VINCENT ET PERROUX.

---

LES  
HOMMES CÉLÈBRES

Du XIX<sup>e</sup> siècle

ET LA FOI CHRÉTIENNE



CROYANTS. — CONVERTIS.

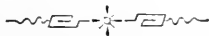


PAR

**L'abbé Saillard**

CURÉ DE GIÈRES,

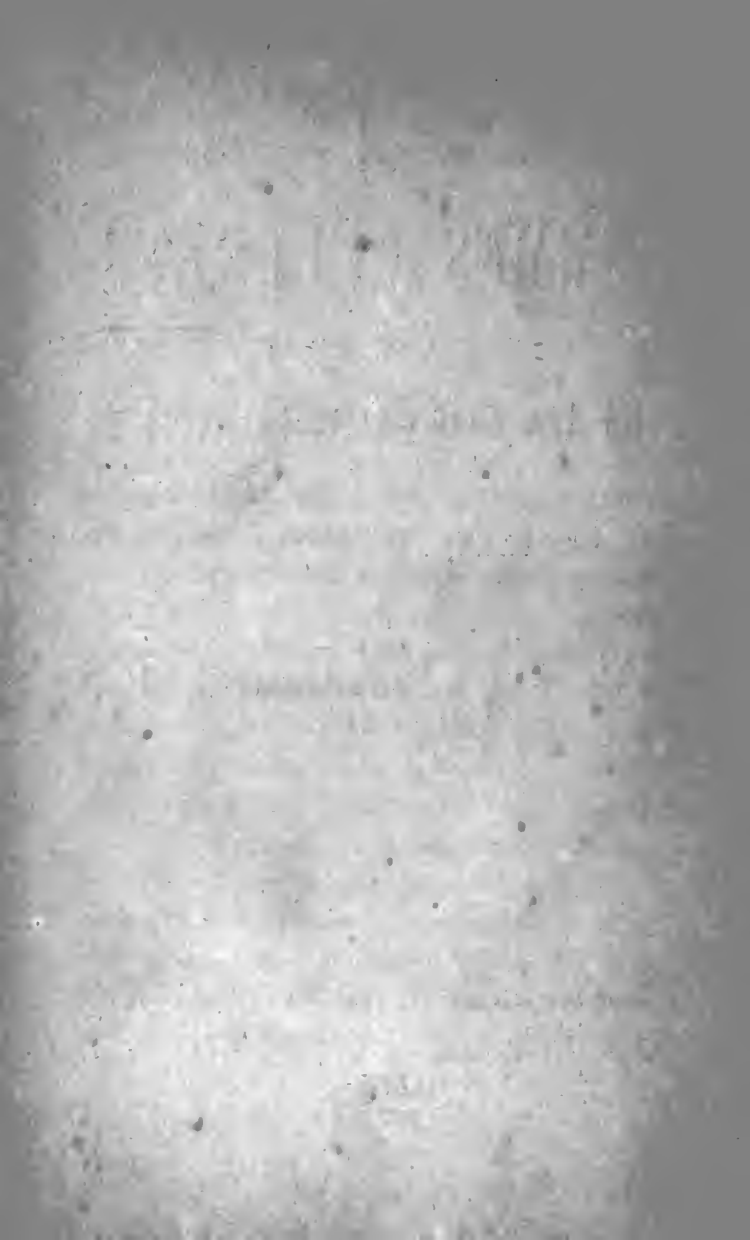
DIRECTEUR DE LA *Semaine religieuse* DE GRENOBLE



GRENOBLE

AUGUSTE CÔTE		VINCENT & PERROUX
Libraire,		Imprimeurs,
5, RUE BROCHERIE, 5		9, RUE DE STRASBOURG, 9

1881





## RAPPORT DE M. GINON, VICAIRE GÉNÉRAL

— 2 —

Genève, le 1 avril 1884.

MONSIEUR,

*Je viens d'achever la lecture du nouvel ouvrage de M. l'abbé Saillard : **LES HOMMES CÉLÈBRES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ET LA FOI CHRÉTIENNE**, et je suis heureux d'avoir eu la primeur de cet excellent livre, par l'examen que j'ai fait du manuscrit, sur l'ordre de Votre Grandeur. Rien de plus édifiant, de plus varié, de plus intéressant que les récits qui se succèdent dans ce volume, où les incidents pittoresques alternent avec les situations touchantes, les considérations graves et élevées.*

*Ces détails biographiques sont une démonstration vraiment indiscutable et persuasive de la foi catholique. On marche volontiers à la suite de ces grands esprits qui deviennent d'autant plus soumis à l'Église qu'ils ont pénétré plus avant dans les sciences hu-*

maines ; et on est d'autant plus porté à les imiter qu'on les voit plus doux, plus patients, plus généreux à mesure qu'ils sont davantage animés d'une tendre piété.

Dans tous les siècles, le catholicisme a reçu l'hommage des intelligences d'élite et des cœurs dévoués ; le dix-neuvième siècle tiendra son rang parmi ses aînés, et le Rédacteur de notre SEMAINE RELIGIEUSE aura fait un travail d'une incontestable utilité, en indiquant la part qui revient à notre époque, de cette démonstration vivante de la divinité de notre foi.

Daignez agréer, Monseigneur, etc.

G. GINON,  
Vicaire général honoraire.

---

APPROBATION DE M<sup>SR</sup> L'ÉVÊQUE

EVÊCHÉ  
DE  
GRENOBLE

---

Grenoble, le 5 avril 1881.

CHER MONSIEUR SAILLARD,

*Je vous envoie l'appréciation de M. l'abbé Ginon, vicaire général honoraire du diocèse, concernant l'ouvrage que vous avez soumis à mon examen :*

**LES HOMMES CÉLÈBRES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ET LA FOI CHRÉTIENNE.** *Cette appréciation, cher Monsieur le Curé, est à mes yeux un éloge parfait de votre travail et la meilleure de toutes les recommandations.*

*Je serai heureux d'apprendre que votre nouvel ouvrage se répand, et que les Supérieurs de nos maisons d'éducation en ont fait un livre choisi pour leurs distributions de prix et l'ont adopté, ainsi que les parents, comme livre de lecture.*

*Je suis heureux de reconnaître publiquement, comme je le fais en ce moment, les services que vous*

rendez à la cause du bien, soit comme rédacteur de la  
SEMINE RELIGIEUSE du diocèse, soit comme écri-  
vain pieux, avide avant tout du salut des âmes.

Recevez, cher Monsieur Saillard, l'assurance de  
mon entier dévouement en N.-S. J.-C.

† AMAND-JOSEPH,  
Evêque de Grenoble.

---

## PRÉFACE

---

**N**OTRE siècle se flatte d'être le siècle de la science, et les grandes découvertes de nos jours font dire à quelques esprits que, désormais, la science va remplacer la foi, si déjà elle ne l'a remplacée.

Rien n'est moins vrai, comme il est facile de s'en convaincre en observant simplement ce qu'ont été, au point de vue de la foi, les hommes les plus célèbres du dix-neuvième siècle.

Nous avons fait ce travail, et c'est avec joie que nous mettons sous les yeux du lecteur la vie de foi, la conversion sincère et persévérante, ou au moins la mort chrétienne du plus grand nombre des hommes célèbres de notre temps.

Nous les avons choisis dans toutes les carrières, dans toutes les positions sociales : astronomes, physiciens, poètes, littérateurs, historiens, médecins, peintres, musiciens, hommes politiques, soldats....; toutes les gloires de la patrie sont en même temps les gloires ou les conquêtes de l'Eglise.

Dans ces belles intelligences nous trouvons la science et la foi admirablement unies.

C'est ce qu'exprimait l'illustre mathématicien Cauchy, lorsqu'il disait :

*« Je suis chrétien, c'est-à-dire, je crois à la  
« divinité de Jésus-Christ, avec Descartes,  
« Copernic, Newton, Pascal, Euler, Guldin,  
« Gerdil, avec tous les grands astronomes, tous  
« les grands physiciens, tous les grands géo-  
« mètres des siècles passés..... Mes convictions  
« sont le résultat d'un examen approfondi...*

*« Je suis catholique sincère comme l'ont été  
« Corneille, Racine, La Bruyère, Bossuet,  
« Bourdaloue, Fénelon, comme l'ont été et le  
« sont encore un grand nombre des hommes les  
« plus distingués de notre époque, de ceux qui  
« ont fait le plus d'honneur à la science, à la*

« philosophie, à la littérature, qui ont le plus  
« illustré nos académies. »

C'est ce qu'exprimait à son tour le vaillant général Lamoricière, qui, parlant de la Religion catholique disait : « Elle a pour elle la  
« science, l'histoire, la philosophie, les arts,  
« les grands hommes; elle a pour elle le passé,  
« le présent et l'avenir; elle peut seule résoudre  
« les difficultés du temps actuel; elle répond  
« aux besoins de tous les jours, de tous les  
« cœurs, de toutes les volontés, de toutes les  
« classes, de tous les malheureux; elle est  
« seule capable d'assurer le bonheur présent et  
« le bonheur futur. »

Le travail que nous publions n'est pas une œuvre de discussion et de raisonnement; il est seulement l'exposé authentique et sincère de ce que nous avons pu recueillir dans la vie des hommes célèbres dont nous citons les paroles ou les actes édifiants.

Afin de répondre plus directement à l'inertie de notre temps, nous ne parlons que des personnages morts au dix-neuvième siècle, et nous avons l'immense consolation d'opposer à

l'impiété moderne les nombreuses et magnifiques victoires de la foi catholique.

Pour le dix-neuvième siècle comme pour ceux qui l'ont précédé, elle est toujours pleine de vérité cette parole célèbre qu'un Pontife romain a gravée sur la colonne antique qui se dresse devant le temple majestueux de Saint-Pierre de Rome :

CHRISTUS VINCIT !

CHRISTUS REGNAT !

CHRISTUS IMPERAT !

*Le Christ triomphe ; le Christ règne ; le Christ commande !*

Mai 1881.

---



LES  
HOMMES CÉLÈBRES

DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

ET LA FOI CHRÉTIENNE



LA HARPE

(1739-1803)

**L**A HARPE (Jean-François), né à Paris, était fils d'un gentilhomme du pays de Vaud, capitaine au service de la France. Orphelin à neuf ans, il fut recueilli par des sœurs de charité qui le recommandèrent au proviseur du collège d'Harcourt où il fit de brillantes études. Il débuta ensuite dans la littérature dont il traita les différents genres. Il fit des tragédies, il composa des *Eloges* qui lui firent décerner plusieurs prix d'éloquence et de poésie, il entreprit un *Abrégé de l'Histoire des voyages* de Prévost. Il acquit surtout une brillante réputation en publiant, sous le nom de *Lycée*, un *Cours de Littérature* qui obtint les plus grands succès et mé-

rita à son auteur, par son goût exquis, le beau surnom de *Quintilien français*. Ses œuvres réunies forment au moins soixante volumes in-8°.

La Harpe fut d'abord un disciple fervent des philosophes du dix-huitième siècle, et il embrassa avec ardeur les doctrines de la Révolution.

Malgré son dévouement, il fut emprisonné en 1794 et s'attendait à monter sur l'échafaud. Ce fut l'heure de sa conversion. Désabusé tout à coup de ses erreurs, il revint sincèrement à Dieu, et ne voulut plus, désormais, consacrer sa plume qu'à des sujets religieux. En effet, il montra à combattre les philosophes, le même zèle qu'il avait eu à propager leurs doctrines, et publia, entre autres écrits, une traduction des *Psaumes*, en tête de laquelle il raconte les motifs de sa conversion :

« J'étais dans ma prison, dit-il, seul dans ma chambre et profondément triste. Depuis quelques jours j'avais lu les Psaumes, l'Évangile et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué. Déjà, j'étais rendu à la foi ; je voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épouvantait et me consternait, en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyais tout le mal et aucun remède : rien autour de moi qui m'offrît les secours de la Religion.

« D'un côté, ma vie était devant mes yeux, telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste, et de l'autre la mort, la mort que j'attendais tous les

jours, telle qu'on la recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir ; et il n'y montait plus que pour mourir lui-même.

« Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu, et s'adressait tout bas à Dieu, qu'il venait de retrouver et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ? — J'avais sur une table l'*Imitation* et l'on m'avait dit que dans cet excellent livre je trouverais la réponse à mes pensées.

« Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : « *Me voici, mon fils ; je viens à vous parce que vous m'avez appelé.* » Je n'en lus pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupés. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre.

« Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste, d'ailleurs, d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux, et que ces mots : « *Me voici, mon fils,* » ne cessaient de retentir dans mon

âme et d'en ébranler puissamment toutes les facultés. »

— Dans son *Apologie de la Religion*, La Harpe, citant la guérison de l'aveugle-né, racontée par l'évangéliste saint Jean, s'écrie dans un transport de foi : « Et moi aussi je crois ; et moi aussi je vous adore, adorable auteur du récit et du miracle qui l'un et l'autre sont de Dieu.

« Moi aussi, j'étais aveugle, non pas de naissance, mais d'orgueil, et vous avez eu pitié de moi, et vous m'avez ouvert les yeux ! Ne permettez pas, je vous en conjure, qu'ils se referment jamais après avoir vu votre lumière, ni que les malédictions de l'impiété ferment jamais ma bouche après que vous lui avez permis de vous confesser, tout indigne qu'elle en fût toujours. »

La Harpe persévéra en effet, jusqu'à la fin, dans les sentiments qu'il exprime d'une manière si convaincue.

\*  
\*\*

Dans son *Cours de littérature*, La Harpe a écrit de belles pages à la louange de l'Eglise catholique. En voici quelques extraits :

« Les athées revendiquent Buffon à cause des résultats apparents de sa mauvaise physique ; je ne vois pas trop ce qu'ils peuvent y gagner. S'il fut athée, ce ne serait qu'une raison de plus de concevoir comment un grand esprit a raisonné si

mal sur la nature en méconnaissant son auteur, et comment un génie d'une trempe bien supérieure, un Newton, avait une vénération si religieuse pour le Créateur qu'il reconnaissait pour la seule cause possible du mouvement dont lui, Newton, a le premier connu et démontré les lois. On sent combien ce contraste est loin d'être défavorable à la religion, qui, sans avoir aucun besoin de ce fragile appui des lumières humaines, se trouve pourtant, par un ordre secret qu'il faut admirer et à la honte de ses ennemis, avoir attiré à elle, depuis son origine, tout ce que le monde a eu de plus grand dans tous les genres, et avoir soumis tant de beaux génies à la foi de l'Évangile prêché par de pauvres pêcheurs.

« C'est à Dieu seul de savoir et de juger ce que Buffon pensait ; ce qui est certain, en fait, c'est qu'il a voulu recevoir à la mort les sacrements de l'Église. » (*Sur Buffon.*)

— Il prouve ainsi la nécessité de la révélation :

« Il n'y a qu'un sophiste qui commence à poser en principe que *la religion naturelle suffit pour donner des mœurs* ; car un vrai philosophe ne ferait pas un principe d'une proposition incomplète et indéfinie. Quelles mœurs ? Et à qui ? C'est ce qu'il fallait dire. Sont-ce les meilleures possibles ? Et à tous ?

- « ..... Partout on a senti que *la loi naturelle peut en effet suffire pour donner des mœurs* à quel-

ques hommes que leur éducation, leur fortune ou des lumières supérieures mettent à la fois au-dessus de l'ignorance vulgaire et des tentations du besoin. Mais cela même prouve que cette loi naturelle *ne suffit* et n'a jamais *pu suffire* ni à tous ni au grand nombre, puisqu'il est reçu que l'exception même prouve la généralité...

« Voilà ce que vous dirait l'homme qui ne serait que philosophe. Le philosophe chrétien ajouterait que, dans une nature corrompue par l'orgueil et les passions, les lumières de la conscience, qui sont, en d'autres termes, la loi naturelle, ont besoin qu'une loi *positive, dictée par Dieu même, éclaire et dirige* ces notions intimes si faciles à obscurcir, et les élève à une perfection, soit de théorie, soit de pratique, dont Dieu seul peut donner l'idée et les moyens : c'est l'ouvrage de la Révélation... » (*Sur Toussaint.*)

— Sur les mystères :

: « ..... Il peut, il doit sans doute y avoir des mystères, c'est-à-dire des secrets que Dieu s'est réservés. Il suffit pour nous chrétiens qu'il nous ait révélé dans les Ecritures et par l'organe de son Eglise ce que nous ne pouvons savoir et ce que nous devons croire ; la raison d'ailleurs suffit pour nous faire comprendre qu'il peut, qu'il doit même y avoir, dans les opérations d'une justice et d'une bonté également infinies, des choses au-dessus de notre intelligence finie, et c'est là que

Malebranche s'arrêtait *tout court* et disait avec saint Paul : *O altitudo divitiarum Dei!* O profondeur des trésors de Dieu!... » (*Sur Helvetius.*)

UNE BONNE RÉPONSE : Des impies interrogeaient La Harpe sur sa religion ; voici la réponse qu'il leur fit : « Je suis chrétien, parce que vous ne l'êtes pas. Une religion qui a pour ennemis mortels les plus mortels ennemis de toute morale, de toute vertu, de toute humanité est nécessairement amie de la morale, de la vertu, de l'humanité : donc elle est bonne. »



## BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737-1814)

**A**U mois de novembre 1766, après de longues années d'absence et de périlleux voyages où l'avaient entraîné des rêves de fortune, des espérances de gloire surtout, et ce qu'on appelle de nobles ambitions, Bernardin de Saint-Pierre, inconnu, pauvre, revenait au Havre, sa ville natale.

« Il ne reconnaissait personne et personne ne le reconnaissait, dit l'auteur de *l'Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre*. Le cœur serré de son isolement, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits, effacés par l'âge, lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de la ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole ; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix qu'elle le regarde et s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : Ah ! mon maître, est-ce bien vous que je revois ?

« Et avec une vivacité inouïe à son âge, elle jette sa quenouille et se précipite dans ses bras.



M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse sur son cœur et croit un moment avoir retrouvé avec cette bonne vieille toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide ! »

La pauvre Marie, devenue plus tranquille, lui disait tristement :

— Ah ! monsieur Henri, les temps sont bien changés ! votre père est mort, vos frères sont allés aux Indes, votre sœur est entrée au couvent ; je suis seule, seule ici... Mais est-il bien vrai, monsieur, que je vous revois ? Vous avez été si loin, comment avez-vous pu revenir ? Chaque jour je priais Dieu pour vous et je lui demandais de vous revoir avant de mourir.

— Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune en courant le monde ; mais que de fois, loin, bien loin de la France, j'ai pensé à ceux que j'y avais laissés ! Vous étiez de ceux-là et j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien.

— Oh ! moi, je n'ai besoin de rien, Dieu merci ! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner.

Puis prenant, toute tremblante de joie, le bras du voyageur, elle dit, en le guidant vers sa maison :

— Ici, il n'y a plus que moi pour vous recevoir ! Pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère ? C'était à elle de vivre et à moi de mourir ; elle eût

été si heureuse de revoir son Henri ! Mais Dieu l'a rappelée à lui, il faut que sa volonté soit faite !

En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement ; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et nouvelle Baucis, elle s'empessa de ranimer le feu et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé... Après quelques minutes, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre, une omelette et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre et en tira un verre ébréché qu'elle posa doucement auprès de son hôte en lui disant :

— C'est celui de votre mère.

— Il le reconnut en effet, et son émotion fut telle que ses yeux se remplirent de larmes ; il ne pouvait manger quoique la vieille bonne qu'il avait fait mettre à côté de lui s'empessât pour le servir.

Mais on causait plus qu'on ne mangeait. Les souvenirs du passé revenaient en foule et les questions se pressaient sur les lèvres du visiteur ; questions sur les parents, sur les anciens amis, sur la vieille domestique elle-même dont la pauvreté trop visible affligeait Bernardin.

— Oh ! répondit-elle, ce n'est pas la faute de monsieur votre père, il voulait que je restasse à la maison ; mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de sa nouvelle femme ; ça me faisait trop de mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte et je vins ici... Dans les premiers temps, j'étais bien triste et ne faisais que pleurer ; mais maintenant, grâce à Dieu, je ne pleure plus.

— Pauvre et excellente fille, dit Bernardin de Saint-Pierre en lui serrant la main ; à présent que je suis de retour en France, et, j'espère, pour ne plus repartir, je veux, moi, vous dédommager du passé. Allez, je ne vous abandonnerai pas. Et d'abord, ajouta-t-il en tirant sa bourse et versant le contenu sur la table, partageons comme de vieux amis.

— Oh ! merci, monsieur, merci, je n'ai besoin de rien ; je gagne six sous par jour et je puis encore faire de petites économies.

Bernardin insistant n'obtint pas sans peine que Marie acceptât, et l'on voyait, à la façon dont elle prenait l'argent, que c'était uniquement pour ne pas chagriner son jeune maître. Celui-ci mieux que jamais comprenait la folie de tant de courses inutiles dans lesquelles il avait consumé ses plus belles années. « Il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec surprise,

du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. »

La leçon pour lui ne fut pas perdue et plus d'une fois depuis on l'entendit répéter :

« C'est une pauvre fille qui m'a éclairé sur les voies de la Providence ; elle avait mis en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une âme si tranquille dans une situation si malheureuse. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages ; et ses paroles si simples m'en ont plus appris que tous les livres des philosophes. »

\*  
\*\*

Bernardin de Saint-Pierre, plein de reconnaissance envers Dieu de ce que sa grâce l'avait converti, a fait, aux premières pages de son beau livre : *les Etudes sur la Nature*, cette touchante prière :

« Moi-même, ô mon Dieu ! égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi.

« Quand j'étais loin de ma patrie, je soupirais

après des biens que je n'y avais pas, et cependant vous me faisiez connaître les biens sans nombre que vous avez répandus sur toute la terre qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir ni à aucun grand ni à aucun corps, et j'ai été protégé par vous dans mille dangers qui ne me peuvent rien.

« Je m'attristais de vivre seul et sans considération, et vous m'avez appris que la solitude valait mieux que le séjour des cours. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous.

« O mon Dieu ! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages ; que leurs grâces divines passent dans mes écrits et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même ! »



## DE MAISTRE

(1754-1821)

**L**E comte Joseph DE MAISTRE, qu'on peut, avec vérité, appeler un écrivain de génie, est né à Chambéry.

A ne considérer que l'homme et non pas l'écrivain, la vie de Joseph de Maistre offrirait encore le sujet d'une intéressante et noble étude. La foi, le travail, la fidélité, l'obéissance : c'est en ces mots qu'on peut résumer une vie qui traversa tant d'orages, passa par tant de vicissitudes.

Jeune homme méditatif et recueilli, de Maistre fut bientôt un magistrat intègre et savant. C'est au milieu de ses fonctions judiciaires, remplies avec honneur et modestie, que la Révolution surprend de Maistre. La Savoie est envahie, la République des Allobroges est décrétée. De Maistre quitte son pays ; il y rentre peu après pour obéir à une loi sur les émigrés. Ce dernier séjour ne fut pas long ; de Maistre, ne pouvant s'astreindre à obéir à un pouvoir usurpateur, abandonna une seconde fois la Savoie qu'il ne devait pas de longtemps revoir.

Son existence est désormais vouée à de singulières destinées. De la Savoie il passe en Suisse. En 1797, on le trouve à Turin ; en 1798, de

Turin, envahi par les Français, de Maistre passe à Venise. Puis on le voit bientôt appelé à la première magistrature de la Sardaigne par un roi dépossédé d'une moitié de son royaume. C'est à partir de son exil en Suisse qu'a commencé sa vie d'écrivain. *Les Considérations sur la France*, les *Lettres d'un royaliste savoisien*, l'*Adresse des émigrés à la Convention nationale*, le *Discours à la marquise de Costa sur la vie et la mort de son fils* et *Jean-Claude Tétu* se sont succédé. D'autres ouvrages sont restés inachevés, l'un sur la *Souveraineté*, l'autre intitulé *Bienfaits de la Révolution*, ou *la République peinte par elle-même*.

Cependant de Maistre est nommé par son prince, ambassadeur à Saint-Petersbourg. Au milieu de cette cour dissipée et peu savante, mais énergique et chevaleresque, il fut bientôt honoré et recherché.

Alexandre apprécia son dévouement et la dignité de sa conduite et sut, avec délicatesse, témoigner à l'ambassadeur son estime et son affection ; c'est ainsi que le frère et le fils de de Maistre reçurent des distinctions et des grades dans l'armée russe. La faveur générale s'attachait à de Maistre ; l'envie ne s'y mêlait pas ; l'envie n'avait guère de prise contre une vie si peu fortunée, et l'austérité de la vertu du philosophe ne pouvait effrayer personne, tempérée qu'elle était, comme la causticité de son esprit, par l'aménité de sa

parole. Mais, s'il était bienveillant, de Maistre était aussi bien éloigné de la flatterie. La vérité était la règle de sa conduite, comme elle avait été le but de tous ses travaux. La vérité, il la disait à tous et partout, à l'exilé comme aux têtes couronnées, aux usurpateurs comme aux rois légitimes. Peu s'en fallut qu'il ne vint seul à Paris, pour la dire à Napoléon.

C'est ainsi que de Maistre passa le temps de sa mission à Saint-Pétersbourg. Sur la fin, quelques nuages s'élevèrent ; on accusa le philosophe chrétien d'avoir fait des prosélytes au catholicisme au milieu du sanctuaire de l'orthodoxie de l'Eglise russe. De Maistre saisit cette occasion pour demander son rappel : c'était en 1817.

Au milieu des embarras, des soucis, des fêtes où l'entraînait sa position, de Maistre n'avait pas laissé sa plume inactive. C'est à Saint-Pétersbourg que furent composés les ouvrages suivants : *Délais de la justice divine* (traduction du traité de Plutarque); *Essai sur le principe générateur des institutions humaines*; *du Pape*; *de l'Eglise gallicane*; *les Soirées de Saint-Pétersbourg*; *Examen de la philosophie de Bacon*. Le premier seul fut publié dans cette ville.

En quittant Saint-Pétersbourg, de Maistre parut un instant à Paris qu'il n'avait jamais vu. Ce fut là que se lièrent d'illustres amitiés. De Maistre et de Bonald sont deux noms qu'on aime à voir réunis



par l'affection, comme ils sont liés par la communauté des doctrines et l'éclat du génie.

De Maistre, de retour à Turin, y fut nommé chef de la Chancellerie du royaume et ministre d'Etat. C'est dans cette position qu'il mourut, quelque temps après, peu rassuré sur l'avenir de l'Europe, et prévoyant de nouvelles catastrophes. Il laissait en portefeuille des travaux prêts à voir le jour. Ses *Lettres et Opuscules inédits* sont un riche trésor pour le philosophe, le curieux, l'homme de lettres. Les autres livres de de Maistre révèlent son génie ; c'est dans celui-ci qu'on peut apprendre à connaître l'homme, à apprécier la délicatesse de ses sentiments, l'expansive bonté de son âme, la verve de son esprit, la flexibilité de sa plume.

Comment donner en quelques lignes un aperçu des œuvres de de Maistre ? La pensée qui y domine, c'est la pensée chrétienne. Soit qu'il traite de la politique ou de la morale, de la nature ou des langues, de Maistre met Dieu partout. En philosophie, c'est sur le Verbe divin qu'il asseoit toute science humaine. En politique, les sociétés sont, aussi bien que l'homme, une création de Dieu ; les souverainetés de la terre ne sont qu'un reflet de l'autorité infinie, et c'est de Dieu même que les rois tiennent leur pouvoir.

S'il étudie la société dans son ensemble, il voit en elle un être libre ayant des devoirs sanctionnés, comme ceux de l'homme, par des récompenses et

par des peines, si ce n'est que la vie sociale se développant tout entière dans le temps, elle trouve aussi dans le temps la sanction de ses obligations et la punition de ses révoltes. Ainsi s'expliquent aux yeux du philosophe, les transformations, les révolutions, les invasions, les guerres, les ruines par où ont passé tant de sociétés depuis l'origine du monde.

Un livre capital de de Maistre, c'est le livre *Du Pape*. Pour lui, la Papauté souveraine, toute-puissante, supérieure à tout, maîtresse de l'Église, c'est le christianisme. Otez le Pape, ou seulement subordonnez ses décisions à l'examen d'une puissance souveraine et le christianisme n'est plus.

Après le penseur, il faudrait étudier l'homme de lettres, de Maistre a son style comme Bossuet a sa parole. Peu d'écrivains ont mieux le don de faire saisir, goûter, retenir les pensées abstraites, les discussions sérieuses. Il a la lumineuse simplicité des écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle, il a leur magnificence, il n'a point leurs formes sévères. Il se peint dans son langage. Chez lui le style reflète les qualités de l'âme et de l'esprit. Sa plume a la logique, l'imagination, le sentiment sublime et mystique de son génie. Ce n'est pas un paradoxe : la science même de de Maistre avait une influence sur sa manière d'écrire.

Tel est de Maistre : c'est une grande et belle figure dans l'histoire des lettres contemporaines. Peu d'hommes ont été comme lui en tout sembla-

bles à eux-mêmes. Chrétien dans la vie publique et dans la vie privée, chrétien par les idées, chrétien même par la forme, on sent que si le christianisme lui eût manqué, l'indépendance originale de son esprit l'eût jeté dans toutes les extrémités du paradoxe. Le christianisme a fait de lui un moraliste inspiré, un esprit aimable, un homme affectueux et bon. Ajoutons que de Maistre est Français par le caractère et par sa foi dans la mission de la France ; nous pouvons revendiquer sa gloire.

J. LAURENTIE.

— Comme il a été dit plus haut, de Maistre a composé un ouvrage magistral intitulé : *Du Pape*.

Il l'achève par ces admirables élans de foi et d'amour :

« O sainte Eglise romaine ! » s'écriait jadis le grand évêque de Meaux devant les hommes qui l'entendirent sans l'écouter ; « ô sainte Eglise de Rome ! Si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche ! »

« O sainte Eglise romaine ! » s'écriait à son tour Fénelon, dans ce mémorable mandement où il se recommandait au respect de tous les siècles, en souscrivant humblement à la condamnation de son livre : « O sainte Eglise de Rome, si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche ! »

« Les mêmes expressions tirées de l'Écriture sainte se présentaient à ces deux génies supérieurs, pour exprimer leur foi et leur soumission à la grande Église. C'est à nous, heureux enfants de cette Église, mère de toutes les autres, qu'il appartient aujourd'hui de répéter les paroles de ces deux hommes fameux, et de professer hautement une croyance que les plus grands malheurs ont dû nous rendre encore plus chère.

« O sainte Église de Rome! tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, mère immortelle de la science et de la sainteté! SALVE, MAGNA PARENS! C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartiennent : MAGNA VIRUM! »



## DE FONTANES

(1757-1821)

**D**E FONTANES naquit à Niort en 1757. Il fut poète et administrateur. Lors du rétablissement des études, sous Bonaparte, il devint professeur de belles-lettres au collège des Quatre-Nations et membre de l'Institut. Nommé député en 1804, il arrivait l'année suivante à la présidence du Corps législatif où il se distingua par son éloquence. En 1808, il était grand-maître de l'Université : il fit reflleurir les bonnes études et favorisa la religion. Napoléon I<sup>er</sup> le fit sénateur en 1810.

Dans sa jeunesse, Fontanes avait connu d'Alembert. Il alla le voir un jour et, le trouvant malade et sans espérance, il adressa ces mots au philosophe incrédule :

— Actuellement, Monsieur, que pensez-vous d'une autre vie ?

D'Alembert, laissant tomber sa tête sur sa poitrine et mettant en même temps la main sur le bras de Fontanes, lui répondit :

— Jeune homme, je n'en sais trop rien.

Deux jours après, revenant chez d'Alembert, Fontanes rencontra Naigeon (autre philosophe) qui lui dit :

— Il est mort, et il en était temps, car il aurait fait le plongeon.

« Ces étranges paroles, dit Roger, frappèrent vivement Fontanes et ranimèrent en lui les sentiments religieux que sa première éducation avait déposés dans son âme. Emporté par le tourbillon du monde, il avait une foi peu agissante, et pourtant une foi sincère... Il affectionnait particulièrement ceux de ses amis qui avaient le plus de religion. Il avait dit à Pie VII dans l'audience publique de Fontainebleau : « Toutes les pensées  
« irréligieuses sont des pensées impolitiques ; tout  
» attentat contre le christianisme est un attentat  
« contre la société. »

« Lorsque l'abbé Duvoisin (depuis évêque de Nantes) publia, vers 1802, sa *Démonstration évangélique* : « Je conçois, dit-il, qu'on puisse rester  
« incrédule après avoir lu les *Pensées* de Pascal,  
« mais non après avoir lu Duvoisin. »

La Bible, qui lui a inspiré de si beaux vers, était son livre favori, surtout dans ses moments d'affliction et d'abattement : « On ne peut trouver,  
« disait-il, quelques consolations que là ! »

Ces consolations, il en eut grandement besoin dans ses dernières années, car il fut éprouvé par une cruelle douleur, la perte de son fils adoptif, M. de Saint-Marcelin, dont la fin tragique fut sans doute cause de sa propre mort.

Dès la première atteinte de la maladie qui

l'emporta, Mme de Fontanes donna l'ordre d'aller chercher le médecin :

« — Commencez, dit le malade, par aller chercher le curé. » Ce qui fut fait.

Le 17 mars 1821, il avait cessé de vivre, et la foule qui s'empressa à ses obsèques n'était point composée d'indifférents, car ses qualités lui avaient fait de nombreux amis.

Dans la dernière strophe de l'*Ode sur la Vieillesse*, de Fontanes avait dit :

Ainsi sur notre vieillesse  
Luit un astre aux doux rayons,  
Dont le calme éteint l'ivresse  
Des bruyantes passions ;  
Je te suis, phare céleste !  
Le court chemin qui me reste  
N'est pas éloigné du port ;  
Et j'accepte les présages  
De ce long jour sans nuages  
Qui commence après la mort.

La foi, cet *astre aux doux rayons* dont parlait le poète, avait lui en effet sur sa vieillesse, et, plein d'espérance, il est allé dans *ce long jour sans nuages* qui s'appelle l'éternité heureuse.



## V O L T A

(1745-1827)

**V**OLTA (Alexandre), célèbre physicien, est né à Côme, en Italie. Il fut d'abord professeur dans sa ville natale, puis occupa trente ans la chaire de physique à l'Université de Pavie. Lors de la conquête de l'Italie, Bonaparte le fit sénateur du nouveau royaume et l'inscrivit le premier sur la liste des membres de l'Institut italien. Depuis 1802, il était déjà associé étranger de l'Institut de France.

Volta s'est surtout beaucoup occupé de l'électricité, et sa principale gloire est la découverte de l'appareil électrique appelé de son nom *pile voltaïque*, qui a ouvert à la science une carrière toute nouvelle.

Volta ne cachait pas ses sentiments religieux, comme on le voit par les paroles suivantes de l'illustre savant :

« J'ai toujours tenu et je tiens pour unique, vraie et infaillible cette sainte religion catholique, et je remercie Dieu sans fin de m'avoir infusé cette foi surnaturelle. Je n'ai pas toutefois négligé les moyens même humains de me confirmer davantage dans cette foi et d'écartier tous les doutes qui auraient pu surgir et me tenter, en l'étudiant



attentivement dans ses fondements et en recherchant par la lecture de beaucoup de livres, tant apologétiques qu'hostiles, les raisons pour ou contre, d'où surgissent les arguments les plus valides qui la rendent très croyable même à la raison humaine, et *telle que tout esprit bien fait ne peut que l'embrasser et l'aimer*. Puisse une telle protestation, que je désire être connue de tout le monde, car je ne rougis pas de l'Évangile, *non erubesco Evangelium*, produire de bons fruits ! »



## LE CONVENTIONNEL ISNARD

(1751-1830)

ISNARD (Maximin) est né à Grasse (Var). Révolutionnaire fougueux, membre de la Convention qu'il présida à plusieurs reprises, il avait voté la mort de Louis XVI. Il se distinguait entre les plus hostiles à la religion et au clergé. Dans la séance du 14 novembre 1781, il s'écriait dans son discours : « La religion est un instrument avec lequel on  
« peut faire plus, beaucoup plus de mal qu'avec  
« les autres ; ainsi, il faut traiter ceux qui s'en  
« servent, beaucoup plus sévèrement ; il faut  
« chasser de France ces prêtres perturbateurs ; ce  
« sont des pestiférés qu'il faut renvoyer dans les  
« lazarets de Rome et d'Italie... Je réponds à ceux  
« qui disent que rien n'est plus dangereux que de  
« faire des martyrs, que ce danger n'existe que  
« lorsque l'on persécute des hommes vertueux,  
« fanatiques ; et il n'est question ici, ni d'hommes  
« vertueux, ni de fanatiques, mais d'hypocrites et  
« de perturbateurs, etc. »

Quelques années plus tard, ce même député farouche se convertissait d'une manière éclatante, et il écrivait lui-même l'histoire de cette conversion.

Par un décret du mois d'octobre 1794, il fut

mis hors la loi, et eut le bonheur de se réfugier dans un asile sûr.

« Proscrit, dit-il, condamné pour un acte de dévouement envers ma patrie, la Providence, sans me faire quitter Paris, me retint emprisonné dans une retraite isolée où, n'apercevant en arrière que mon échafaud dressé, devant moi que le soleil, la nuit et la nature, n'ayant plus d'autre intérêt en bas que de réfléchir sur Dieu, sur mon âme, sur la religion, je me livrai tout entier à une méditation sur les objets métaphysiques et religieux, qui dura seize mois, pendant quinze heures par jour, et, certes, on ne réfléchit jamais plus profondément qu'au pied de l'échafaud.

« Je retrouvai dans mon cœur ces germes religieux qu'une saine éducation y avait semés dans l'enfance et qui, si longtemps étouffés par la prospérité, se ravivaient dans le malheur.

« Mais si mon âme était entraînée vers la religion, mon esprit répugnait à réfléchir sur ses dogmes et ses mystères que je trouvais absurdes, je ne pouvais les croire parce que je n'avais pu me les expliquer.

« Ceux qui, en matière religieuse, ont tant fait une fois que de soumettre à l'examen rigide de leur faible raison ce que tant de gens mieux avisés croient sans même y réfléchir, ne peuvent plus trouver vrai que ce qui leur est assez démontré pour les frapper d'une entière conviction. Ils veu-

lent absolument qu'on leur prouve tout, et je me trouvais dans ce cas. Il faut alors que ces sceptiques en fait de religion restent égarés dans le dédale de la métaphysique, ou bien qu'à force de méditation et de philosophie, ils parviennent à soulever presque tous les voiles du sanctuaire, et à parcourir le cercle entier des connaissances religieuses pour revenir enfin, les yeux ouverts et un flambeau à la main, dans le même endroit où l'humble foi les aurait laissés paisiblement, son bandeau sur les yeux.

« J'ai heureusement parcouru le cercle; mais encore plus heureux celui qui n'a pas besoin de faire le tour du monde pour retourner au point d'où il était parti.

« Avec un cœur plein de zèle, mais un esprit égaré, résolu à ne prendre du repos qu'après avoir distingué la vérité, j'entrepris ce long pèlerinage de la pensée. Celui qui m'en inspira la résolution m'entretint dans la persévérance.

« Je m'aperçus d'abord qu'en matière religieuse la solution de la vérité dépend moins de l'effort de notre esprit que de la disposition de notre cœur; que sur ces questions, qui tiennent autant au sentiment qu'à l'intelligence, l'aveugle raison s'égaré et tombe, si elle veut marcher seule d'un pas présomptueux; *qu'il faut que la vertu lui prête le ferme appui de son bras, et que la charité seule peut délier le bandeau que le vice et l'erreur retien-*

*ment sur nos yeux.* Je reconnus que, dans la nuit obscure de la métaphysique religieuse, la vérité ne se montre que par éclairs qu'il faut saisir et comme *une flamme que l'humble prière allume et que l'orgueil éteint.* C'est pourquoi tant de personnes sont si peu propres à cultiver cette science, tandis qu'elles sont si habiles dans toutes les autres.

« Je commençai donc par prier, et, plus en rapport avec Dieu, je devins meilleur, plus calme, plus au-dessus de l'infortune, plus apte à discerner la vérité.

» Séquestré des hommes et sans distraction, je pus me concentrer tout à fait en moi-même, et je découvris que cette concentration est le plus sûr moyen d'atteindre directement le vrai. Les anciens ont ingénieusement placé la vérité dans le fond d'un puits; mais ils auraient dû ajouter que ce puits se trouve creusé lui-même au fond de notre âme..... Je me concentrai donc chaque jour davantage, et j'en vins au point de vivre uniquement, quant à l'esprit, dans moi-même. Des milliers d'espions étaient à ma recherche; *le glaive fatal était suspendu sur ma tête et je n'y songeais pas.* Le torrent de la Révolution roulait en flots de sang à la lueur des incendies, au bruit de la guerre; j'étais placé dans le lieu même où bouillonnait sa source (1), et je ne

(1) Isnard était caché dans le faubourg Saint-Antoine.

l'entendais pas. Ce philosophe de l'antiquité qui traçait des cercles à l'instant même où l'ennemi saccageait la ville, où des soldats enfonçaient sa porte pour l'égorger, était moins absorbé dans son problème que je ne l'étais dans la solution des vérités divines.

« C'est à la suite de ces longues méditations, filles du malheur, du recueillement, de la prière, que j'établis dans mon esprit les bases de mon opinion en matière religieuse, dont l'immortalité de l'âme est une des principales. De retour dans le monde, je ne perdis pas ces objets de vue; et toutes mes observations me confirmèrent dans mes principes. »

Ces admirables pages se trouvent, en forme de *notes*, à la fin d'un petit traité de *l'Immortalité de l'âme*, publié en 1802 par Isnard.

Rendu à la liberté, il se retira dans sa ville natale où il vécut paisiblement, tout occupé de ses études favorites relatives à la religion et à la philosophie, et fidèle à la pratique des devoirs du chrétien. Il mourut vers 1830 dans de grands sentiments de piété et après avoir protesté une dernière fois de ses regrets et de son repentir pour ses longs et terribles égarements.



## DUPUYTREN

(1777-1835)

**D**UPUYTREN (Guillaume) est né en 1777 à Pierre-Buffière (Haute-Vienne). Il fut un des chirurgiens les plus célèbres qu'ait eus la France au dix-neuvième siècle. Sa fécondité de ressources dans les cas les plus graves, son infailible sûreté de jugement et de main firent de lui le premier praticien de l'époque. Son talent remarquable lui avait conquis l'estime et l'admiration de ses confrères, mais il n'inspira jamais de grandes sympathies ni à ses malades ni à ses nombreux élèves.

Son caractère était dur, froid, despotique. Il paraissait avoir un souverain mépris pour l'humanité et manquer de ces sentiments privés qui font le charme de la vie. L'orgueil, la vanité aidant et aussi la dévorante activité de sa vie, ses préjugés, son indifférence ou même son hostilité avaient tenu l'illustre chirurgien éloigné de toute pratique religieuse.

Mais enfin il vint un jour, il vint une heure où d'autres pensées, nouvelles, inattendues, étonnèrent tout à coup et inquiétèrent ce grand esprit : des sentiments qu'il ne connaissait pas émurent son cœur et l'ouvrirent à Dieu.

Le R. P. Lacordaire a raconté les circonstances de la conversion du docteur Dupuytren dans les admirables pages suivantes :

« Un jour qu'il avait dépassé le terme ordinaire, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet. C'était un vieillard de très petite taille, dont il eût été difficile de deviner l'âge. Il avait une de ces physionomies heureuses sur lesquelles le regard s'arrête avec satisfaction. Il tenait à sa main droite une canne à corbin : son costume et sa large tonsure montraient que c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren se leva sur lui morne et glacé.

— Qu'avez-vous? lui dit-il durement.

— Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, je vous demande la permission de m'asseoir, mes jambes sont déjà un peu vieilles. Il y a environ deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, car je suis curé d'une paroisse auprès de Nemours, m'a dit d'abord que ce n'était pas grand'chose, mais le mal a augmenté, et au bout de cinq mois il s'est formé un abcès; j'ai gardé le lit longtemps sans éprouver d'amélioration. Et puis, j'étais forcé de me lever pour remplir mes fonctions, car je suis seul pour desservir quatre paroisses.

— Montrez-moi votre mal.



Le vieillard obéit et continua : « Ces braves gens m'ont bien offert de se réunir tous les dimanches dans la même église pour entendre la sainte messe ; mais je me suis dit : il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour toi. Et puis, vous savez, il y a les premières communions, les instructions à donner aux enfants. Monseigneur voulait attendre pour m'envoyer un confrère qui m'aidât. Alors, tous mes paroissiens m'ont pressé pour venir à Paris pour vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, car un pareil voyage coûte beaucoup d'argent et j'ai beaucoup de pauvres dans ma paroisse, mais il a fallu céder à leurs instances et me mettre en route. Voilà mon mal, monsieur le docteur, poursuivit-il en présentant son cou. »

Dupuytren l'examina longtemps. La plaie était si effrayante qu'il s'étonnait que le malade pût encore se tenir debout. Il écarta largement les lèvres de l'abcès, en scruta les environs avec une pression douloureuse à faire évanouir le malade, mais celui-ci ne tressaillit même pas.

Quand l'examen fut terminé, Dupuytren laissa la tête du patient, qu'il tenait entre ses mains, et, le regardant fixement, il lui dit brusquement d'un ton qui ne permettait plus d'espérer :

« Je dois vous dire, monsieur l'abbé, qu'il n'y a point de remède à un tel mal. Avec cela, il faut mourir ! »

L'abbé prit ses linges, s'enveloppa le cou sans

dire un mot; Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui.

Quand le pansement fut terminé, le prêtre retira de sa poche une pièce de cinq francs enveloppée dans un morceau de papier et la posa sur la cheminée.

— Monsieur le docteur, dit-il, je ne suis pas riche et j'ai bien des pauvres dans ma paroisse. Pardonnez-moi si je ne puis pas payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren.

Puis il ajouta avec un sourire d'une ineffable douceur :

— Je suis heureux d'être venu vous trouver, au moins j'ai la certitude du sort qui m'attend. Peut-être auriez-vous pu m'annoncer cette nouvelle avec un peu plus de précaution. Mais je ne vous en veux pas : vous ne m'avez pas surpris, j'étais préparé depuis longtemps... Adieu, monsieur le docteur, je retourne à mon presbytère pour y attendre la mort.

Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette nature de fer, ce génie puissant était venu se briser contre quelques simples paroles d'un pauvre vieillard qu'il avait tenu malade et faible entre ses mains et dont la vie n'avait pour lui aucun prix ; dans ce corps faible et souffreteux, il avait rencontré un cœur et une volonté qui était encore plus ferme que la sienne ; il s'était aperçu qu'il avait trouvé son maître dans

ce prêtre courageux. Il s'élança tout à coup vers l'escalier. Le prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant à la rampe.

— Monsieur l'abbé, cria-t-il, voulez-vous bien remonter.

L'abbé remonta.

— Il y a peut-être un moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère ?

— Mon Dieu, monsieur le docteur, répondit le prêtre, pendant qu'il déposait sa canne et son chapeau, je ne suis venu à Paris que pour cela ; coupez, taillez, je vous en prie, comme vous voudrez.

— Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile, et ce sera long et douloureux.

— Opérez toujours, monsieur le docteur ; coupez autant qu'il le faudra, j'endurerai tous les tourments ! Mes pauvres paroissiens seraient si contents !

— Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les bonnes Sœurs vous prodigueront les soins les plus attentifs. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après-demain de bonne heure nous commencerons l'opération.

— C'est entendu, dit le prêtre ; monsieur le docteur, je vous remercie.

Dupuytren écrivit à la hâte quelques mots et remit le papier au prêtre.

Celui-ci se rendit sur-le-champ à l'hospice, où la

communauté tout entière s'empessa de l'installer le plus commodément possible. Le troisième jour, les cinq à six cents élèves qui suivaient les leçons du maître étaient à peine rassemblés que Dupuytren arriva. Il se dirigea vers le lit du prêtre, suivi de cet imposant cortège et l'opération commença. Elle dura vingt-cinq minutes, et détermina une perte de sang considérable. Mais le prêtre soutint ces cruelles épreuves avec une héroïque patience; il ne fronça pas le sourcil. Seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de craintes, et que Dupuytren dit avec joie au patient :

— Je crois que tout ira bien maintenant : vous avez bien souffert, n'est-ce pas ?

— Un peu, mais j'ai cherché à penser à autre chose; maintenant, je me trouve bien mieux.

Dupuytren l'examina un instant avec une profonde attention, jusqu'au moment où le malade s'assoupit; puis il tira les rideaux blancs du lit et s'en alla avec ses élèves.

A partir de ce jour, lorsque Dupuytren arrivait, par une étrange infraction à ses habitudes, il passait devant les lits des autres malades et courait au lit de son malade favori. Plus tard, lorsque celui-ci commença à se lever et à pouvoir faire quelques pas, il allait à lui, prenait son bras sous le sien, et harmonisant son pas avec celui du convalescent, faisait avec lui le tour de la salle. Pour qui connais-

sait l'insouciant dureté du médecin, ce changement de conduite était inexplicable.

Lorsque l'abbé fut rétabli et en état de supporter le voyage, il prit congé des Sœurs et du docteur, et retourna vers ses chers paroissiens.

Longtemps après, Dupuytren, en rentrant à l'Hôtel-Dieu, vit s'avancer vers lui l'abbé, qui attendait dans la salle Sainte-Agnès. Il portait toujours son costume noir, mais il était cette fois couvert de poussière ; on eût dit qu'il venait de faire un long voyage à pied. Il avait au bras un long panier d'osier, soigneusement attaché avec des ficelles, et d'où s'échappaient des brins de paille. Dupuytren lui fit le meilleur accueil, et lui demanda si l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, et pourquoi il était venu à Paris.

— Monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré ; et je n'ai pas voulu le laisser passer sans venir vous voir et vous apporter un faible témoignage de ma reconnaissance. J'ai dans mon panier deux beaux poulets de mon poulailier et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris ; il faut que vous me promettiez, mais là, bien sûr, de goûter un peu à tout cela.

Dupuytren lui serra affectueusement la main et l'engagea à dîner avec lui, mais il n'accepta pas ; ses moments étaient comptés et il lui fallait retourner aussitôt dans sa paroisse.

Deux années encore après, le bon vieillard revint avec son panier renfermant des poulets et des poires, le docteur recevait ses visites avec une sorte d'émotion. Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie qui mit un terme à une vie si précieuse, et contre laquelle tous les efforts de la science furent impuissants. Il partit pour l'Italie, mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage que la Faculté réunie lui avait conseillé d'entreprendre. Lorsqu'il revint en France, au mois de mars 1834, son état semblait s'être amélioré; mais cette amélioration n'était qu'apparente, et Dupuytren le sentait bien. Il se voyait mourir, et son caractère devenait plus sombre à mesure qu'il approchait du terme fatal.

Dans ses dernières et tristes heures, cette solitude morale, cet isolement qu'il s'était d'avance si cruellement préparé, furent pour lui un solennel avertissement. Un soir, comme il était seul sur son lit de souffrance, il appela son fils adoptif, qui veillait dans un cabinet voisin, et lui dicta la lettre suivante :

« *A Monsieur le Curé de la paroisse de X....., près Nemours (Seine-et-Marne).*

« Mon cher abbé,

« Le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite, peut-être arriverez-vous trop tard.

« Votre ami, DUPUYTREN. »

Le prêtre accourut aussitôt.

Il resta longtemps enfermé avec Dupuytren. Quand l'abbé sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides et une profonde émotion se lisait sur son visage. Le lendemain, Dupuytren appelait vers lui l'archevêque de Paris.

Ce fut le 8 avril 1834 que mourut le grand praticien.

Le jour de l'enterrement, le ciel, dès le matin, fut tristement couvert de nuages gris. Une pluie fine, mêlée de neige, glaçait la foule immense et silencieuse qui encombrait la vaste cour de la maison mortuaire. L'église Saint-Eustache eut peine à contenir le cortège.

Après le service, les élèves portèrent à bras le cercueil jusqu'au cimetière. Le bon petit vieillard suivait le convoi en pleurant. La sainteté avait vaincu un cœur dont aucune autre puissance n'avait pu amollir la dureté. Armé de la seule force religieuse, le pieux vieillard, nouveau David, avait triomphé du Goliath de la science médicale. Il n'avait fallu pour cela ni ruse ni stratagème : la vertu et la grâce étaient les seuls instruments dont il s'était servi pour gagner le cœur du célèbre médecin et en faire la conquête...

LACORDAIRE.



## AMPÈRE

(1775-1836)

**A**MPÈRE (André-Marie) naquit le 20 janvier 1775 à Polémieux, village près de Lyon. Enfant, avant même de connaître les chiffres, il faisait des opérations d'arithmétique avec de petits cailloux. Pendant une maladie grave qu'il fit étant très jeune, sa mère lui ayant enlevé ses cailloux, afin de forcer son esprit au repos, il continua ses calculs, sur son lit, avec les morceaux d'un biscuit qui lui avait été donné, après plusieurs jours de diète.

Son aptitude pour les sciences était telle, qu'à l'âge de 11 ans, le jeune Ampère était déjà très fort en algèbre et en géométrie. A 18 ans, il étudiait la mécanique analytique de Lagrange dont il avait refait presque tous les calculs.

Ces grandes et profondes études ne l'empêchaient pas d'apprendre, en se jouant, le latin, le grec, l'italien, d'être attiré par l'histoire des voyages, la botanique et de dévorer des montagnes de livres, dont il pouvait, après cinquante ans, grâce à sa mémoire extraordinaire, répéter les principaux passages. Il eut une passion spéciale pour les poètes latins, Horace, Virgile, Lucain.

Il écrivit aussi beaucoup de vers français, et



ébaücha une multitude de poèmes, tragédies, comédies, sans compter les chansons, madrigaux, charades, etc.

Il enseigna d'abord les mathématiques et la physique à Bourg et à Lyon; devint en 1805 répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, fut admis à l'Institut en 1814, fut nommé vers 1820, professeur de physique au collège de France et enfin inspecteur général de l'Université.

« En même temps, dit M. Littré, qu'Ampère était un mathématicien profond, un physicien ingénieux, il était porté par la nature de son esprit et par une prédilection particulière, vers les études métaphysiques. Après avoir professé pendant quelque temps la philosophie, il ne cessa, jusqu'à la fin, d'y consacrer une partie de ses heures et une partie de ses jours. »

C'est entre 1820 et 1827 qu'Ampère fit les fameuses découvertes qui ont immortalisé son nom. La plus populaire est celle du télégraphe électrique dont il fit connaître le principe, bien qu'il n'ait été appliqué que plus tard.

Voici, en effet, les paroles qu'il prononçait, en 1821, à l'Académie des sciences :

« Autant d'aiguilles aimantées que de lettres de l'alphabet qui seraient mises en mouvement par des conducteurs qu'on ferait communiquer successivement avec la pile, à l'aide des touches du clavier qu'on baisserait à volonté, pourraient donner lieu

à une correspondance télégraphique qui franchirait toutes les distances et serait plus prompte que l'écriture de la parole pour transmettre les pensées. »

Épuisé par un travail incessant, Ampère mourut le 10 juin 1836 à l'âge de 61 ans.



« Les idées religieuses, dit Sainte-Beuve, avaient été vives chez le jeune Ampère, à l'époque de sa première communion ; nous ne voyons pas qu'elles aient cessé complètement dans les années qui suivirent, mais elles s'étaient certainement affaiblies. Le malheur les réveilla avec puissance. On sait et on l'a dit souvent, que M. Ampère était religieux, qu'il était croyant comme tant d'autres illustres savants de premier ordre, les Newton, les Leibnitz, les Haller, les Euler, les Jussieu. »

Ampère, chrétien fervent, s'est révélé dans des pages intimes où débordent sa foi et son amour envers Dieu. Nous en citons les extraits suivants :

« 28. Samedi, veille de la Pentecôte. Je parlai pour la première fois à M. l'abbé Lambert, un instant, dans son confessionnal.

« 6. Lundi. Absolution.

« 7. Mardi. Saint-Robert. Ce jour a décidé du reste de ma vie.

« 14. Mardi. J'entrai dans l'église d'où sortait un mort. Communion spirituelle.

« 4 juillet. Lundi. Messe du Saint-Esprit.

« 13. Mercredi, à neuf heures du matin :

« *Multu flagella peccatoris : sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.* (Psaumes.)

« Les fléaux qui frappent le pécheur sont nombreux ; mais la miséricorde enveloppera celui qui espère dans le Seigneur.

« *Firmabo super te oculos meos et instruam te in viâ quâ gradieris.*

« *Amen.*

« J'arrêterai sur toi mes regards, et je t'armerai pour marcher dans ta voie. »

Suit une prière, écrite sans doute à l'approche des derniers moments de sa femme.

« Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir créé, racheté et éclairé de votre divine lumière, en me faisant naître dans le sein de l'Eglise catholique. Je vous remercie de m'avoir rappelé à vous, après mes égarements ; je vous remercie de me les avoir pardonnés. Je sens que vous voulez que je ne vive que pour vous, que tous mes moments vous soient consacrés. M'ôterez-vous tout bonheur sur cette terre ? Vous en êtes le maître, ô mon Dieu ! Mes crimes m'ont mérité ce châtement. Mais peut-être écouteriez-vous encore la voix de vos miséricordes.

« J'espère en vous, ô mon Dieu ! mais je serai

soumis à votre arrêt, quel qu'il soit ; j'eusse préféré la mort. Mais je ne méritai pas le ciel, et vous n'avez pas voulu me plonger dans l'enfer. Daignez me secourir pour qu'une vie passée dans la douleur me mérite une bonne mort dont je me suis rendu indigne.

« O Seigneur ! Dieu de miséricorde ! daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre. »

Le 23 février 1805, M. Barret, de Lyon, écrit à Ampère, alors à Paris, répétiteur à l'École polytechnique. On verra par cette lettre que le jeune savant ne se contentait pas de pratiquer la religion, mais qu'il s'efforçait d'y amener ses amis par ses paroles et ses exemples.

« ..... Chaque jour j'éprouve de plus en plus les effets de la bonté de Dieu. Mon frère est venu me visiter ; il a passé une semaine avec moi ; j'ai pu remarquer que son caractère s'est heureusement modifié par les sentiments religieux. Il m'a remis une lettre de son ami dans laquelle celui-ci, également ému d'une grâce céleste, me témoigne qu'il sent mieux que jamais le bonheur d'être chrétien ; et comme s'ils s'étaient tous donné le mot, je reçois, le même jour, un mot de Bredin qui déclare que l'orgueil seul a pu le faire reculer dans le chemin de la vérité, et que pour y marcher avec plus de fermeté, il réclame mes services et les vôtres. Ce n'est pas tout : Roujour paraît s'ébranler,

et j'ai engagé Bredin à s'attacher à lui, promettant que vous et moi le seconderions. D'un autre côté, Grognier s'est marié; sa femme est pieuse, cela doit contribuer à le ramener au christianisme. Enfin, c'est dans de telles circonstances que M. Lambert doit prêcher le carême à Saint-Jean; c'en est assez, je pense, pour que nous puissions espérer la conversion sincère de nos amis. Mon brave et digne Ampère, notre petit apostolat n'a donc pas été inutile. Après Dieu, c'est vous qui avez puissamment agi sur l'esprit de mon frère. Je vous engage, par tout ce que vous aimez, à tenter la même entreprise auprès de son cadet, mais la guérison d'un tel malade n'est pas une petite cure. Cette œuvre accomplie, vous pourriez, non pas m'être plus cher, mais devenir plus agréable à Dieu. Faites ce miracle, et j'oublierai tout à fait que vous avez quitté Lyon pour Paris. »

Quinze mois après la mort de sa femme, Ampère écrivait cette dernière méditation :

Septembre 1805.

« Défie-toi de ton esprit, il t'a souvent trompé! Comment pourrais-tu encore compter sur lui? Quand tu t'efforçais de devenir philosophe, tu sentais déjà combien est vain cet esprit qui consiste en une certaine facilité à produire des pensées brillantes. Aujourd'hui que tu aspires à devenir

chrétien, ne sens-tu pas qu'il n'y a de bon esprit que celui qui vient de Dieu ? L'esprit qui nous éloigne de Dieu, l'esprit qui nous détourne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit, pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'agrément.

« L'esprit n'est fait que pour nous conduire à la vérité et au souverain bien.

« Heureux l'homme qui se dépouille pour être revêtu ! qui foule aux pieds la vaine sagesse pour posséder celle de Dieu, méprise l'esprit autant que le monde l'estime. Ne conforme pas tes idées à celles du monde, si tu veux qu'elles soient conformes à la vérité.

« La doctrine du monde est une doctrine de perdition. Il faut devenir simple, humble et entièrement détaché avec les hommes ; il faut devenir calme, recueilli et point raisonneur avec Dieu.

« La figure de ce monde passe. Si tu te nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. Mais la vérité de Dieu demeure éternellement ; si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle. — Mon Dieu ! que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes de génie, toutes ces vastes conceptions que le monde admire et dont la curiosité se repaît si avidement ? En vérité, rien que de pures vanités.

« Etudie cependant, mais sans aucun empresse-

ment. Que la chaleur déjà à demi-éteinte de ton âme te serve à des objets moins frivoles. Ne la consume pas à de semblables vanités. ....

« Etudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état, mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille, que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton ami céleste; n'écris que d'une main; de l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient au vêtement de son père.

« Que mon âme, à partir d'aujourd'hui, reste ainsi unie à Dieu et à Jésus-Christ.

« Bénissez-moi, mon Dieu. »

Citons encore cette dernière phrase, bien touchante dans sa simplicité :

« Je finis cette lettre parce que j'entends sonner une messe où je veux aller demander la guérison de ma Julie. » (Sa femme qu'il eut la douleur de perdre.)

\*  
\* \*

Achevons cette notice par ce trait qui nous montre le grand chrétien alimentant sa ferveur dans la prière et les pratiques pieuses :

Frédéric Ozanam avait 18 ans. Il arrivait à Paris, non point incrédule, mais l'âme plus ou moins atteinte de ce que le R. P. Gratry appelait : la *crise* de la foi.

Un jour, le jeune homme entre dans une église de Paris, et il aperçoit, agenouillé dans un coin, près du sanctuaire, un homme, un vieillard qui récitait pieusement son chapelet. Il s'approche, et reconnaît Ampère, son idéal, la science et le génie vivants ! Cette vision l'émeut jusqu'au fond de l'âme ; il s'agenouille doucement derrière le maître ; la prière et les larmes jaillissent de son cœur. C'était la pleine victoire de la foi et de l'amour de Dieu, et Ozanam se plaisait ensuite à redire : « Le chapelet d'Ampère a plus fait sur moi que tous les livres et même tous les sermons ! »

— Ampère avait accepté Ozanam comme son commensal et le grand mathématicien aimait à s'entretenir avec son jeune ami. « Leurs entretiens, « dit le P. Lacordaire, amenaient dans l'âme du « savant, à propos des merveilles de la nature, des « élans d'admiration pour leur auteur. Quelque- « fois, mettant sa tête entre ses deux mains, il « s'écriait tout transporté : « Que Dieu est grand ! « Ozanam, que Dieu est grand ! »

Pendant sa dernière maladie, à Marseille, la religieuse qui veillait à son chevet, lui proposa de faire la lecture de quelques passages de l'*Imitation*



*de Jésus-Christ.* « N'en prenez pas la peine, ma  
« sœur, répondit-il, *je la sais par cœur.* »

Merveilleuse et touchante union du génie et de  
la foi, comme tu condamnes cette prétendue science  
athée ou sceptique, qui dessèche le cœur, lui  
enlevant les vraies joies de la vie, en même temps  
que les espérances éternelles!



## LE COMTE DE LA FERRONAYS

(1836)

**D**E LA FERRONAYS (Albert) joignait à une belle intelligence la foi la plus ardente. Cette foi lui fit accomplir un acte héroïque. Il avait épousé une femme protestante : il échangea sa vie contre la conversion de cette âme, et Dieu agréa le sacrifice.

Les pages suivantes, qui racontent la dernière communion du chrétien mourant et la première communion de l'épouse convertie, peuvent être comptées parmi les plus belles de notre langue française. Elles ont été écrites par Mgr Gerbet, mort évêque de Perpignan. La scène avait lieu à Paris en 1836.

« Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avaient unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur ; que de ces deux âmes l'une arriva par une volonté pure à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait par une sainte mort à la vraie vie ; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre ; l'une se disposait à participer pour la première fois au plus auguste

mystère du Christ, lorsque l'autre allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle.

Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme à la veille d'un voyage qui sépare on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi pour celui qui allait partir et qui devait demander avec tant d'instances la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vit de ses derniers regards descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut*, qui n'est ni le mien ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu ! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui, et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit qui était déjà comme une espèce d'autel où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix, un autel où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête ;

mais les broderies que sa main attacha au devant de l'autel rappelaient une autre fête, elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation, et après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie du monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire.

Tout à coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaire de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort, la ténébreuse mort s'illumine pour le juste des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure ? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent, mais j'aime à croire que les anges de Dieu en savent encore d'autres, parce qu'ils savent toutes les mystérieuses concordances des moments, des heures et des nombres. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre ciel ; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi : réunion rare et privilégiée. Je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est sous la main de Dieu un rythme souple et docile, qui obéit mieux que nous ne le pensons aux convenances des élus.

Le sacrifice donc commença à minuit. Toute une famille y assistait, et avec elle un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essaierai pas ; nulle d'entre elles ne sait ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre, ainsi en était-il du sentiment et de la prière au milieu de cette admirable scène : ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présents à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes ; car tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée, ils y étaient représentés, sensibles, vivants : cet autel paré qui semblait adossé à un cercueil ; ces fleurs qui prédisaient parmi les glaces de la mort l'approche de l'éternel et invisible printemps ; cette garde-malade au sombre habit, qui se tenait comme une mort voilée en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symbole d'immortalité ; ces vêtements blancs de la première communiant, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe de la veuve de l'homme ; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble ; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme ; cette hostie partagée entre l'époux

et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; toute cette famille ensevelie dans un profond silence où l'on n'entendait que les larmes qui tombaient sur les livres de prières, et, au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur. Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrait d'autres merveilles saintes ; si je vous disais que celle qui restait avait demandé la foi au milieu du bonheur, et que celui qui partait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi ; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé ; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation à Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspiré au cœur d'un époux ; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde fût plus unie et plus simple ;

si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits déjà si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout à coup dans de modestes papiers qu'il avait cachés des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit ! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti : j'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie ; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit. Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au-delà ; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent ; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité. Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort ; car, s'il me réapparaît alors, il me semble que mes dernières pensées de la terre iront se joindre par une transition plus douce à la première vision qui suit le grand réveil. »



## DE BONALD

(1754-1840)

LE vicomte L.-G.-A. DE BONALD est né à Monna, petite commune de l'arrondissement de Milhaut (Aveyron). Il embrassa d'abord la carrière des armes et y débuta dans un régiment de la maison militaire du roi. Mais bientôt, présentant les horribles tempêtes révolutionnaires qui allaient fondre sur la France, il abandonna le tumulte des camps et, en 1791, se retira avec sa famille à Heidelberg, ville du grand-duché de Bade, célèbre par son Université. C'est là que commença à se manifester son génie philosophiquement chrétien qui a entouré son nom d'un si grand éclat.

Son premier ouvrage : *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile*, imprimé en 1796, produisit une telle sensation que le Directoire le fit saisir pour en empêcher la circulation.

La doctrine spéculative de la théorie du pouvoir fut ensuite développée par son application à la *Législation primitive*. Ce livre eut encore plus de retentissement que l'autre.

Lorsque, en 1804, M. de Bonald revint en France, sa grande réputation le fit accueillir avec empressement par le monde savant. En 1808, il



obtint une place de conseiller titulaire de l'instruction publique. En 1815, il fut nommé député de son département et entra à l'Académie l'année suivante. Réélu député en 1820, il était ministre d'Etat en 1822 et pair de France en 1823.

Dans toutes les circonstances de sa vie, M. de Bonald se montra toujours profondément chrétien, et dans ses livres, dans ses écrits de circonstance, aussi bien que dans les débats des Chambres législatives, il fut partout le courageux défenseur des doctrines religieuses.

Voici quelques pages où le savant philosophe nous montre ses sentiments au sujet de la religion catholique :

« Les écrivains qui depuis un siècle ont fait de la religion chrétienne et surtout de la religion catholique l'objet de leurs sarcasmes, de leurs sophismes ou de leurs déclamations, ont tous supposé que jusqu'à cette bienheureuse époque, pompeusement décorée du nom de *siècle de lumières*, le monde chrétien avait été dans l'erreur, que l'enseignement religieux n'avait été que mensonge et imposture, la foi des peuples qu'esclavage et aveuglement, la piété qu'hypocrisie ou faiblesse d'esprit ; qu'eux seuls avaient porté les lumières dans les ténèbres et mis les hommes sur la route de la vérité, ou plutôt hors des voies de l'erreur et d'une honteuse crédulité ; car ces hommes ne se sont chargés que de démolir, sans

rien mettre à la place, et en annonçant pour une autre époque de nouvelles constructions, ils ne se sont pas du tout occupés de ce que deviendrait la société pendant l'intérin... »

— « Je l'ai donc vue, cette religion tant calomniée, parler au cœur des hommes les plus simples comme à l'esprit des plus éclairés, inspirer à tous les dévouements les plus généreux et les sacrifices les plus pénibles à la nature, les sacrifices qui sont la plus grande force de l'homme : le mépris des richesses, des grandeurs, des douceurs de la vie, de la vie elle-même ; envoyer ses missionnaires aux extrémités du monde, chez des peuples barbares, combattre toutes les erreurs et braver tous les périls ; je l'ai vue appeler le sexe le plus faible à consacrer sa vie entière aux soins les plus rebutants du soulagement des infirmes ou de l'éducation de l'enfance ; ouvrir des asiles à ceux qui ne veulent pas du monde, ou dont le monde ne veut pas, et les y employer au service ou à la sanctification des hommes ; obtenir de l'opulence ces fondations pieuses où sont servies et soulagées toutes les misères humaines ; je l'ai vue régner sur les sociétés les plus fortes et les plus éclairées qui furent jamais ; multiplier enfin, si les gouvernements ne la contrariaient pas, ses bienfaits, ses secours, ses services, à mesure que la dépravation des mœurs, le désordre des doctrines et la haine de ses ennemis augmentent ; toujours féconde et

toujours jeune, car une religion qui, après dix-huit cents ans, inspire tant de dévouements et de sacrifices, ne fait que commencer.

« A la vue de tant de prodiges et de tant de bienfaits, j'ai regardé, non comme une opinion fautive, mais comme une opinion absurde, que cette religion n'eût été qu'une grande imposture et une longue erreur; et sans demander à son enseignement la démonstration de sa vérité, je me suis demandé à moi-même si, la religion étant une société et la mère de toutes les autres, l'homme ne pouvait pas trouver dans la constitution naturelle et générale de la société la raison des croyances religieuses qu'il ne découvrait pas en lui-même et dans la raison individuelle; je me suis demandé si la facilité avec laquelle le Christianisme s'est propagé à sa naissance chez les peuples païens, et de nos jours chez les peuples sauvages, ne prouvait pas, indépendamment des œuvres surnaturelles qui ont pu accompagner sa prédication, qu'il y a dans les croyances même les plus mystérieuses quelque chose qui *s'assimile* aux pensées, aux sentiments de l'homme social, même à son insu, pour les éclairer et les diriger. »

— « ... Le goût des hommes pour le merveilleux et le surnaturel, ou plutôt le surhumain qu'ils cherchent dans les fictions, est à mes yeux la preuve la plus forte que l'homme sent en lui et hors de lui quelque chose de plus élevé que lui-

même, qu'il le cherche surtout dans la religion pour y trouver la raison des devoirs qu'elle lui impose.

« Une religion sans mystères, sans miracles, sans mission divine, réelle ou supposée, ne paraîtrait à l'homme que l'ouvrage de l'homme ; il se révolterait contre elle comme contre une insupportable tyrannie, qui n'obtiendrait, par conséquent, ni créance dans son esprit, ni autorité sur ses mœurs, et ce système de religion, purement humain, ne pourrait contenter tout au plus que celui qui l'aurait inventé. L'homme qui de son chef veut imposer à ses semblables des croyances morales, s'annonce par cela seul pour une intelligence supérieure à celle des autres hommes, s'érige lui-même en Dieu, et il faut autre chose que des mots et des phrases pour légitimer cette usurpation. »

— « On demandera peut-être pourquoi il y a tant d'incrédules et d'ennemis de la religion si elle est prouvée à la fois par la raison et par l'autorité. La réponse est facile : il y a longtemps qu'on a dit que, s'il résultait quelque obligation morale de la proposition géométrique, que les *trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits*, cette proposition serait combattue et sa certitude mise en problème. Même quand l'esprit consent aux vérités religieuses, le cœur trop souvent s'y refuse ; et si la philosophie peut éclairer l'esprit, la reli-

gion seule a le pouvoir de changer les cœurs ; et puis, il y a si peu d'hommes qui aient la force de suivre toute leur raison !

« ... Je n'ignore pas que tout écrivain qui traite aujourd'hui, même philosophiquement, dans un sens religieux et monarchique, de matières religieuses et politiques, au lieu de critiques qui l'éclairerent, ne trouve que des ennemis qui l'outragent. Les uns, qui n'ont ni assez de force d'esprit pour croire à la religion, ni assez de force de caractère pour la pratiquer l'accusent d'hypocrisie ou de fanatisme... Dans ce dernier combat de l'erreur et de la vérité, la détraction et l'imposture sont un métier lucratif, et leur publication impunie et sans frein est comptée au nombre des libertés publiques. Mais le sacrifice de soi est le premier que demande à ses défenseurs la sainte cause catholique..... » (*Préface de la démonstration philosophique des principes constitutifs de la société.*)

CONTRE LES MATÉRIALISTES : « Vous qui ne voyez dans l'homme tout entier qu'un fragment détaché de la masse générale de la matière, une composition fortuite d'éléments terrestres que la fermentation rassemble et qu'une autre fermentation dissout, une *masse organisée* enfin pour des fonctions tout animales, cette fragile combinaison de molécules organiques sera à mes yeux de quelque prix ! Je serai plus disposé à respecter l'enfance,

*mucus* encore inconsistant, opération ébauchée de la nature et qu'elle n'achèvera peut-être jamais ! Je pourrais honorer la vieillesse, amas d'humeurs dégénérées, de solides décomposés, de fluides épaissis, machine usée et dont le frêle assemblage croule de toutes parts ! Ce composé chimique que nous appelons *homme*, qui doit bientôt s'évaporer en gaz et se résoudre en fibrine ou en gélatine, je pourrais regarder comme un devoir d'en prolonger la durée, ou comme un crime d'en hâter de quelques instants l'inévitable dissolution ; et, lorsque tout ce que vous m'apprenez de cet animal, organisé dans son espèce comme les autres dans la leur, ne peut me donner de lui une autre idée que celle que j'ai d'un singe ou d'un chien, ni inspirer pour lui d'autres sentiments, il faut tout à coup, et sans préparation comme sans motif, que je passe aux idées les plus nobles, aux affections les plus tendres, et vous m'imposez envers l'homme le joug des devoirs, quand vous m'avez affranchi même de tout sentiment de respect !..... » (*Considérations générales.*)

**BIENFAITS DE LA RELIGION :** « Le christianisme qui a appelé tous les hommes à *la liberté des enfants de Dieu*, a rendu à l'homme, même le plus faible d'âge, de sexe ou de condition, sa dignité première et naturelle.

Mais la religion chrétienne, en affranchissant les

corps par l'abolition de l'esclavage et de tout ce qu'il entraînait d'aviilissant et de cruel, et par la protection accordée à toutes les faiblesses de l'humanité a aussi affranchi les esprits de l'erreur et de l'ignorance, par les connaissances morales qu'elle a répandues partout.

Elle seule a évangélisé les pauvres en leur annonçant la *bonne nouvelle* de leur affranchissement civil et religieux (et c'est la première preuve que son divin fondateur donne de sa mission) et elle a initié l'enfant aux plus hautes vérités de la morale et de la philosophie. Le christianisme a non seulement affranchi les peuples du joug de l'esclavage, il a, si l'on peut le dire, délivré les gouvernants eux-mêmes du joug de leur propre despotisme, « souvent, comme le remarque Montesquieu, « plus pesant aux gouvernants qu'aux peuples mêmes.... »

Ainsi, gouvernants et gouvernés, nous devons tout au christianisme, tout ce qui produit la sécurité des uns et la juste sévérité des autres.... Je le répète, nous devons tout à la religion, force, vertu, raison, lumières. (*Considérations générales, etc...*)

— « Ainsi, depuis dix-huit siècles, la religion chrétienne entretient avec simplicité les plus petits de ses enfants de ces vérités que la méditation la plus sévère du philosophe lassé de contradictions n'aborde qu'en tremblant. Ainsi, il se trouve même

dans la philosophie, ce médiateur ineffable entre Dieu et l'homme, ce ministre universel du pouvoir de Dieu sur les hommes, *moyen* par qui tout a été fait et réparé, et la raison montre la nécessité de l'être dont la religion enseigne l'existence. Qui n'admirerait cette doctrine sublime qui *humanise* Dieu, qui *divinise* l'homme, qui fait connaître comme Dieu, qui rend présent réellement comme *homme*, cet être auguste, *fil de Dieu*, et *fil de l'homme*; envoyé par l'un, venu pour l'autre; *faisant*, dit-il lui-même, *la volonté de celui qui l'a envoyé*, et à qui *tout pouvoir a été donné* sur le monde des esprits et sur le monde des corps; réunissant dans sa seule personne la nature divine et la nature humaine, toutes les grandeurs de la divinité et toute l'infirmité corporelle de l'humanité? Mais l'admiration n'est-elle pas à son comble, lorsqu'on voit cette substance des forts mise en lait pour nourrir les faibles, et la religion chrétienne déduire de ces hautes vérités les conséquences usuelles les plus utiles au bonheur de l'homme, à la prospérité des familles, à la puissance des Etats, les plus propres à porter les hommes à la vertu, à les détourner du vice, à leur inspirer la modération dans la bonne fortune, la patience dans l'adversité, la fermeté dans le malheur, à leur enseigner les devoirs domestiques et les devoirs publics, l'amour de Dieu et l'amour de leurs frères?

Et cependant on voit des hommes livrés à

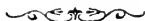


l'étude de quelques sciences particulières, et qui se disent amis de la sagesse, nier hardiment ces vérités sur lesquelles ils n'ont jeté que le regard du mépris et de la haine et blasphémer ce qu'ils ignorent, détournés, comme dit Bacon, par un peu de science du but et de l'objet de toute philosophie... »

ELOGE DE LA RELIGION : « La religion nous apprend que nous avons tous été créés par la même *cause*, perfectionnés par le même *moyen*, appelés à la même *fin*, tous faits à l'image et à la ressemblance de l'être souverainement parfait, tous doués de la faculté de connaître et d'aimer. Elle nous donne à tous le même Dieu pour *père*, la même société pour *mère*, tous les hommes pour *frères*, le même bonheur pour notre commun *héritage*. Elle fait donc réellement et à la lettre, du genre humain tout entier un état, une société, une famille, un peuple de *frères* et de *concitoyens*. Elle renferme, dit Bossuet, « les règles de la justice, de la bienséance, de la société, ou pour mieux parler, de la fraternité humaine. »

« Ainsi, elle ennoblit l'homme le plus obscur, elle relève le plus faible, elle n'ôte pas même au plus coupable le sacré caractère dont elle l'a revêtu, et, sans faire de l'homme un Dieu, comme l'orgueilleuse philosophie des stoïciens, elle le fait *enfant de Dieu*, en même temps qu'elle le fait

*frère* de l'homme , puisqu'elle fait de l'amour du prochain un commandement égal, pour l'importance et la nécessité, à celui de l'amour de Dieu même, et jamais l'homme ne pourrait même imaginer des titres plus augustes à sa dignité, des motifs plus puissants à ses vertus, de plus précieux gages de ses espérances , de plus forts liens pour la société. »



## MAURICE DE GUÉRIN

(1839)

MAURICE DE GUÉRIN, mort à la fleur de l'âge, était un poète d'avenir, et les œuvres qu'il a laissées portent le cachet d'une intelligence supérieure.

M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, a consacré au jeune poète une étude biographique et littéraire. Il la commence ainsi :

« Le 15 mai 1840, la *Revue des Deux-Mondes* publiait un article de George Sand sur un jeune poète dont le nom était parfaitement ignoré jusque-là, Maurice de Guérin, mort l'année précédente, à l'âge de 29 ans. Ce qui lui valait cet honneur posthume d'être ainsi classé, à l'improviste, à son rang d'étoile, parmi les poètes de la France, était une magnifique et singulière composition. Le *Centaure*, où toutes les puissances naturelles primitives étaient senties, exprimées, personnifiées énergiquement, avec goût toutefois, avec mesure, et où se déclarait du premier coup, un maître..... Rien n'est puissant comme ce rêve de quelques pages, rien n'est plus accompli et plus classique d'exécution. »

M. Sainte-Beuve termine par ces paroles : « Ce beau jeune homme, emporté mourant dans le Midi, expira dans l'été de 1839, au moment où il revoyait le ciel natal et où il y retrouvait toute la fraîcheur des tendresses et des piétés premières. Les anges de la famille veillaient en prières à son chevet et ils consolèrent son dernier regard. Il n'avait que 29 ans. Ces deux volumes qu'on donne aujourd'hui le feront revivre, et par une juste compensation d'une destinée cruellement tranchée, ce qui était épars, ce qui n'était écrit et noté que pour lui seul, ce qu'il n'a pas eu le temps de tresser et de transformer selon l'art devient sa plus belle couronne qui ne se flétrira point. »

\*  
\* \*

Eugénie de Guérin, a raconté dans son *Journal* la mort de ce frère chéri :

« Je veux vous dire aussi comme ce cher frère m'a laissé sujet de consolation dans ses sentiments chrétiens. Ceci ne date pas de ses derniers jours seulement ; il avait fait ses Pâques à Paris. Au commencement du carême, il m'écrivait : « L'abbé « Buquet est venu me voir ; demain, il revient encore « pour causer avec moi comme tu l'entendais. » Cher ami ! oui, j'avais entendu cela pour son bonheur, et lui l'avait fait pour le mien, non en cédant par complaisance, mais en faisant par con-

*viction* : il était incapable du semblant d'un acte de foi. Je l'ai vu seul à Tours, dans sa chambre, lisant les prières de la messe, un dimanche.

« Depuis quelque temps il se plaisait aux lectures de piété, et je me suis applaudie de lui avoir laissé sainte Thérèse et Fénelon qui lui ont fait tant de bien. Dieu ne cessait de m'inspirer pour lui. Aussi, j'eus la pensée d'emporter pour la route un bon petit livre, pieux et charmant à lire, traduit de l'italien du P. Quadrupani qui lui fit grand plaisir. De temps en temps, il m'en demandait quelques pages : « *Lis-moi un peu du Quadrupani.* » Il écoutait avec attention, puis faisait signe quand c'était assez, se recueillait là-dessus, fermait les yeux et restait là à se pénétrer de ces douces et confortantes paroles saintes. Ainsi, chaque jour au Cayla nous lui avons lu quelques sermons de Bossuet et des passages de l'*Imitation*.

« .... C'était le 18 juillet, à dix heures du soir.... J'entendis sa femme lui parler, la nuit fut mauvaise. Dès qu'il fut possible, j'entrai le matin pour le voir, et son regard me frappa. C'était quelque chose de fixe : « — Qu'est-ce que cela augure? dis-je au « docteur qui vint bientôt. — C'est que Maurice est « plus malade. — Ah! mon Dieu! »

« Erembert alla avertir mon père qui accourut. Bientôt il sortit, et s'étant concerté avec le médecin, celui-ci annonça qu'il fallait penser aux derniers sacrements. M. le curé fut mandé.... Je passai au

lit du malade, et, priant Dieu de me soutenir, je me penchai sur lui : « Mon ami, lui dis-je, je veux t'annoncer quelque chose. J'ai écrit pour toi au prince de Hohenlohe (saint prêtre dont les prières étaient très puissantes). — *Oh! que tu as bien fait!* — Tu sais qu'il fait des miracles de guérison. Dieu opère par qui il veut et comme il veut. C'est surtout le souverain médecin des malades. N'as-tu pas bien confiance en lui? — *Confiance suprême* (ou *pleine* je ne m'en souviens pas). — Eh bien, mon ami, demandons-lui en toute confiance ses grâces, unissons-nous en prières, nous à l'église, toi dans ton cœur. On doit dire une messe où nous communierons : toi tu pourrais communier aussi, Jésus-Christ allait trouver les malades, tu sais? — *Oh! je veux bien! oui, je veux m'unir à vos prières.* — C'est très bien, mon ami, M. le curé devant venir, tu vas te confesser. N'est-ce pas que tu n'as pas de peine à parler à M. le curé? — *Pas du tout.* »

« Il demanda son livre d'examens, se fit faire toutes les prières qui précèdent la confession. On le voyait tout pénétré et recueilli. Il fit appeler le prêtre et demeura avec lui près d'une demi-heure. « Jamais je n'ai entendu confession mieux faite, » nous dit M. le curé. Ce qui m'assure bien de ses dispositions, c'est ce qu'il fit, comme M. le curé s'en allait. Il le rappela pour lui parler de M. de Lamennais et faire une haute et dernière rétractation de ses doctrines. Puis il se prépara aux derniers sa-

crements..... Il reçut le saint viatique avec toute l'expression de la foi. Il colla ses lèvres à une croix que lui présentait sa femme, puis il s'affaiblit ; nous nous mîmes tous à le baiser, et lui à mourir. Vendredi matin, 19 juillet 1839, à onze heures et demie. Huit mois après son mariage.

« La voilà, cette fin de vie, telle que j'ai pu la retrouver pour vous dans mes larmes. »

Quelle fin consolante, en effet, pour ceux qui restent, et quelle assurance pour le chrétien de paraître devant Dieu, pardonné et béni !



## MONCEY

(1754-1842)

MONCEY (Adrien), maréchal de France, duc de Cunégliono, né à Moncey, près de Besançon, était fils d'un avocat. Il s'engagea à 15 ans. Son avancement fut si rapide, qu'au mois d'août 1794, âgé de 40 ans, il était général en chef de l'armée chargée d'opérer contre l'Espagne.

Ses succès furent brillants et il remporta de nombreuses victoires : aussi un décret de la Convention déclara que le général en chef avait bien mérité de la patrie.

Sa vaillance fut bientôt appréciée par Napoléon qui avait en lui une grande confiance, et qui le nomma, en 1804, grand cordon de la Légion d'honneur et maréchal de France. En 1808, Moncey recevait le titre de duc de Cunégliono, et en 1834, Charles X le nomma gouverneur des Invalides.

Lors du retour en France des cendres de Napoléon I<sup>er</sup> et de la solennité funéraire du 15 décembre, Moncey, quoique malade et pouvant à peine se mouvoir, malgré la rigueur d'un froid excessif, se fit porter dans l'église et voulut assister à la cérémonie tout entière. « Lorsque parut le glo-



rieux cercueil porté sur les épaules des marins, dit le capitaine Ambert, un frémissement parcourut l'assemblée, le Roi descendit de son siège pour venir à la rencontre du cercueil ; tout le monde se leva.

« Le vieillard (Moncey) assis à gauche de l'autel, voulait se lever aussi, les forces lui manquèrent, il retomba sur son fauteuil. Un éclair d'émotion passa sur ce visage déjà marqué de l'empreinte de la mort, et de son regard éteint, un instant ranimé, le vieillard semblait dire : *J'ai assez vécu !*

« Quelques semaines après le vieux guerrier, en effet, avait cessé de vivre. Les premières impressions chrétiennes de son enfance ne s'étaient pas effacées et le vieux maréchal de France se souvenait des principes que recevait jadis le fils de l'avocat au parlement de Besançon. Moncey était religieux. Nous avons vu le prêtre administrer les derniers sacrements au vieux soldat, et ce spectacle était plein de grandeur et de majesté. »



## L A R R E Y

(1766-1842)

LARREY (J.-Dominique) est né à Baudéan (Hautes-Pyrénées). Il perdit son père de bonne heure. « Un digne prêtre, dit M. Loménie, l'abbé de Grasset, curé de Beaudéan, charmé de la gentillesse et de la vivacité de l'enfant, se chargea de sa première instruction... Elevé comme le petit Joas, à l'ombre du sanctuaire, le jeune Larrey présentait au curé de Baudéan l'*encens* ou le *sel*, parait de fleurs le modeste autel du village et mêlait sa voix pure aux chants religieux des paysans béarnais; il était enfant de chœur. »

A l'âge de 13 ans il dit adieu à sa mère et à son bon curé, pour aller continuer ses études. Il choisit ensuite la carrière médicale, et, à 28 ans, il était *chirurgien en chef* de l'armée de Napoléon I<sup>er</sup> qu'il suivit sur les champs de bataille.

Son dévouement fut admirable; Napoléon ne l'appelaient que le *vertueux* Larrey, et on l'avait surnommé la *Providence du soldat*.

A Austerlitz il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur; après Wagram il fut créé baron de l'Empire.

Pendant la retraite de Moscou la conduite de

l'illustre chirurgien fut au-dessus de tout éloge ; à Waterloo, n'écoutant que son zèle, il s'était laissé entraîner au plus fort de la mêlée, reçut plusieurs blessures, fut fait prisonnier et faillit être fusillé.

Membre de l'Institut de l'Égypte et de l'Académie de médecine, Larrey fut admis à l'Institut de France, en 1828.

Le gouvernement de Louis-Philippe le nomma chirurgien en chef des Invalides.

Au commencement de l'année 1842, il se rendit en Algérie, pour visiter les hôpitaux de la colonie, en sa qualité de membre du conseil supérieur de santé et de chirurgien inspecteur. Sa mission accomplie il revint en France, mais pendant la route de Marseille à Paris il fut atteint d'une maladie, à Lyon, où il mourut. Il succomba dans les bras de son fils, après avoir demandé et reçu les secours de la religion, prouvant à cette heure solennelle, comme par tant d'actes d'une admirable charité, qu'il n'avait jamais oublié les leçons du bon curé de Baudéan qu'il avait quelque temps auparavant reçu avec une filiale cordialité.

« Après bien des années, dit M. Loménie, le bon curé de Baudéan, vieillard presque octogénaire, a eu la joie de presser dans ses bras avant de mourir l'illustre chirurgien en chef de la Grande-Armée, il a retrouvé son disciple en cheveux blancs, couvert de gloire, chamarré de déco-

rations, conservant sous une enveloppe bronzée par le fer cette âme bonne, cet esprit jeune, cette sensibilité délicate, cette fraîcheur d'impression qui distinguaient l'enfant de chœur à cet âge heureux où il puisait dans les exemples et les leçons du pasteur les premières notions du bon et du beau. »

Une statue en bronze, œuvre de David, a été érigée à Larrey, au Val-de-Grâce.



## DANIEL O'CONNELL

(1775-1847)

DANIEL O'CONNELL, issu d'anciens chefs de clan du pays, est né dans l'Irlande dont il est une des gloires. Il fut un admirable orateur populaire et il a remporté d'incomparables triomphes. Il possédait d'ailleurs tout ce qu'il faut pour agir sur la foule : taille athlétique, voix retentissante, éloquence vive, style hardi et plein de métaphores, foi ardente et inébranlable. Aussi pendant sa vie il exerça un ascendant prodigieux sur le peuple irlandais.

Le P. Ventura et le P. Lacordaire ont fait son oraison funèbre. Nous empruntons au premier de beaux détails sur la foi de O'Connell.

« Qui eut plus de piété et de dévotion que lui ? Au milieu des travaux sans nombre de son apostolat politique, il ne laissa jamais d'assister chaque jour à la messe, et de s'approcher une et même plusieurs fois la semaine, du tribunal de la pénitence et de la table eucharistique. Qui plus que lui avait un saint respect pour le nom de Dieu ? Malheur à qui, en sa présence, eût osé le prononcer sans le respect qui lui est dû !

« Mais qui fut surtout plus tendre pour la Reine du ciel et plus zélé pour son culte ? Il en parlait au

peuple comme de la mère du peuple. Il est devenu fameux, ce jour qu'emporté par un sentiment extraordinaire de dévotion et de tendresse pour Marie, il en fit l'éloge en présence de plus de cent mille personnes, catholiques et protestants tout ensemble. Cette multitude ravie et comme suspendue à ses lèvres, crut entendre un docteur, un Père de l'Eglise, énumérer les gloires et chanter les louanges de la Mère de Dieu.

« Après sa célèbre harangue qui devait faire ouvrir aux catholiques les portes du Parlement, pendant que les plus fameux orateurs s'animaient dans ce grand débat, O'Connell se tenait là, retiré dans un angle de la salle, récitant le Rosaire....

« .... Quand cette religion sainte (le catholicisme) n'obtenait que l'indifférence et le mépris comme une malheureuse proscrire, O'Connell, loin d'en rougir, s'en fit toujours un titre de gloire; jamais il ne se présenta à la cour, sans avoir près de lui un prêtre catholique; partout et toujours il le voulait à ses côtés.

« Jamais il ne s'assit à un banquet politique, où, mêlés à des catholiques se trouvaient des hérétiques de toutes les sectes et de toutes les opinions, sans que son prêtre, auquel il céda toujours et partout la première place, eût béni la table du festin. Dans les réunions publiques, il se faisait une gloire particulière de professer par ses actes et ses paroles son attachement à la foi romaine....

« Mais ce qui est au-dessus de toute idée et de toute expression, c'est le zèle de O'Connell pour cette même religion ; il laissait tout, sacrifiait tout quand il s'agissait de la servir et de se mettre à l'œuvre pour elle. Les pauvres curés, les communes, les villages sans ressources qui avaient besoin d'églises recouraient à lui ; et sa prodigieuse activité, et son éloquence trouvaient aussitôt le moyen de leur faire bâtir comme par enchantement de beaux et vastes temples....

« Quelqu'un s'avisait-il de lui jeter l'insulte à voix basse et sur le ton sacrilège des anciens jours en l'appelant *papiste*, il se retournait aussitôt et lui répliquait hardiment : « Misérable ! tu erois, en « m'appelant *papiste*, me faire injure, et tu m'honores ; oui, je suis *papiste*, et je m'en glorifie, je « suis papiste et cela veut dire que ma foi, par une « suite non interrompue de papes, remonte jusqu'à « Jésus-Christ ; tandis que la tienne ne va pas au-delà de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et d'Elisabeth. Eh bien, oui, papiste ! Si tu avais une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu pas qu'en « matière de religion, il vaut mieux dépendre du « pape que du roi, de la tiare que de la couronne, « de la crosse que de l'épée, de la soutane que de « la jupe, des conciles que des parlements? »

« ... O'Connell, fidèle à la maxime de saint Augustin : *Diligite homines, interficite errores*, tout en combattant les erreurs dont les protestants étaient

victimes, ne cessait de respecter et d'aimer encore leurs personnes. Ainsi, sévère, implacable et terrible contre eux sur le champ de bataille de la discussion, dans la vie privée il n'avait plus une parole contre eux : il se faisait un devoir de les excuser, de les défendre et de leur rendre tous les bons offices de la charité chrétienne.

« Ses adversaires politiques eux-mêmes furent plus d'une fois obligés de rendre justice à la générosité chrétienne de ses sentiments : « O'Connell, « disaient-ils, est une grande âme, on est forcé de « lui vouloir du bien. Ennemi impitoyable de nos « opinions, il est le meilleur ami de nos intérêts et « de nos personnes. »

« Il rencontre un jour sur la route une foule de catholiques que l'on traînait au tribunal, pour être jugés, disait-on, comme coupables d'un crime d'État, mais, en réalité, pour être immolés parce qu'ils étaient catholiques. Ils ne pouvaient compter sur leurs juges qui étaient leurs ennemis mortels.

« Soudain, O'Connell, entraîné par le seul enthousiasme de sa charité, se présente pour prendre la défense des accusés ; il harangue, il crie, il tonne avec tant de force, de véhémence, d'émotion et de feu qu'il fait rougir et trembler les juges sur leurs sièges, les rappelle aux sentiments de l'humanité, aux devoirs des magistrats et fait proclamer l'innocence de ses frères de religion. Ce fut le premier



acte de justice que les hérétiques rendirent aux catholiques de l'Irlande dans le XIX<sup>e</sup> siècle.

« Depuis ce jour, O'Connell fut pendant toute sa vie, c'est-à-dire pendant quarante-cinq ans, le défenseur gratuit de tous les accusés catholiques. En même temps il était le soutien de tous les pauvres, l'appui de tous les malheureux, la consolation de tous les affligés....

« Ses marches étaient un continuel triomphe, triomphe dont il serait impossible de se faire l'idée. A peine le bruit se répand-il de l'arrivée du libérateur que des provinces entières s'émeuvent, les populations entières des lieux les plus lointains viennent à sa rencontre les bannières déployées et rangées en bon ordre. En voyant apparaître dans le lointain le grand homme avec ses formes athlétiques, son air imposant, son front majestueux, son regard plein de bonté et son aimable sourire, les joyeux vivats, lancés avec toute l'énergie du cœur, font retentir les airs; mais lui, à travers les cris de triomphe, les rues couvertes de tapis et de fleurs, entre les haies épaisses d'une foule immense, impatiente de voir son visage et d'entendre sa voix, il va tout d'abord adorer Dieu dans son temple..... »

— Voici un de ses grands triomphes : il s'agissait de se faire admettre comme membre du Parlement, dans l'enceinte de l'assemblée dont tout catholique avait été formellement exclu depuis l'avènement au pouvoir du protestantisme.

« Il se présente à la Chambre des Communes : un huissier lui en refuse l'entrée : « Vous êtes catholique, lui dit-il, il n'y a pas de place pour un catholique dans une assemblée protestante. Jurez-vous le trente-neuvième article de la religion anglicane? — Je jure, répond O'Connell, fidélité à mon roi et à toutes les lois justes du Parlement, mais je ne jure pas l'hérésie et le blasphème. Je demande à la Chambre d'être admis à prouver mon droit. » Cette demande si nouvelle est accordée plutôt par un instinct de curiosité que par un principe de justice.

« Il pénètre dans l'assemblée ; on respire à peine, tous les yeux sont tournés vers lui, tous les cœurs palpitent, ici, d'espérance, là, de crainte. O'Connell parle, mais d'un ton si majestueux, d'une voix si ferme, avec une telle élévation de sentiments, une telle force de raison, une telle magnificence de style, une si grande vigueur d'expressions, un feu et une émotion tels, qu'il ébranle et fait frémir tout d'abord l'assemblée, puis il convainc les plus difficiles, dompte les plus rebelles, émeut les plus insensibles, et enfin les laisse tous comme stupéfaits et hors d'eux-mêmes, et ayant l'air de se demander l'un à l'autre dans un éloquent silence : « Jamais homme a-t-il parlé ainsi? » Aussi les vieux usages ne sont plus écoutés, l'hérésie se rend, et voilà qu'en la personne de O'Connell, le catholi-

cisme prend place dans le Parlement dont depuis trois siècles il était banni...

« Après d'innombrables combats et de glorieuses victoires, après surtout une si admirable vie chrétienne, O'Connell, pressentant sa fin prochaine, voulut venir déposer aux pieds du grand représentant de Dieu sa dépouille mortelle. Il fit vœu d'accomplir un pèlerinage vers cette cité sainte, métropole de l'empire de Jésus-Christ sur la terre, patrie universelle. La mort vint le surprendre à Gènes, sur le chemin de Rome. Mais non, je me trompe, il ne fut pas surpris par la mort. J'ai vu moi-même, j'ai eu entre les mains le précieux exemplaire de l'ouvrage de saint Alphonse de Liguori, intitulé : *Préparation à la mort*, dont il a fait usage, annoté de sa propre main; preuve évidente qu'au milieu des plus grandes agitations de sa vie, il se préparait toujours à la mort et qu'il réglait son action dans le temps, à la lumière sincère des grandes maximes de l'éternité.

« Il demanda et reçut les derniers sacrements avec l'humilité d'un enfant et la ferveur d'un saint. Ce fut en répétant souvent la tendre prière de saint Bernard : *Memorare, o piissima virgo*, en récitant les psaumes, en renouvelant à chaque instant des actes de contrition, en prononçant les noms si doux de Jésus et de Marie que s'éteignit cette grande voix qui avait ébranlé le monde et que s'envola cette

grande âme qui avait éveillé l'admiration de la terre.

« Et comme il ne lui fut pas accordé de venir en personne à Rome, il y vint du moins en esprit, et il y mourut de cœur, car ses dernières dispositions furent ces mots : « Mon corps à l'Irlande, « mon cœur à Rome, mon âme au ciel ! »



## CHATEAUBRIAND

(1768-1848)

CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte de) est né à Saint-Malo d'une famille noble et ancienne. Après de brillantes études au collège de Dol, il obtint, à 17 ans, un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, et, deux ans après, en 1787, il était capitaine. A la vue des excès populaires, il quitta la France et voyagea dans l'Amérique du Nord. En 1792, il alla rejoindre à Coblenz, l'armée des émigrés, fut blessé au siège de Thionville et ramené mourant à Jersey. Dès lors il quitta l'épée pour la plume.

Les principales œuvres de Chateaubriand sont : *Atala* et *René*, le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, beau poème et chef-d'œuvre de l'illustre écrivain. Elles ont été imprimées en 31 volumes in-8°, auxquels il faut joindre 12 volumes des *Mémoires d'outre-tombe*.

Chateaubriand avait reçu une éducation très chrétienne. Cependant la fougue et l'égarement des passions de sa jeunesse, lui avaient fait oublier sa foi.

Il était doublement coupable, car il avait été richement doué de Dieu, et il abusait de tous les

dons du ciel. Mais il était le fils d'une pieuse mère qui, chaque jour, nouvelle Monique, priait et pleurait sur lui.

Un jour, le jeune homme reçut une navrante nouvelle. Sa mère était morte, morte comme elle avait vécu, priant pour celui qui vivait loin d'elle et contristait son cœur. Jusqu'au dernier soupir, ses lèvres avaient murmuré le nom de l'enfant prodigue absent... Ses mains l'avaient cherché pour le bénir. Sa recommandation suprême, avait été celle-ci : « Ecrivez-lui que sa mère mourante le conjure de revenir à des sentiments meilleurs. »

Nul ne saura jamais ce qu'éprouva Chateaubriand à la lecture de cette lettre, lui dont le cœur était sensible et tendre. Ce que nous savons, c'est qu'il retrouva bientôt les saintes croyances de sa mère. Dès ce jour, il tourna sa belle intelligence, son génie, vers cette religion catholique faite surtout pour ceux qui pleurent. Puis, sous le regard de sa mère et pour réparer ses erreurs passées, il écrivit le *Génie du Christianisme*, où il a montré victorieusement que le Christianisme, supérieur au paganisme par la pureté de la morale, n'est pas moins apte que les fictions de l'antiquité à inspirer les chefs-d'œuvre de la littérature et des arts.

\*  
\* \*

Les hommes de notre génération, dit A. Gaubourd, toujours en garde contre les émotions de

l'âme, ne comprendront jamais ce que fut pour la poésie l'apparition de ces pages (*Atala* qui était un épisode du *Génie du Christianisme*). Dire combien de détracteurs nièrent le mérite de l'œuvre, c'est faire l'histoire accoutumée de toute chose de génie. Malgré eux, la France littéraire se sentit émue; elle entrevit l'homme qui devait rattacher à l'intelligence d'un grand siècle celle du siècle naissant, l'écrivain qui surgissait pour renouer les chaînons interrompus de notre littérature nationale.

Le *Génie du Christianisme* fut d'ailleurs une œuvre bien autrement monumentale. Ce livre vint à son temps, son auteur eut la consolation de réveiller dans les classes intelligentes le sentiment religieux au moment où le premier Consul (1802), obéissant à la même pensée, relevait les autels et rouvrait les temples.

— Le jour même, dit un savant littérateur (1), où la France célébrait la restauration du culte catholique, le *Moniteur* annonçait la publication du *Génie du Christianisme*. Nulle œuvre alors ne pouvait être plus opportune. C'était, après Voltaire, l'éclatante réparation faite par l'esprit français à la civilisation chrétienne. Car, dans son éloquente apologie, le jeune écrivain montrait qu'au lieu

(1) C. Benoît, doyen de la Faculté des lettres de Nancy. Etude qui a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française, dans la séance du 21 juillet 1864.

d'accuser l'Eglise de retenir les peuples dans l'ignorance et la barbarie, c'était à sa doctrine sainte et à ses institutions que le monde, au contraire, était redevable, non seulement de tous les bienfaits de la civilisation moderne, mais encore de tous ses progrès dans les arts et dans les sciences. Il faisait partout sentir l'inspiration généreuse du Christianisme ; il relevait la croix sur toutes les avenues de l'esprit humain où elle avait été abattue par le fanatisme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Mais surtout il redisait avec un charme infini les souvenirs du culte, le retour des fêtes aimables ou pathétiques de l'Eglise, ou encore les émotions religieuses de la nef antique, et la poésie des dévotions populaires, s'attachant à raviver ainsi au fond des cœurs mille impressions d'enfance d'une douceur souveraine et d'une pénétrante mélancolie. A ces temples désolés, le poète rendait une voix, à ce culte désaccoutumé, son âme, à la France encore imprégnée de l'esprit de Voltaire, le respect tout au moins, en attendant la foi pour cette religion ressuscitée.

« Les dimanches et les jours de fête, dit-il dans  
« *René*, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à  
« travers les arbres, les sons de la cloche lointaine  
« qui appelait au temple l'homme des champs ;  
« appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais  
« en silence le pieux murmure. Chaque frémissé-  
« ment de l'airain portait à mon âme naïve l'in-



« nocence des mœurs champêtres, le calme de la  
« solitude, le charme de la religion et la délecta-  
« ble mélancolie des souvenirs de ma première  
« enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli  
« au bruit des cloches de son lieu natal, de ces  
« cloches qui frémirent de joie sur son berceau,  
« qui annoncèrent son avènement à la vie, qui  
« marquèrent le premier battement de son cœur,  
« qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la  
« sainte allégresse de son père, les douleurs et les  
« joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se  
« trouve dans les rêveries enchantées où nous  
« plonge le bruit de la cloche natale : religion, fa-  
« mille, patrie, et le berceau et la tombe, et le  
« passé et l'avenir. »

Voilà, sans doute, des souvenirs d'enfance qui aidèrent Chateaubriand à revenir à la pratique de la foi.

— Dans l'introduction au *Génie du Christianisme*, Chateaubriand annonce qu'il essaiera de montrer « que de toutes les religions qui ont ja-  
« mais existé, la religion chrétienne est la plus  
« poétique, la plus humaine, la plus favorable à la  
« liberté, aux arts et aux lettres ; que le monde  
« moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jus-  
« qu'aux sciences abstraites, depuis les hospices  
« pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis  
« par Michel-Ange et décorés par Raphaël... ; qu'il  
« n'y a rien de plus divin que sa morale ; rien de

« plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes,  
 « sa doctrine et son culte ; qu'elle favorise le génie,  
 « épure le goût, développe les passions vertueu-  
 « ses, donne de la vigueur à la pensée, offre de  
 « nobles formes à l'écrivain, et des moules parfaits  
 « à l'artiste..; que loin de rapetisser la pensée, elle  
 « se prête merveilleusement aux élans de l'âme et  
 « peut enchanter l'esprit aussi divinement que  
 « les dieux de Virgile et d'Homère... et qu'il n'y a  
 « point de honte à croire avec Newton et Bossuet,  
 « Pascal et Racine... »

\* \* \*

On aimera à relire cette belle description de la mort du juste :

« Mais , c'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le Christianisme déploie sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais.

« Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre, venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui, le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre, assis à son chevet, le console.

Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

« Enfin le moment suprême est arrivé ; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le berceau de la vie ; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle ; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage, déjà il entend le concert des séraphins : déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort.

« Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant le chrétien a passé avec douceur ! » (Liv. I. Ch. XI.)

— Lacordaire, dans une notice sur Ozanam, a raconté ce trait qui a rapport à Chateaubriand :

« Comme tout jeune homme chaste, dont le regard n'a point plongé trop avant dans les mystères du monde, Ozanam était timide et abordait difficilement les célébrités qu'il avait l'ambition de connaître. Il était porteur d'une lettre de recommandation de M. l'abbé de Bonnevie, chanoine de Lyon, homme de ce grand air sacerdotal que j'ai vu à plusieurs des membres du clergé français, et qui annonçait tout ensemble la distinction de la nature et l'élévation de la grâce. M. de Bonnevie aimait les jeunes gens, il les accueillait bien, et la mémoire de son cœur lui a survécu plus que ses sermons. La lettre qu'il avait donnée à Ozanam était pour M. de Chateaubriand. Ozanam la retint plusieurs mois sans en faire usage. Il ne pouvait se décider à franchir un seuil qui lui semblait gardé par la Gloire elle-même. Enfin, au premier jour de l'an 1832, il se décide, et, à midi précis, sonne en tremblant à la porte d'une *puissance de ce monde*, comme Charles X à Prague désignait M. de Chateaubriand. Celui-ci rentrait d'entendre la messe ; il reçut l'étudiant d'une manière

« aimable et paternelle, et après bien des ques-  
« tions sur ses projets, ses études, ses goûts, il lui  
« demanda, en le regardant d'un œil plus attentif,  
« s'il se proposait d'aller au spectacle. Ozanam  
« surpris hésitait entre la vérité, qui était la pro-  
« messe faite à sa mère de ne pas mettre le pied  
« au théâtre, et la crainte de paraître puéril à son  
« noble interlocuteur. Il se tut quelque temps,  
« par suite de la lutte qui se passait dans son âme.  
« M. de Chateaubriand le regardait toujours,  
« comme s'il eût attaché à sa réponse un grand  
« prix. A la fin la vérité l'emporta, et l'auteur du  
« *Génie du Christianisme*, se penchant vers Oza-  
« nam pour l'embrasser, lui dit affectueusement :  
« Je vous conjure de suivre le conseil de votre  
« mère ; vous ne gagneriez rien au théâtre, et  
« vous pourriez y perdre beaucoup. »

« Cette parole demeura comme un éclair dans  
« la pensée d'Ozanam, et lorsque quelques-uns  
« de ses camarades, moins scrupuleux que lui,  
« l'engageaient à les accompagner au spectacle, il  
« s'en défendait par cette phrase décisive : « M. de  
« Chateaubriand m'a dit qu'il n'était pas bon d'y  
« aller. »

\* \* \*

C'était en 1848, à Paris. Le canon de la guerre civile grondait dans une rue peu éloignée de

l'église Sainte-Clotilde, où l'auteur du *Génie du Christianisme* touchait au terme de sa glorieuse carrière.

Le bruit du canon ou les sourdes rumeurs qui s'élèvent de la grande cité aux jours d'émeute, troublaient de temps en temps le silence qui régnait autour du lit du mourant. Il arriva qu'un tumulte plus fort, une clameur plus sauvage parvint jusqu'aux oreilles de l'illustre vieillard fatigué de la vie, et lassé d'orages et de tempêtes.

Il prit alors son crucifix, attacha sur l'image du Sauveur un regard ferme et doux et dit : « *Jésus-Christ seul sauvera la société moderne ; voilà mon Dieu, voilà mon Roi !* »

Ce furent les dernières paroles de Chateaubriand. Après cette suprême profession de foi, sa grande intelligence parut éteinte jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.



## LE MARÉCHAL BUGEAUD

(1784-1840)

BUGEAUD DE LA PICONNERIE (Thomas-Robert), né à Limoges, est une des gloires de l'armée française. Son nom surtout est inséparable de l'Algérie qui fut le champ de ses nombreux combats et de ses brillantes victoires. La bataille d'Isly, où 10,000 Français mirent en déroute une armée quatre fois plus nombreuse, mérita au général vainqueur le titre de duc d'Isly.

Bugeaud fut créé maréchal de France en 1843. Il venait d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes lorsqu'il fut emporté par le choléra. Il mourut à Alger, animé d'admirables sentiments de foi.

M<sup>r</sup> Lavigerie, dans une lettre intéressante que nous reproduisons, donne les pieux détails suivants sur l'illustre maréchal :

« En 1841, le maréchal Bugeaud vint prendre la direction des affaires de la plus difficile des guerres. Sa famille était dans les plus vives angoisses, parce que tout le monde savait qu'il ne

s'épargnerait pas, qu'il était toujours le premier au feu. L'une de ses pieuses filles lui demanda, la veille de son départ, d'accepter de sa main une médaille de la sainte Vierge et de lui permettre de la placer à son cou, comme une sauvegarde contre tant de périls ; il accéda aussitôt au désir de son enfant et lui laissa placer sur sa poitrine, attachée à un simple cordon, une petite médaille en argent.

« Le jour même, le général dînait à Périgueux, dans une société nombreuse fort peu chrétienne comme la société officielle de ce temps-là. L'évêque du diocèse s'y trouvait pourtant, et comme il exprimait au général son espoir que Dieu protégerait ses armes.

« — Ah ! Monseigneur, répond Bugeaud, je ne  
« suis pas un incrédule ; moi aussi j'ai confiance  
« en Dieu, et pour vous en donner la preuve, voici  
« une des armes que j'emporte avec moi ! »

« Et en disant ces mots, le gouverneur de l'Algérie tira de sa poitrine la petite médaille suspendue à son cordon.

« — C'est une médaille de la sainte Vierge,  
« dont j'ai promis à ma fille de ne plus me sé-  
« parer ! »

« Le vieux maréchal a tenu sa parole. Dans toutes ses guerres d'Afrique, la petite médaille de la sainte Vierge est restée sur son cœur, et Marie s'est plu à récompenser la confiance pieuse de



l'enfant et l'acte de foi du vieux maréchal (1). Il sortit sain et sauf de tous les périls de ses dix-huit campagnes, où tant de braves tombèrent à ses côtés, sous les coups des Arabes. Aussi, lorsqu'il partit d'Alger, voulut-il garder sa petite médaille en témoignage de reconnaissance. Elle était encore suspendue à son cou lorsqu'il mourut, quelques mois après, d'une mort prématurée, dans les sentiments les plus admirables, et c'est seulement après sa mort que les mains de sa fille ont repris avec un pieux respect l'image de Marie sur la poitrine du vieux soldat.

« Cette médaille, bien pauvre en elle-même, mais si précieuse par tous ses souvenirs, je l'ai demandée et obtenue pour le sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique, où sa place est si bien marquée, et où elle reposera aux pieds de la Madone, entre l'épée du vieux duc d'Isly et celle du brave Yusuf.

(1) Voici un trait qui confirme ces paroles :

« Un jour d'expédition, s'apercevant deux heures après le départ qu'il avait oublié sa médaille, il appela un spahis et lui dit : « Mon brave, ton cheval arabe peut faire quatre lieues à l'heure. J'ai laissé ma médaille suspendue à ma tente dans le camp ; je ne veux pas livrer bataille sans elle. J'arrête l'armée, et, montre en main, je t'attends dans une heure. » Le cavalier partit à toute bride et fut de retour une heure après. Quand il présenta la médaille au maréchal, ce guerrier, lui aussi sans peur comme sans reproche, la baisa en présence de tout son état-major, la replaça sur sa poitrine et dit à haute-voix : « Maintenant, je puis marcher. Avec ma médaille, je n'ai jamais été blessé. En avant, soldats, allons battre les Kabyles. »

« Je la fais encadrer dans un cercle d'or, sur lequel ceux qui viendront visiter Notre-Dame d'Afrique pourront lire bientôt ces paroles :

« Médaille de la très sainte Vierge que le maréchal Bugeaud a portée sur sa poitrine pendant toutes les guerres d'Afrique et qu'il avait encore à son heure dernière.

« Sa pieuse fille, M<sup>me</sup> la comtesse Feray d'Isly, des mains de laquelle il l'avait reçue et qui l'a reprise après sa mort, l'a donnée au sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique. »

---

On ne lira pas sans intérêt cette lettre, qui est d'une frappante actualité bien qu'elle date de près de quarante ans :

« Alger, fin juin 1843.

« Je ne suis ni jésuite ni bigot, mais je suis humain et j'aime à faire jouir tous mes concitoyens, quels qu'ils soient, de la somme de liberté dont je veux jouir moi-même. Je ne puis vraiment m'expliquer la terreur qu'inspirent les jésuites à certains hommes.

« Quant à moi, qui cherche par tous les moyens à mener à bonne fin la mission difficile que mon pays m'a confiée, comment prendrais-je ombrage des jésuites qui, jusqu'ici, ont donné de si grandes

preuves de charité et de dévouement aux pauvres émigrants qui viennent en Algérie, croyant y trouver une terre promise, et qui n'y rencontrent tout d'abord que déceptions, maladies et souvent la mort ?

« Eh bien ! oui, ce sont les sœurs de Saint-Joseph et les jésuites qui m'ont puissamment aidé à secourir ces affreuses misères que l'administration, avec toutes les ressources dont elle dispose, est complètement insuffisante à soulager.

« Les sœurs de charité ont soigné les malades qui ne trouvaient plus de place dans les hôpitaux et se sont chargées des orphelins.

« Les jésuites ont adopté les orphelins.

« Le P. Brumeau, leur supérieur, a recueilli plus de cent trente orphelins européens qui, sous la direction de différents professeurs, apprennent les métiers de laboureur, jardinier, charpentier, menuisier, maçon, etc.

« Il sortira de là des hommes utiles à la colonisation, au lieu de vagabonds dangereux qu'ils eussent été.

« Sans doute les jésuites apprendront à leurs orphelins à aimer Dieu. Est-ce là un si grand mal ? Tous mes soldats, à de rares exceptions près, croient en Dieu, et je vous affirme qu'ils ne s'en battent pas avec moins de courage.

« Je »e puis m'empêcher de sourire quand je lis dans les journaux l'énumération des dangers dont

la corporation des jésuites menace la France. Il faudrait, en vérité, qu'un gouvernement fût bien faible pour redouter quelques prêtres.

« Pour moi, gouverneur de l'Algérie, je demande à conserver *mes* jésuites, parce que, je vous le répète, ils ne me portent nullement ombrage et qu'ils concourent efficacement au succès de ma mission.

« Que ceux qui veulent les chasser nous offrent donc les moyens de remplacer les soins et la charité *gratuits* de ces terribles fils de Loyola.

« BUGEAUD. »



## CHOPIN

(1810-1849)

CHOPIN, célèbre pianiste, dont la réputation était universelle, naquit à Varsovie. Il parcourut l'Europe presque tout entière et se fit partout admirer par l'originalité de ses œuvres et de son jeu qui unissait à la hardiesse, la méthode classique. Il a laissé un très grand nombre de productions, bien qu'il soit mort jeune encore, n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. Chopin compte au nombre des classiques de l'art.

Un orateur éminent, autant qu'écrivain distingué, compatriote et ami du grand compositeur, a raconté la maladie et les derniers moments de Chopin. Ce sont de belles et touchantes pages :

« Encore sous l'impression profonde qu'à produite sur moi la mort de Chopin, je me mets à écrire ces lignes.

« Mon pauvre ami est mort le 17 octobre 1849, vers deux heures du matin.

« Depuis plusieurs années la vie de Chopin était, si je puis me servir de cette expression vulgaire, comme suspendue à un fil. Son corps toujours faible et chancelant se consumait dans le feu de son génie. Aussi les personnes qui l'appro-

chaient étaient-elles étonnées que dans un être si chétif pût encore habiter une âme, et qu'il n'eût rien perdu ni de la finesse de son esprit ni de la bonté de son cœur. Son visage ressemblait à de l'albâtre, froid, blanc et transparent; ses yeux, habituellement voilés comme par un nuage, brillaient parfois d'un éclat extraordinaire. Toujours bienveillant, aimable, spirituel et débordant de sentiment, il vivait d'une vie pour ainsi dire détachée de ce monde. Et cependant, — pour le ciel, rien : il n'y pensait pas. Chopin eut peu de bons amis, mais en retour il en eut beaucoup trop de mauvais, c'est-à-dire d'incrédules. Ses triomphes dans l'art musical étouffèrent vite en lui les inspirations de l'Esprit-Saint. La piété que lui avait transmise sa mère, une vraie Polonaise, n'était plus pour son âme qu'un souvenir d'enfance. Dans ses dernières années surtout, l'irrégion de ses compagnons et de ses amis avait poussé de profondes racines dans cette riche nature, et semblable à un poids horrible, le doute étouffait son cœur. Jamais cependant on ne l'entendit tourner en ridicule les saintes choses de Dieu, tant il avait de noblesse dans ses goûts et de délicatesse exquise dans ses manières.

« Il en était donc là lorsqu'il contracta la maladie de poitrine dont il est mort. A mon retour de Rome à Paris, j'appris que Chopin était à toute extrémité. Immédiatement je me hâtai d'aller voir

cet ami d'enfance dont l'âme m'était si chère. Nous nous embrassâmes, et nos larmes à tous deux me confirmèrent dans cette idée que sa fin était proche. Il était d'une faiblesse extrême et baissait à vue d'œil, et malgré cela il ne pleurait pas sur lui, mais sur moi qui l'entretenais de la mort de mon frère Edouard, l'un de ses amis aussi. Je profitai de cette circonstance pour lui rappeler sa mère, et avec ce souvenir je m'efforçai de réveiller en lui la foi qu'elle lui avait apprise. « Ah ! je te comprends, me dit-il, « pour ne point contrister ma mère, il me faudrait « recevoir les sacrements, mais, vois-tu, je ne puis « les recevoir parce que leur sens m'échappe. L'utilité de la confession, je la comprends, en tant « que confiance d'un ami à son ami, seulement « comme sacrement elle dépasse ma pensée. Si tu « veux, je vais me confesser à toi parce que tu es « mon ami, mais rien de plus. » — En entendant ces paroles de Chopin mon cœur était navré et je versai des larmes. Je souffrais tant à cause de sa pauvre âme, j'étais si malheureux ! Je le consolai comme je pus en l'entretenant du Sauveur, de la très sainte Vierge et des infinies miséricordes de Dieu. Comme je m'offrais à lui amener le confesseur qu'il me demanderait, il me répondit : « Si je me « confesse, ce ne sera qu'à toi. » Et c'est précisément ce que je redoutais par dessus tout, moi qui connaissais si bien son existence par ouï dire ou par les feuilles publiques.

« Jamais personne ne pourra se représenter la nuit épouvantable que je passai après l'entretien que je viens de dire. Le lendemain nous célébrions la fête de saint Edouard, patron de mon bien-aimé frère. J'offris le saint sacrifice pour l'âme de ce cher défunt, et j'adressai à Dieu cette prière : « O Dieu tout-puissant, si l'âme de mon « Edouard vous est agréable, donnez-moi, je « vous en prie, l'âme de Frédéric » (le surnom de Chopin).

« Mon anxiété ne fit que s'accroître lorsque je me rendis auprès de Chopin. Je le trouvai qui déjeunait, et il m'invita à prendre quelque chose avec lui. Puis je lui dis : « Mon cher ami, c'est « aujourd'hui la fête de mon frère Edouard. » Chopin se mit à soupirer, et je continuai : « Pour « la fête de mon frère tu devrais bien m'accorder « une chose, une seule chose : — Tout ce que tu « demanderas, tu l'auras », dit Chopin, et je répliquai : « Donne-moi donc ton âme ! — Je te com- « prends, prends-là ! » répondit-il, et en même temps il s'assit sur son lit.

« Alors j'éprouvai une joie inexprimable mêlée d'une angoisse indescriptible. Comment devais-je recevoir cette chère âme pour la donner à Dieu ? Je tombai à genoux et je criai vers Dieu de toute l'énergie de ma foi : « Recevez-la vous seul, ô mon « Dieu ! » Et je tendis à Chopin l'image du Sauveur crucifié, en la lui serrant dans ses deux



main sans mot dire. De ses yeux tombèrent alors de grosses larmes.

« Crois-tu ? » lui demandai-je. « Je crois ! » répondit-il.

« Crois-tu comme ta mère te l'a enseigné ? »

« Comme ma mère me l'a enseigné », répondit-il encore. Et les yeux fixés sur l'image de son Sauveur il se confessa en versant des torrents de larmes. Puis il reçut le saint Viatique et le sacrement de l'Extrême-Onction qu'il réclama lui-même. Après un instant il voulut qu'on donnât au sacristain vingt fois plus qu'on ne lui donne d'ordinaire. Comme je lui faisais observer que ce serait beaucoup trop : « Non, non, répliqua-t-il, ce n'est pas trop, car ce que j'ai reçu n'a pas de prix. » De ce moment, par la grâce de Dieu, ou plutôt sous la main de Dieu lui-même qu'il avait reçu, il devint tout autre, et l'on pourrait presque dire qu'il devint un saint.

« En ce même jour commença l'agonie qui dura quatre jours et quatre nuits. Sa patience et son entière résignation à la volonté de Dieu ne l'abandonnèrent pas jusqu'à la dernière minute. Pendant ses souffrances les plus vives il remerciait Dieu, parlait de son amour pour les hommes et exprimait le désir d'être bientôt avec lui. Il faisait part de son bonheur à ses amis qui venaient le visiter et qui veillaient dans les chambres voisines à la sienne. Tout à coup le pauvre malade prit une

faiblesse. On crut à sa fin et l'on se précipita vers son lit dans l'attente du dernier moment. Chopin ouvrit alors les yeux, et, voyant ceux qui l'entouraient, il demanda : « Que faites vous donc ici ? « Pourquoi ne pas prier ? » Et avec moi tous se mirent à genoux, et je récitai à haute voix les litanies des saints auxquelles répondirent les protestants eux-mêmes.

Le jour et la nuit, il retint presque constamment mes mains pressées dans les siennes. « Au « moment décisif tu ne m'abandonneras pas, « n'est-ce pas ? » disait-il, et il se penchait doucement vers moi comme un enfant qui se penche sur sa mère, lorsqu'un danger le menace. A tout instant il s'écriait : « Jésus, Marie ! » A tout instant il embrassait le crucifix, témoignant ainsi de sa foi, de son espérance, de sa charité. Parfois il disait avec grande émotion aux personnes qui l'entouraient : « J'aime Dieu, j'aime les hommes. Il « est heureux que je meure comme cela. Ma chère « bonne sœur ne pleure pas ! Et vous tous aussi, « mes amis, ne pleurez pas ! je suis si heureux ! « Je sens que je meurs. Priez pour moi. Au ciel « nous nous reverrons ! »

« Aux médecins qui s'efforçaient de prolonger sa vie, il disait : « Laissez-moi mourir en paix, « Dieu m'a pardonné, le voici qui m'appelle. Laissez-moi ; je voudrais tant mourir. » Après une pause il poursuivait : « Oh ! la belle science que

« savoir faire durer la douleur. Encore si on le  
« faisait pour le bien, pour accomplir un sacrifice ;  
« mais m'accabler et me tourmenter avec tous  
« ceux qui m'aiment ! Oh ! la belle science ! »  
Après quelques minutes : « Vous me faites souffrir  
« bien inutilement, vous me faites beaucoup souffrir.  
« Vous vous trompez peut-être, mais Dieu ne  
« se trompe pas. Il m'éprouve. Oh ! comme Dieu  
« est bon ! »

« Enfin lui qui parlait toujours un langage si  
« choisi, il me dit brusquement : « Vraiment, mon  
« cher, sans toi je serais mort comme une bête ! »  
Chopin voulait m'exprimer de la sorte toute la reconnaissance qu'il éprouvait pour moi, et en même temps me faire sentir l'affreux malheur de ceux qui meurent sans sacrements.

« Au dernier moment il répéta de nouveau les noms de Jésus, de Marie, de Joseph, pressa de nouveau le crucifix sur ses lèvres et sur son cœur, et en rendant le dernier soupir il dit encore : « Maintenant je suis à la source du bonheur. » Et en prononçant ces paroles il mourut.

« Ainsi finit le grand artiste Frédéric Chopin. »



## LE GÉNÉRAL DROUOT

(1774-1847)

**D**ROUOT, général d'artillerie, est né à Nancy. Il assista aux grandes batailles de l'Empire et contribua puissamment aux succès des armes françaises, surtout à Wagram, à la Moskowa, à Lutzen. — A 39 ans il était général de division.

Napoléon, à qui Drouot fut toujours fidèle, l'avait surnommé le *Sage de la Grande Armée*, et dans son exil de Sainte-Hélène, il disait « qu'il n'existait pas deux officiers dans le monde pareils à Murat pour la cavalerie, et à Drouot pour l'artillerie. »

Après la chute de Napoléon, Drouot se retira dans la vie privée et n'eut d'autre ambition que celle de servir Dieu et de se rendre utile aux petits et aux pauvres.

Le P. Lacordaire a fait l'oraison funèbre du guerrier et du chrétien et nous lui empruntons ce qui suit :

« Drouot écrivait un jour : « Lorsque mes res-  
« sources seront entièrement épuisées, ou bien  
« qu'elles viendront à me manquer, je me pré-  
« senterai à l'hospice Saint-Julien, pour occuper  
« moi-même un des lits que j'y ai fondés en fa-

« veur des vieux soldats. Si ce moment arrive, il  
« ne sera certainement pas le moins doux de ma  
« vie. »

Quelques mois avant sa mort, n'ayant plus rien à donner, il se souvint d'un grand uniforme qu'il conservait comme une sorte de relique de ses anciens jours. Il en fit découper et vendre les galons. Un de ses neveux lui en témoigna du regret, disant qu'il aurait eu du plaisir à le transmettre à ses enfants : « Mon neveu, répondit le général, je  
« vous l'aurais donné volontiers, mais j'aurais  
« craint que vos enfants, en voyant l'uniforme de  
« leur oncle, ne fussent tentés d'oublier une chose  
« qu'ils doivent se rappeler toujours, c'est qu'ils  
« sont les petits-fils d'un boulanger. »

« Sans doute, dit le R. P. Lacordaire, la nature du général Drouot était une nature admirablement douée, mais si droite, si bonne, si grande qu'elle fût de son fonds, elle n'aurait point atteint le degré de perfection où elle est parvenue, sans un principe supérieur aux pensées et aux affections de la terre.

« Lui-même a confessé hautement qu'il devait tout à Dieu, non pas au Dieu abstrait de la raison, mais au Dieu des chrétiens, manifesté dans toute l'histoire par un commerce positif avec le genre humain.

«... Quoique enfant d'un siècle léger, et avant d'avoir vu la grande révolution qui en illumina la

fin, il avait sucé avec le lait de sa mère une foi qui avait été confirmée par la forte éducation du travail et de la pauvreté.

« Cette foi ne chancela pas un seul jour et ne se cacha pas une seule fois. Sous la tente du soldat comme dans l'orgueil des palais, Drouot fut publiquement chrétien. Il lisait la Bible appuyé sur son canon ; il la relisait aux Tuileries dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lecture fortifiait son âme contre les dangers de la guerre et contre les faiblesses des cours. Quand Napoléon, sans détourner la tête, prononçait cette brève parole : « Drouot ! » l'aide de camp recommandait son âme à Dieu, partait à toute bride, et quelques minutes après on le voyait précipiter au galop 50 ou 100 bouches à feu, qui, sans paraître s'arrêter, vomissaient la mort dans les rangs ennemis...

« Mais aussi, quand l'heure du hasard était passée, Drouot se retrouvait dans la parole ce qu'il avait été dans l'action, plein de mépris pour le mensonge comme il l'avait été pour la mort ; après s'être montré l'enfant du Dieu des batailles, il se montrait l'enfant du Dieu de la vérité. Il prenait hardiment l'intérêt du soldat trop souvent sacrifié, il méritait que l'empereur l'appelât le tribun du soldat aussi justement qu'il l'avait appelé le Sage de la grande armée.

« Ne vous persuadez même pas, Messieurs, que la foi du général Drouot fût une foi qui ne s'élevât

point jusqu'aux pratiques vulgaires de la religion, il croyait à tout et il accomplissait tout. Vous l'avez entendu dire à l'empereur qu'il ne désirait *qu'une chose, qui était d'habiter sur la paroisse où il avait été baptisé.*

« L'idée de son baptême par lequel il avait été fait enfant de Dieu, pénétrait son cœur d'un pieux souvenir, et l'église où il avait reçu ce sacrement de la vie, formait pour lui, avec tout son territoire, une patrie spirituelle qui ne lui était pas moins chère que la patrie temporelle. Il disait souvent qu'il eût préféré une cabane dans ce coin sacré de la terre natale à un palais bâti partout ailleurs. Il y acheta, en effet, la modeste habitation où il a passé les vingt dernières années de sa vie.

« Il ne manquait pas de faire offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ aux jours commémoratifs de la mort de son père, de sa mère et de l'empereur Napoléon.

« Il communiait plusieurs fois dans l'année, et on ne saurait dire avec quel respect militaire et filial il recevait, dans sa solitude, le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse, protégé sa vie de soldat et qui répandait sur la fin de ses jours une inénarrable consolation. La prière jaillissait de son cœur avec une onction dont le secret a été plus d'une fois surpris. Un jeune artiste, introduit furtivement dans sa chambre pour recueillir ses traits, vit l'illustre aveugle, qui se croyait seul avec Dieu, lever

à plusieurs reprises ses mains vers le ciel dans un épanchement religieux attesté sur sa noble figure par l'illumination d'une pure et divine joie.

« Aussi à la mort du sage, le peuple ne s'est pas trompé, il est venu vénérer bien moins le héros que le chrétien, bien moins la vertu qui donne la gloire du monde que la vertu qui révèle et qui donne la gloire de Dieu.

« O mon Dieu ! Dieu de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon, Dieu des grands capitaines qui ont fondé ou défendu l'Europe, nous vous remercions d'avoir montré à notre âge, et surtout à la France, un exemplaire incontesté de l'homme, du soldat et du citoyen, tels qu'ils se forment sous l'inspiration de votre grâce et dans l'imitation de votre Fils ! »





## FRÉDÉRIC SOULIÉ

(1800-1847)

**S**OULIÉ (Frédéric) est né à Foix en 1800. Il fut un poète dramatique et un des romanciers les plus célèbres de notre siècle.

Elevé en dehors de tout principe de foi, sa vie se passa loin de Dieu, et plusieurs de ses écrits sont loin d'être religieux.

Il se convertit pendant la maladie qui précéda sa mort, et M. le curé de Bièvre, témoin de cette conversion, l'a ainsi racontée :

« Frédéric Soulié vient de mourir : Cette mort, qui est une perte pour la littérature, en est une aussi pour la religion. La religion aurait trouvé dans cet écrivain le dévouement et la reconnaissance d'un fils que lui avait ramené une longue maladie. Frédéric Soulié eût continué d'écrire avec son esprit et son cœur ; car c'est de cœur et d'esprit qu'il a fait, sans réserve, sa soumission publique à la religion dont il a demandé et reçu les sacrements, dans toute la plénitude de ses facultés intellectuelles.

« Les dogmes divins lui avaient apparu dans tout leur éclat, toutes ses pensées étaient purifiées par la foi.

« Après avoir reçu les sacrements, Frédéric Soulié éprouva, deux jours après, un bien-être physique qui lui donna l'espoir d'un retour réel à la santé. Et alors, quand il croyait tenir la vie, quand son horizon en ce monde semblait s'étendre à ses yeux, quand le monde et ses plaisirs lui apparaissaient de nouveau pour le tenter avec leurs illusions et leurs promesses, il me disait, il répétait à ceux qui venaient s'asseoir à son chevet, qu'il ne regrettait point la crise menaçante qu'il avait éprouvée deux jours auparavant, parce qu'elle lui avait fait prendre un grand parti, celui de se donner à Dieu. Ces paroles étaient franches comme son cœur. Nous pouvons donc affirmer que la religion a fait dans sa mort une perte réelle, que tout catholique doit pleurer.

« Dans sa dernière agonie, Frédéric Soulié disait ces belles et touchantes paroles, que ses amis édifiés ont recueillies : « J'ai beaucoup de pensées, « et elles sont toutes bonnes ; je demande à Dieu « de ne pas perdre le fruit de mes souffran-  
« ces. »

« C'est ainsi qu'il s'est préparé à son passage par delà la tombe, et la mort l'a trouvé sanctifié par la foi, la souffrance et les sacrements, quand elle est venue le marquer au front du signe de l'éternité. »

Voici un touchant épisode de sa maladie :

« Une sœur de charité était agenouillée au pied

de son lit et disait de tout son cœur son rosaire. Des larmes se formaient sous ses paupières et roulaient sur ses joues. Le malade lève la tête : « Que  
« dites-vous donc ainsi, ma sœur ? Notre père qui  
« êtes aux cieux... que cela est beau ! Redites-le  
« donc encore !... Et la sœur de recommencer. —  
« C'est magnifique !... je veux l'apprendre avec  
« vous. » Et comme un enfant l'apprend des lèvres de sa mère, ainsi Frédéric Soulié apprit mot pour mot l'Oraison dominicale des lèvres de celle dont la prière avait touché son cœur. »



## LE DOCTEUR RÉCAMIER

(1774-1852)

RÉCAMIER (Joseph), né près de Belley (Ain), fut le plus célèbre médecin de son temps; sa réputation était universelle et il obtint souvent des cures merveilleuses et inespérées. Longtemps médecin à l'Hôtel-Dieu de Paris, professeur à la Faculté de médecine et au Collège de France, il termina par une mort précieuse devant Dieu une vie remplie de bonnes œuvres, qui avait été marquée tout entière par une foi vive et la pratique la plus fidèle des devoirs religieux.

Récamier, fervent chrétien, est une évidente et magnifique preuve de l'union de la science et de la foi.

Le docteur Macé a raconté dans un attachant récit un délicieux et édifiant épisode de la vie de l'illustre savant. Nous le reproduisons en entier :

### LE CHAPELET DU DOCTEUR RÉCAMIER.

« Au nombre des amis intimes de l'illustre professeur se trouvait un de ces hommes d'élite qui semblent envoyés par la Providence pour démontrer toute l'amabilité de la religion : c'était un offi-

cier supérieur de cavalerie, un homme au grand nom, aux belles manières, M. le comte de Malet, qui n'avait embrassé le sacerdoce qu'assez tard, et joignait à la plus profonde piété toute l'aménité et la grâce en usage dans le grand monde.

« Mon père, ancien militaire lui aussi, était tellement lié avec le comte de Malet que tous les jours, à la même heure, il allait passer une ou deux heures avec lui. Cette réunion quotidienne s'exécutait avec la ponctualité militaire, et semblait devenue pour l'un et l'autre une nécessité, une obligation.

« Un certain soir mon père me proposa de l'accompagner.

« — M. l'abbé est un peu souffrant, me dit-il ; il est très probable que M. Récamier lui rendra visite, et ce sera pour toi une occasion de faire sa connaissance.

« Il va sans dire que j'acceptai ; mais, en entrant chez le vénérable ecclésiastique, le cœur me bondissait d'inquiétude, et je sentais tous mes mouvements s'embarrasser, tant étaient grandes mon appréhension et ma timidité.

« Récamier n'était pas encore arrivé près de son malade ; j'eus le temps de rasseoir mes esprits et de me rasséréner. D'ailleurs, il était si bon, cet excellent abbé ! il était si affable, si bienveillant ! Une majestueuse cicatrice, résultat d'un grand coup de sabre, partageait tout le visage du noble

vétéran. Il avait le port d'un guerrier et la démarche d'un seigneur ; mais son regard était si encourageant, sa parole si caressante, qu'au bout d'un quart d'heure j'étais chez lui aussi à mon aise que dans la maison paternelle.

« Tout d'un coup la porte s'ouvre, et le valet de chambre annonce : M. le docteur Récamier !

« A ce nom, il me sembla recevoir un coup de poing dans la poitrine, un nuage inattendu me passa devant les yeux. Le docteur entra avec vivacité et s'avança vers le maître de la maison avec un affectueux empressement, puis, il nous rendit avec courtoisie le salut que nous avions adressé par politesse. On causa. Bien entendu, je n'avais point à me mêler de la conversation ; mais, assis sur le bord de ma chaise, un peu dans l'ombre et me faisant un espèce de rempart de mon chapeau, j'examinais de tous mes yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles.

« Autant Récamier m'avait jadis semblé dur et sévère, autant il m'apparut là gracieux et bon ; autant ses livres me l'avaient fait croire abstrait et difficile à comprendre, autant sa conversation me le montra clair et lumineux.

« La scène se termina par un épisode que je veux mentionner.

« Récamier se levait déjà pour le salut d'adieu, lorsque, faisant un geste de ressouvenance, il remit son chapeau sur la table, replaça sa canne à

côté, et plongeant la main dans une des poches de son pantalon :

« — Peste ! s'écria-t-il, j'allais oublier une affaire très sérieuse !

« — Quoi donc ? demanda l'ecclésiastique. — Il m'est arrivé un malheur, monsieur l'abbé !

« — Ah bah ! — Un malheur que vous seul pouvez réparer.

« — Voyons ! — Il s'agit d'une fracture que vous saurez parfaitement remettre, d'une petite opération que je vous prie de pratiquer.

« Et ce disant, l'illustre professeur, retirant la main de sa poche, montrait triomphalement... devinez quoi ? Un chapelet !

« J'avoue que j'en restai tout ébahi. Lui, le grand Récamier, l'illustre professeur, chargé d'enseigner non-seulement à l'École de médecine, mais encore au Collège de France, lui, le médecin des grands, des seigneurs, des princes, des rois même, lui dont la réputation était européenne, disait son chapelet comme un communiant, comme un séminariste, comme une femme ! Car il n'y avait aucune forfanterie chez ce digne homme ; il pratiquait dévotement, saintement même, et s'il racontait, c'était avec une charmante bonhomie et avec une exquise simplicité.

« — Dame ! je dis mon chapelet, fit-il en se retournant vers nous le sourire au visage... Quand je suis inquiet d'un malade, quand je suis à bout de

ressource, quand je trouve la médecine impuissante et la thérapeutique inefficace, je m'adresse à Celui qui sait tout guérir. Seulement, j'y mets de la diplomatie, et comme emporté par mes occupations, je n'ai pas le temps d'intercéder bien longtemps, je prends la sainte Vierge pour mon intermédiaire : en me rendant chez mes malades, je lui dis une ou deux dizaines de chapelet. Rien de plus facile, vous comprenez ? Je suis bien tranquillement dans ma voiture, je glisse la main dans ma poche, et puis... j'entre en conversation.

« Le chapelet est mon interprète. Or, comme j'ai recours assez souvent à cet interprète, il est fatigué, il est malade, et c'est pourquoi je prie M. l'abbé de l'examiner, de lui donner une consultation, de l'opérer si besoin est, en un mot de le guérir. »

« Mon père approuva par deux ou trois mots, j'applaudis par de simples saluts ; le comte de Malet prit le chapelet mutilé, promit de le remettre promptement en bon état, et M. Récamier nous quitta.

« Le soir, en me couchant, j'avais la tête et le cœur pleins de la visite faite : je ne pus m'empêcher de songer aux sottises plaisanteries d'un grand nombre de gens qui trouvent le chapelet bon tout au plus pour les dévotes, et qui croiraient déroger à leur dignité en récitant plusieurs fois de suite un certain nombre d'*Ave Maria!* »



« — Mon ami ! me disait plus tard Récamier dans ce langage imagé, pittoresque, excentrique qui lui était familier, le chapelet est une *sonnette*, chaque *Ave Maria* est une *sommation*, ou, si vous l'aimez mieux, une *pétition* bien apostillée. Vous voyez arriver tous les jours à Paris un tas de gobe-mouches qui y viennent pour intercéder près des autorités, pour implorer les puissants et les riches. Or, pour être admis aux Tuileries, il faut des protections, des demandes d'audience, des amis très haut placés ; pour pénétrer dans un ministère, il faut de nombreuses démarches et la bienveillance (difficile à obtenir) des employés, de l'entourage, quelquefois même des concierges et de messieurs les garçons de bureau. Pour parler à la sainte Vierge, rien de plus simple : on tire la sonnette, c'est-à-dire que l'on prend son chapelet ; vite la porte est ouverte, on présente sa pétition, et la sainte Vierge est si bonne, qu'à moins de raisons particulières, la prière est aussitôt exaucée. »

« A ce sujet, Récamier me raconta la pieuse histoire qui va suivre. Je renonce à l'écrire telle qu'il me l'a dite, parce que la plume est insuffisante pour reproduire le charme et le coloris habituels du narrateur. Ceux qui ont connu l'illustre professeur pourront se faire une idée de ce que devait être un pareil récit dans la bouche de Récamier. »

\*  
\*  
\*

« Ce digne médecin soignait un jeune ménage qui demeurait dans la grande rue du Bac, à quelques pas de l'église si connue des Missions étrangères, et le docteur en était tout particulièrement préoccupé pour deux raisons : la première, parce qu'il connaissait depuis longtemps la jeune femme et son honorable famille, et qu'il professait pour ces honnêtes gens le plus affectueux dévouement (quand Récamier aimait ce n'était ni pour un jour, ni pour un an, et surtout ce n'était jamais à demi); la seconde, parce que le mari lui apparaissait bien gravement malade; or, c'était un des points culminants du caractère de Récamier : plus les maladies lui apparaissaient terribles, plus il s'ingéniait à les combattre : plus l'ennemi lui semblait redoutable, plus il travaillait hardiment à en rester victorieux.

« Après trois mois de lutte, malgré toute l'adresse et tout le courage du médecin qui combattait, la défaite, hélas! arriva avec son cortège de regrets, son impôt de larmes et de désespoir. Il est de ces maladies devant lesquelles échouent misérablement tous les efforts humains et toute la science d'ici-bas.

« Atteint d'une hypertrophie du cœur, le malade était menacé chaque jour de ces ruptures

foudroyantes que l'on appelle *anévrismes*. Contre ce premier danger, Récamier avait nourri longtemps la plus ferme espérance; il avait trouvé moyen d'enchaîner en quelque sorte le centre de la circulation, d'en empêcher les trop brusques bondissements et d'en adoucir les chocs perturbateurs.

« Mais voilà qu'un mal nouveau se déclare, mal profond, tyrannique, presque toujours indomptable, mal qui constitue la maladie de poitrine. Des crachements de sang annoncent l'apparition de ce nouvel ennemi, et peu à peu l'examen médical démontre que les poumons sont envahis et comme dévorés par d'épouvantables tubercules.

« C'était une condamnation à mort, condamnation irrévocable et devant laquelle le médecin n'avait plus qu'à s'incliner.

« Mais, quand on ne peut guérir on console, et malgré tout le chagrin que lui causait cette lente défaite, Récamier apparaissait tous les jours avec des paroles d'encouragement, avec des remèdes destinés à pallier un peu les dernières souffrances.

« Un matin, effrayé par la figure et le pouls misérable de son client, le praticien écoute le cœur et la poitrine, il en percuta toutes les parois, puis il écoute encore. Oh! dans ce moment, il lui fallut toute son énergie pour ne pas laisser lire dans ses yeux attristés la sentence fatale et l'approche de

l'exécution. Il sortit avec l'intime conviction qu'il n'aurait plus à revenir, et comme la famille était non seulement religieuse, mais adonnée ouvertement à toutes les consolations d'une pieuse pratique, Récamier, qui croyait les sacrements déjà administrés, se contenta de dire aux deux femmes qui pleuraient : — Du courage ! priez le bon Dieu, ou plutôt, prions tous !

« Puis il recommanda à un domestique, qu'il rencontra dans l'escalier, de le faire prévenir en cas de catastrophe.

« Le soir même, n'ayant reçu aucune mauvaise nouvelle, il se rend encore une fois rue du Bac.

« Avant de monter dans l'appartement du malade, il a grand soin d'interroger les concierges.

« — Eh bien ! leur dit-il, quelles nouvelles ? — Toujours les mêmes, Monsieur le docteur ; ce pauvre jeune homme est bien bas.

« Récamier monta en hochant la tête, et tout en frappant l'escalier avec la grande canne qui ne le quittait jamais, il se demandait à part lui comment le moribond, dans l'état où il l'avait laissé le matin, pouvait avoir vécu douze heures entières. Il n'était qu'au début de son étonnement.

« Le lendemain matin, le poitrinaire vivait toujours ; le soir de ce lendemain, même situation ; le surlendemain encore ; le soir encore.

« — Ah ! çà, se dit l'illustre praticien, tous les poumons sont pris ; l'hypertrophie, qui va en augmentant, rétrécit démesurément la poitrine ; physiologiquement, mécaniquement même, la respiration me paraît impossible, et la vie de ce garçon-là me semble un miracle quotidien. J'ai aperçu à son cou une médaille et un scapulaire ; est-ce que par hasard la sainte Vierge voudrait nous le sauver ?

« Dans cette espérance, le docteur monte les escaliers quatre à quatre ; il trouve la porte de l'appartement restée providentiellement ouverte, et il entre sans être annoncé par le coup de sonnette ordinaire.

« Une scène inattendue se passait dans la chambre du malade.

« — Je t'en prie, mon ami, disait la jeune femme en versant des larmes.

« Et elle embrassait son mari en signe de supplication ; la mère, à genoux auprès du lit, tenait dans ses mains, tremblantes d'émotion, la main glacée du moribond, et c'est avec une instance toute maternelle qu'elle lui disait :

« — Tu verras, mon enfant, que cela nous portera bonheur à tous : chaque jour on voit pareille cérémonie attirer la bénédiction du ciel, amener la convalescence et rendre à la santé.

« — Eh bien ! eh bien ! que se passe-t-il ? fit le docteur en arrivant.

« — Tiens ! s'écria la mère en se relevant, mon-

sieur le docteur va te le dire, car il doit l'avoir souvent constaté, lui. N'est-il pas vrai, docteur, que les derniers sacrements ont bien souvent sauvé des malades en danger ?

« — Certes, — répartit avec enthousiasme Récamier, pour qui cette demande était une révélation.

« Malheureusement, le malade, taquiné déjà par les instances de sa famille, s'irrita tout à fait de voir un étranger admis à ses intimes détails, et se débattant sur sa couche avec la rage d'un homme exaspéré :

« — Laissez-moi, laissez-moi tous, murmura-t-il d'une voix sourde ; vous me tourmentez inutilement, vous me torturez d'une façon cruelle, vous m'assassinez, vous me tuez !...

« Dans ces occasions-là, le religieux médecin devenait un véritable apôtre, et j'ai la conviction qu'il serait aussi impossible de compter les âmes qu'il a sauvées, que d'énumérer les malades dont il a prolongé les jours.

« Mais, dans la circonstance que j'ai citée, le praticien, avec sa pénétrante expérience, entrevit dans toute discussion religieuse un péril menaçant, un danger imminent. Chacun sait combien toute émotion est funeste aux malheureux menacés d'anévrisme, personne n'ignore combien est facile à éteindre la lueur vitale d'un poitrinaire prêt à succomber. En conséquence, Récamier fit

signe à la mère et à la femme de garder le silence.

« — Allons, allons, monsieur Frédéric, fit-il en s'approchant du malade, donnez-moi votre main et ne nous brouillons pas. Songez bien que votre mère... votre chère mère, votre excellente femme et moi nous ne désirons, nous n'ambitionnons qu'une seule chose... la fin ou tout au moins l'adoucissement de vos souffrances physiques et la sérénité intellectuelle. Là, ne dites plus un mot... restez bien tranquillement couché pour que tout ce trouble s'apaise... Je reviendrai vous voir bientôt, donnez-moi encore une poignée de main. »

« Ce disant, il sortit.

« — Mesdames, chuchota-t-il à demi-voix aux femmes, qui le reconduisaient à la porte, de la prudence, de la confiance ; ne dites plus un mot au malade, mais priez le ciel de faire fructifier les bonnes paroles que vous avez déjà dépensées. J'ai vu un scapulaire sur la poitrine de M. Frédéric ; la sainte Vierge, j'en ai la conviction maintenant, l'a manifestement protégé depuis quelques jours ; priez-la d'achever son œuvre, et tâchez d'obtenir ce que nous désirons tant... avec de simples *Ave Maria*. »

« Il était assez tard quand Récamier quitta la rue du Bac ; mais vite il se rendit au Sacré-Cœur, où il y avait quelques malades, et à toutes les religieuses qu'il y rencontra, depuis les sœurs tou-

rières jusqu'aux mères chargées de l'infirmierie, il demanda des *Ave Maria*, pour un malade qui l'intéressait vivement.

« Il alla ensuite chez l'abbé de Malet, pour lui raconter la situation et lui demander, non seulement quelques *Ave Maria*, mais un chapelet tout entier.

« Chez Récamier, la prière du soir se disait en commun ; touchante pratique, remarquons-le en passant, qui introduit « au foyer domestique toutes « les habitudes de la vie chrétienne et garantit « l'observation de tous les religieux préceptes ; « car, au mérite de la prière particulière, elle « ajoute la grâce, l'autorité et la persuasion du « bon exemple ; ce n'est plus dans le secret alors « que le père et la mère, les serviteurs, professent « leur foi, promettent de garder les commande- « ments de Dieu et de son Église : c'est publique- « ment, solennellement, en présence de témoins « qui en prennent acte, en quelque sorte, pour « s'en souvenir dans l'occasion. »

« Ce soir-là, avant de clore la prière par le signe de croix accoutumé, le vénérable chef de famille annonça qu'il allait dire trois *Ave Maria* pour le retour à Dieu d'un malade déjà au bord du tombeau ; les *Ave Maria* furent récités avec une touchante ferveur.

« La prière faite, comme Récamier, pour se relever, s'appuyait au bras du fauteuil près duquel



il s'était agenouillé, il fit toucher involontairement à l'un des angles de ce meuble sa poche de montre et l'objet qu'elle renfermait ; alors, soit par l'effet du choc, soit par une simple coïncidence, le grand ressort de la montre se cassa et les rouages se détendirent avec un cri si aigu, qu'une des personnes présentes demanda :

« — Qu'est-ce donc ? — C'est le diable qui se sauve, répondit en souriant le religieux praticien.

« — On te raccommodera, ma vieille ; j'avoue que tu faisais depuis assez longtemps ton service ; mais, en vérité, tu te fatigues plus vite que moi.

« Le lendemain matin, dès les dix heures, Récamier se lève, puis se met en route à pied, mais à pas précipités... Il court savoir des nouvelles dans la rue du Bac.

« Tout le monde est joyeux dans la maison ; la mère du malade remercie Récamier avec effusion ; la jeune femme lui serre la main avec reconnaissance... Le moribond s'est fait asseoir dans un fauteuil, et du plus loin qu'il aperçoit son médecin :

« — Arrivez, docteur, crie-t-il, arrivez ! Je suis heureux maintenant, je me suis réconcilié avec Celui que vous aimez tant... embrassez-moi !

« Récamier obéit, puis s'assoit près de son malade. Là on lui donne tous les détails du retour

à Dieu. C'est Frédéric lui-même qui a demandé un prêtre ; c'est Frédéric lui-même qui, après s'être confessé, a désiré le viatique et l'extrême-onction.

« Récamier remercie Frédéric et lui avoue qu'il a fait prier bien du monde pour lui : nouveaux sentiments de joie, nouveaux embrassements.

.....

« Cinq minutes après, le nouveau converti s'arrête au milieu d'un sourire pour exhaler un profond soupir, et puis plus rien. Ce soupir était le dernier, Frédéric était mort.

« Les malheureuses femmes, la mère et l'épouse passèrent alors de la joie aux larmes, du bonheur au désespoir. Mais Récamier, leur montrant le buste de la Vierge tout récemment placé dans ce funèbre appartement :

« — Du courage, Mesdames, du courage : demandez-en à la Vierge Marie, et rappelez-vous avec confiance tout ce qu'elle a déjà fait pour vous. Votre pauvre Frédéric était compromis, perdu, irrévocablement condamné depuis longtemps. La sainte Vierge l'a fait vivre presque miraculeusement pour qu'il eût le temps de se préparer à la mort. Frédéric reculait devant les sacrements ; la sainte Vierge les lui a fait désirer et demander lui-même... A propos, à quelle heure vous a-t-il demandé un prêtre ? demanda Récamier, pour faire

diversion et reporter la pensée vers une idée consolante.

« — Hier soir, à neuf heures et demie, docteur.

« A cette réponse, Récamier tire sa montre et pousse une vive exclamation.

« — Neuf heures et demie ! répéta-t-il. C'est précisément à neuf heures et demie que nous finissions nos *Ave Maria* pour Frédéric. Je le sais, parce que le grand ressort de ma montre s'est cassé dans cet instant, et vous voyez qu'elle marque neuf heures vingt-huit minutes. Oh ! priez la sainte Vierge, mes chères dames, priez-la bien, et soyez sûres qu'elle vous donnera toute la force dont vous avez besoin dans un aussi cruel moment... »



Un élève du savant professeur a raconté, à son tour, le trait suivant :

« Nous montions un jour ensemble les escaliers d'une maison sale et haute, une de ces antiques mesures que l'on cherche avec grande raison à faire disparaître de Paris. Les escaliers en pierre, humides, boueux, glissants, étaient usés et rapides ; heureusement, il y avait une rampe d'un côté, une corde de l'autre ; nous fîmes notre ascension. Il ne s'agissait de rien moins que d'arriver au cinquième étage.

« Ouf ! nous y voilà », fit en reprenant haleine.

et en s'appuyant sur sa canne l'illustre praticien. Je ne pus répondre qu'un petit : « Mais oui, mais « oui » ; j'étais essoufflé comme un cheval de course qui vient de parcourir le turf.

« Nous sonnons, nous sommes introduits dans une chambre assez propre, mais où tout décelait une existence besoigneuse et révélait une aisance perdue. Quelques tableaux et de vrais tableaux ; un piano couvert d'assiettes fêlées et d'une poussière caractéristique ; un restant de tapis, du linge usé, mais vraiment fin ; enfin, trois ou quatre portraits de famille, miniatures charmantes, qui, par leurs costumes, leurs uniformes, révélaient un rang, un rôle, une position.

« La personne malade était une femme âgée, qui, malgré ses soixante-douze ans, gardait un reste de beauté et de distinction.

« Récamier l'interrogea, la rassura, me dicta une petite prescription, et, comme nous nous en allions :

« Merci, monsieur le docteur, lui dit la vieille. Combien je suis fâchée de vous avoir dérangé ; me voilà rassurée maintenant ; mais je demeure si haut ! soyez assez bon pour me dire ce que je vous dois.

« — Le fait est, dit Récamier, que vous demeurez bien haut, bien haut ; tenez, voilà mon secrétaire qui ne pouvait pas me suivre et qui s'épouffait.

« — Combien vous dois-je ? réitéra la malade.

« — Ma foi, répondit Récamier, c'est une visite qui vaut bien un louis, et comme je n'aime pas avoir de dettes, voilà ! »

« Il mit sur la cheminée quatre pièces de cent sous.

« Mais, docteur ! mais, docteur !

« — Pas d'observations, chère dame, et pas de susceptibilités ; vous n'êtes pas très heureuse ; la personne qui vous a recommandée à moi me l'a conté ; de plus, vous êtes malade et vous avez besoin d'une foule de petites choses. Acceptez ma visite comme celle d'un ami, et le peu d'argent que je viens de mettre là, comme un prêt que vous me rendrez en prières. »



## DONOSO CORTEZ

(1809-1853)

**D**ONOSO CORTEZ (don Juan), marquis de Valde-  
magas, est une des gloires littéraires de l'Es-  
pagne. A l'âge de 20 ans il fut nommé professeur  
de philosophie, à 28 ans il était député de Cadix et  
à 36 ans, sénateur. Il devint ensuite ambassadeur  
en Prusse, puis en France. Outre plusieurs ouvrages  
composés en langue espagnole, il a écrit en fran-  
çais, les suivants : *Essai sur le Catholicisme*, et *le  
Libéralisme et le Socialisme*.

Après avoir professé longtemps les idées les plus  
libérales, il les abjura en 1849, et devint un dis-  
ciple fervent de de Maistre et de Bonald.

Voici comment Donoso Cortez raconte sa con-  
version :

« J'étais arrivé au milieu de la vie, et je me  
trouvais dans un salon de Paris; la lecture des ou-  
vrages français qui avait suivi celle des auteurs  
latins m'avait fait perdre les convictions chrétien-  
nes. Cependant je me regardais comme aussi hon-  
nête homme qu'on puisse l'être. J'accompagnai à  
Paris la reine Christine. Là je fis connaissance  
avec un Espagnol, don Manuel... C'était un homme  
d'un esprit simple, droit, peu brillant, très reli-

gieux et tout dévoué aux bonnes œuvres. Je l'observais et je disais : C'est singulier, je suis certainement un honnête homme, et son honnêteté est autre que la mienne. Il y a dans son honnêteté quelque chose que je ne m'explique pas et qui me semble la rendre supérieure à la mienne. D'où vient cela ? J'en parlai à don Manuel lui-même. Il me répondit avec simplicité : « Je suis demeuré « chrétien et vous ne l'êtes plus. » Ce mot m'avait frappé ; j'y pensais souvent ; mais je n'avais pu encore réussir à me l'expliquer. Quand j'appris que mon frère était tombé malade à Madrid, je partis précipitamment pour l'Espagne, je trouvai en arrivant mon frère très dangereusement atteint. Pendant que je le soignais, je lui racontai ma conversation avec don Manuel. « Oui, me dit-il, il t'a « donné la vraie raison ! » Il m'expliqua alors cette parole, et ce qu'il me dit en me l'expliquant me toucha tellement, que quand il mourut, quelques jours plus tard, ce que j'estimai le plus de son héritage fut son confesseur qu'il me laissa.

« Un des assistants dit alors : « En vérité, mon-  
« sieur l'Ambassadeur, en vous éclairant aussi su-  
« bitement, et quand vous ne pensiez plus à le  
« chercher, Dieu vous a fait une grande grâce. Il  
« faut qu'il y ait dans votre vie quelque circons-  
« tance particulière qui vous ait mérité une telle  
« faveur.

« — Toute ma vie a été fort ordinaire, répondit

« Donoso Cortez. Peut-être cependant un sentiment  
« a pu être agréable à Dieu : je n'ai jamais regardé  
« le pauvre qui était assis à ma porte sans pen-  
« ser que je voyais en lui un frère. »

---

Il parle ainsi de la prière :

« Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent, et que, si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens, pour moi, que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

---



## O Z A N A M .

(1813-1853)

**O**ZANAM (Frédéric) est né à Milan de parents français. Son père, le docteur Ozanam, était un médecin distingué en même temps qu'un chrétien convaincu.

Le jeune Frédéric reçut donc une éducation pieuse, et toute sa vie il se montra fidèle à sa foi, dont il a été, en France, un des plus zélés apôtres.

Dès ses plus jeunes années, il se distingua par une intelligence supérieure, annonçant déjà l'illustre écrivain qui devait être l'honneur de son pays.

Tout le monde a entendu parler des *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul*, destinées à mettre en rapports de charité la classe dirigeante et la classe ouvrière, à établir ainsi la sainte et vraie fraternité de l'Évangile. Ozanam fut un des fondateurs de cette œuvre admirable, répandue aujourd'hui dans le monde entier, et si utile aux pauvres. Elle fut d'abord composée de huit membres, tous jeunes, car un seul avait atteint sa 20<sup>e</sup> année. Leurs noms étaient : Ozanam, Letailandier, Devaux, Lamache (1), Lallier, Clavé.....

(1) M. Lamache est aujourd'hui professeur de droit à la Faculté de Grenoble. Après de longues années écoulées, la foi, le

M. Ozanam était l'âme de cette première conférence. Sa sensibilité exquise, sa piété affectueuse mirent dans son cœur une tendresse vraiment fraternelle pour les pauvres. On en jugera par les lignes suivantes :

« Si nous ne savons pas aimer Dieu comme l'aimaient les saints, sans doute ce nous doit être un objet de reproche, mais encore notre faiblesse doit y trouver quelque ombre d'excuse, car il semble qu'il faille voir pour mieux aimer, et nous ne voyons Dieu que des yeux de la foi, et notre foi est si faible ! Mais les hommes, mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair ; ils sont là et nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front ; ici, l'incrédulité n'a plus de place possible, et nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire avec l'apôtre : *Tu es Dominus et Deus noster*, vous êtes nos maîtres et nous sommes vos serviteurs ; vous êtes pour nous les images sacrées de Dieu que nous ne voyons pas, et, ne sachant pas l'aimer autrement, nous l'aimons dans vos personnes. »

D'abord avocat et professeur de droit à Lyon, Ozanam, en 1840, âgé seulement de 27 ans, fut nommé professeur de littérature étrangère à la

dévouement, l'intelligence brillent toujours dans l'homme distingué que notre ville apprécie, et que les catholiques grenoblois saluent comme un des plus vaillants.

Faculté des lettres de Paris, où il s'acquît une brillante renommée par l'éclat de son enseignement et sa grande éloquence. Il a composé un grand nombre d'ouvrages où l'on rencontre toujours le chrétien et le savant.

— A 17 ans, Ozanam écrivait les remarquables pages suivantes sur la prière et le sacrifice :

« O vous à qui la prière semble un hommage inutile, regardez et voyez tous ces peuples à genoux devant celui qui les a créés : entendez ce concert immense, cette vaste harmonie qui monte vers le ciel ! L'univers matériel était sans voix, parce qu'il était sans intelligence ; l'univers matériel était sans culte, sans adorateur, et pourtant ce culte était dû. L'intelligence de l'homme prête une voix à la matière pour louer Dieu. Conçue dans les profondeurs du cœur humain, la prière s'exprime sensiblement par la parole. Au milieu du silence de la nature elle s'élève seule, mais, au nom de la nature entière, elle s'élève vers le Tout-Puissant. Ainsi l'homme, roi de la création terrestre, en est en quelque sorte le pontife ; il la représente devant Dieu quand il prie.

« A son tour, chaque grande famille d'hommes a sa représentation religieuse. Distracts, par leurs opérations continuelles, du culte dû au Créateur, les hommes ont parmi eux des personnages dont la mission est de prier pour tous, et tandis que chaque être raisonnable exerce un culte privé au

nom de la nature, le prêtre exerce un culte public au nom de la société.

« Partout se retrouve ce double ministère. Quel est le peuple qui ne prie pas ? Quel est le peuple qui n'a pas ses prêtres ? Les nègres, les Cafres, les Mongols ont leur liturgie et leur clergé barbare. Empereur et Pontife, le souverain de la Chine représente deux fois son peuple, devant Dieu et devant les hommes.....

« Mais voici un rapprochement plus remarquable : l'homme reconnaît qu'il doit hommage à Dieu pour les biens qu'il a reçus, et cet hommage solennel s'opère par l'immolation d'une victime, par l'oblation des prémices de tous les êtres. Voilà la sublime théorie du sacrifice ; voilà la pratique mystérieuse de tous les hommes, depuis le pontife chaldéen qui consacrait un feu perpétuel et des aromates, jusqu'au druide qui immolait son semblable, partout l'homme rend à Dieu son culte d'immolation, comme un témoignage éclatant de soumission et de dépendance. »

— A l'âge de 18 ans, Ozanam avait conçu le plan d'un travail monumental sur le Catholicisme. Il en parle ainsi dans une lettre qu'il adressait à deux de ses anciens camarades de collège qu'il savait exposés au souffle pernicieux du matérialisme :

« Ebranlé quelque temps par le doute, dit-il, je sentais le besoin invincible de m'attacher de toutes mes forces à la colonne du temple, dût-

elle m'écraser dans sa chute ; et voilà qu'aujourd'hui je la retrouve, cette colonne, appuyée sur la science, lumineuse des rayons de la sagesse, de la gloire et de la beauté ; je la retrouve, je l'embrasse avec enthousiasme, avec amour. Je demeurerai près d'elle, et de là j'étendrai mon bras ; je la montrerai comme un phare de délivrance à ceux qui flottent sur la mer de la vie. Heureux si quelques amis viennent se grouper autour de moi ! alors nous joindrions nos efforts ; nous créerions une œuvre ensemble, d'autres se réuniraient à nous, et peut-être un jour la société se rassemblera-t-elle tout entière sous cette ombre protectrice ; le catholicisme, plein de jeunesse et de force, s'élèverait tout à coup sur le monde, il se mettrait à la tête du siècle renaissant, pour le conduire à la civilisation, au bonheur ! »

— Une cruelle et longue maladie conduisait lentement Ozanam au tombeau. Les terribles souffrances furent pour l'illustre écrivain une occasion de nombreux et admirables actes de piété ardente et de parfaite résignation.

Nous puisons les traits suivants dans l'ouvrage que M<sup>gr</sup> Ozanam a composé sur son frère :

« La grande solennité de l'Assomption approchait, c'était tout à la fois la fête de sa mère selon la grâce et celle de cette mère chérie pour laquelle il avait toujours montré un véritable culte. Quoique sa faiblesse extrême ne lui permit plus de

s'avancer au-delà du petit jardin qui s'étendait devant sa maison, il voulut aller à l'église célébrer le triomphe de Marie. Il refusa le secours d'une voiture : « C'est ma dernière promenade en ce « monde, dit-il, qu'elle soit du moins pour aller « à la maison de Dieu. »

« ... Une nuit, l'un de ses frères le veillait, et l'aperçut dans l'ombre versant des larmes : « Pourquoi es-tu si triste ? demanda-t-il en « l'embrassant. — Ah ! cher frère, répondit-il « d'une voix pleine de pleurs, quand je songe à « la passion de Notre-Seigneur, quand je songe « que ce sont nos péchés qui lui ont causé tant « de souffrances, je ne puis retenir mes larmes ! »

« ..... Sur le point de franchir le seuil d'une maison qu'il avait habitée quelque temps, il jeta un dernier regard sur la chambre qu'il aimait, parce qu'il y avait souffert : « Mon Dieu, s'écria-t-il, je vous remercie des souffrances et des afflictions que vous m'avez données dans cette maison ; acceptez-les, en expiation de mes péchés. » Puis se tournant vers sa femme : « Je veux qu'avec « moi tu bénisses Dieu de mes douleurs », e. il ajoutait : « Je le bénis aussi des consolations qu'il « m'a données ! »

C'est à Marseille, le 8 septembre 1853, qu'Ozanim rendit le dernier soupir. « Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! » s'écria-t-il d'une voix forte : ce furent ses dernières paroles.

La mort d'Ozanam eut un grand retentissement en France et en Italie. Pie IX daigna envoyer à M<sup>me</sup> Ozanam un bref où le Saint Père rend hommage « au zèle et au dévouement de ce cher défunt pour notre très sainte religion. »

L'Académie lui prodigua ses éloges les plus flatteurs. M. Guizot parla ainsi de lui : « Ce modèle de l'homme de lettres chrétien, digne et humble, ardent ami de la science et ferme champion de la foi, goûtant avec tendresse les joies pures de la vie et soumis avec douceur à la longue attente de la mort, enlevé aux plus saintes affections et aux plus nobles travaux, trop tôt selon le monde, mais déjà mûr pour le ciel et pour la gloire. »

M. Villemain, dans son rapport à l'Académie (28 août 1856), s'exprimait ainsi : « Un talent célèbre et regretté devait préoccuper notre souvenir et fixer nos suffrages. Ce nom, ce talent, c'est celui de M. Ozanam...

« ..... La couronne du talent ne s'attache pas seulement à la personne vivante, elle suit sa mémoire. Si M. Ozanam n'a pas joui lui-même de la publication de son meilleur ouvrage, formé de ses leçons recueillies au pied de sa chaire, c'est un motif de plus pour nous de rendre publiquement à son nom tous les honneurs que méritait ce travail, inédit de son vivant (*La Civilisation au Ve siècle*).

« Savant et naturel... ce livre est une œuvre éminente de littérature et de goût. »

Les belles paroles suivantes d'Ozanam termineront dignement cet article. Elles se trouvent dans l'avant-propos de son livre sur la *Civilisation aux temps barbares* :

« Je ne poursuis point la gloire qui ne se donne qu'au génie, *je remplis un devoir de conscience*. Au milieu d'un siècle de scepticisme, Dieu m'a fait la grâce de naître dans la foi. Enfant, il me prit sur les genoux d'un père chrétien et d'une sainte mère. Il me donna pour institutrice une sœur intelligente, pieuse comme les anges qu'elle est allée rejoindre. Plus tard, les bruits d'un monde qui ne croyait point vinrent jusqu'à moi. Je connus toutes les horreurs de ces doutes qui rongent le cœur pendant le jour, et qu'on retrouve la nuit sur un chevet mouillé de larmes. L'incertitude de ma destinée ne me laissait pas de repos. Je m'attachais avec désespoir aux dogmes sacrés, et je croyais les sentir se briser sous ma main. C'est alors que l'enseignement d'un prêtre philosophe (1) me sauva. Il mit dans mes pensées l'ordre et la lumière ; je crus désormais d'une foi rassurée, et, touché d'un bienfait si rare, *je promis à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité qui me donnait la paix*.

« Le surnaturel, dit-il, dans une de ses notes,

(1) M. l'abbé Noirot, professeur de philosophie au collège de Lyon. Cousin avait dit de lui qu'il était *le premier professeur de France*.



tous les grands hommes y ont cru : Platon, Cicéron, Newton, Leibnitz. La nature ne suffit pas aux grands esprits, ils s'y trouvent trop à l'étroit. »

Ozanam a fait ce bel acte de foi à la Sainte-Eucharistie :

« L'expérience de chaque jour me fait trouver dans la foi de mon enfance toute la lumière de mon âge mûr, toute la sanctification de mes joies domestiques, toute la consolation de mes peines. Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre. Mais combien le Sauveur du monde est encore aimé, combien ils suscite de vertus et de dévouements qui égalent les premiers âges de l'Eglise ! »

Il écrivait encore :

« La philosophie a des clartés ; elle connaît Dieu, mais elle ne l'aime pas, mais elle n'a jamais fait couler ces larmes d'amour qu'un catholique trouve dans la communion, et dont l'incomparable douceur vaudrait à elle seule le sacrifice de toute la vie. Vous trouverez là l'évidence intérieure devant laquelle s'évanouissent tous les doutes. Il faut donner son âme à Dieu, et alors Dieu donne la plénitude de la lumière. Ah ! si quelque jour, dans une ville d'Amérique, vous étiez malade, sans un ami à votre chevet, souvenez-vous

qu'il n'est pas un lieu de quelque importance, aux États-Unis, où l'amour de J.-C. n'ait conduit un prêtre pour y consoler le voyageur catholique. »

En 1833, à 20 ans, il écrivait à sa mère :

« Vous savez qu'à Paris, comme à Lyon, mais pour des motifs beaucoup plus plausibles, les processions sont interdites; mais parce qu'il plaît à quelques perturbateurs de parquer le catholicisme dans ses temples au sein des grandes villes, ce n'est pas une raison pour de jeunes chrétiens, à qui Dieu a donné une âme un peu virile, de se priver des plus touchantes cérémonies de leur religion. Aussi, s'en est-il trouvé quelques-uns qui avaient songé à prendre part à la procession de Nanterre; Nanterre, paisible village, patrie de la bonne sainte Geneviève.

« Le rendez-vous est donné un peu tard, il est vrai, et seulement dans un petit cercle d'amis. Le dimanche se lève serein et sans nuage, comme si le ciel eût voulu le fêter de ses pompes. Je pars de bon matin avec deux amis, nous nous arrêtons pour déjeuner à la barrière de l'Etoile, nous arrivons des premiers à l'humble rendez-vous. Peu à peu, la petite troupe se grossit, et bientôt nous nous trouvons trente. D'abord toute l'aristocratie intellectuelle de la conférence : Lallier, Lamache dont je vous montrerai d'excellents travaux historiques; Cheruel, saint-simonien converti; de la Noue, fils de l'ancien président de la cour royale

de Tours, et qui fait de si beaux vers ; puis M. Lejoutoux, des Languedociens, des Francs-Comtois, des Normands et des Lyonnais surtout, et votre serviteur très humble, la plupart portant moustaches, cinq ou six comptant cinq pieds huit pouces. Nous nous mêlons parmi les paysans qui suivent le dais : c'est plaisir pour nous de coudoyer ces braves gens, de chanter avec eux et de les voir s'émerveiller de notre bonne tournure et s'édifier de notre religion. La procession était nombreuse et pleine d'une élégante simplicité, toute les maisons tendues, les chemins jonchés de fleurs ; il y avait une foi, une piété difficiles à décrire. De bons vieillards, qui n'avaient pu suivre le cortège, l'attendaient au passage : c'était principalement devant leurs maisons que les reposeirs étaient dressés. La cérémonie dura près de deux heures ; ensuite nous assistâmes à la grand'messe, où la foule affluait jusqu'au dehors des portes de l'église...

« Nous repartîmes à la fraîcheur du soir ; la lune ne tarda pas à nous éclairer à travers les arbres : c'était un délicieux moment. Nous avons rempli nos devoirs envers Dieu en lui rendant l'hommage qui lui était dû, envers nos frères en leur donnant un bon exemple, envers nous-mêmes en nous procurant un plaisir pur, en nous donnant un témoignage de réciproque amitié. »

## SILVIO PELLICO

(1789-1854)

**S**ILVIO PELLICO, écrivain distingué, est né à Saluces (Italie). Il fut nommé, en 1810, professeur de langue française au collège des Orphelins de Milan, et composa une tragédie : *Francesca di Rimini*, qui fut accueillie avec enthousiasme. Il se mit aussi à la tête d'un journal destiné à répandre les idées libérales. Arrêté comme suspect, en 1820, lors des révolutions de Naples et de Piémont, il fut condamné à mort par les Autrichiens, mais vit sa peine commuée en quinze années de *carcere duro*.

Dans un ouvrage intitulé *Mes Prisons*, qui a été traduit en presque toutes les langues, il a raconté ses souffrances avec une simplicité touchante.

— Silvio Pellico était à Lyon, lors du rétablissement du culte en France. Il fut témoin de la procession de la Fête-Dieu et retrouva, dans la contemplation de ce magnifique spectacle, l'ardeur de sa foi que le souffle de l'impiété avait tristement obscurcie. Il a raconté lui-même cet épisode de sa vie :

« Qu'il est beau, écrit-il, l'aspect d'une église, lorsque les hymnes, l'encens et les flambeaux qui brillent nous révèlent la majesté de Dieu ! Mais

quand on voit aux mains d'un homme faible le Tout-Puissant qui laisse son temple pour marcher dans les sentiers que nous foulons tous, il nous semble qu'il est plus notre frère et que son sourire est plus doux... C'est le Père qui visite sa famille, qui s'approche du cœur de tous ses fils, qui leur dit combien il aime à les chercher et à vivre avec eux... Que nous rappelle l'Église dans toutes les cérémonies sacrées? la sollicitude d'une tendre mère qui nous dit d'espérer et d'aimer. Quand le Seigneur descend, quand il marche au milieu de nous, il demande à ses fils qu'ils l'aiment, il demande et il donne en même temps l'amour.

« Je ne t'oublierai point, jour lointain des jeunes années que je passai sur les bords du Rhône.

« Le hardi soldat qui prit le sceptre après avoir étouffé la licence, avait voulu que l'on rendît à Dieu la gloire qui lui est due. Depuis longtemps on n'avait pas vu les splendeurs de la religion ; à un signe de l'empereur, les pompes sacrées brillent tout à coup sur les rivages de la France.

« Je vis alors éclater des transports de joie ; l'opulente cité du Rhône élevait des trônes et des arcs de triomphe sur le passage du Tout-Puissant redescendu sur la terre. On était heureux d'entendre le récit des bons vieillards, et l'on s'écriait :

« Nous voulons encore être les champions du ciel... »

« Le canon se fait entendre : c'est un signal, tout se tait. En ce moment l'auguste assemblée sortait du temple. Oh ! comme on voyait la joie, l'admiration, le respect et la sainte terreur de toute cette multitude ! On était impatient de contempler cette sublime apparition du Roi de l'univers... Lorsque l'on vit briller à l'entrée de la rue la première croix, au frémissement de la multitude succéda un nouveau silence. Qui n'eût été attendri à la vue de cet ineffable et mystique harmonie de tant d'objets divers, alors que tant de bouches et tant de chœurs chantaient l'hymne religieuse, et que des milliers de flambeaux étincelants symbolisaient la résurrection de l'amour ! Qu'il était beau de voir couler des larmes de bonheur, des pleurs brûlants de charité et d'allégresse ! Une mère montrait à son enfant la majesté du culte, et lui apprenait à balbutier ces mots divins qui sont le salut et la gloire des catholiques.

« Quand se furent écoulés les flots abondants qui annonçaient le Très-Haut, un nuage de parfums s'éleva, une belle troupe d'anges balançait des encensoirs, ou jetait des fleurs dans l'air embaumé ; puis apparut, ô prodige d'amour ! Celui qui créa les cieux, qui créa la terre, qui créa l'homme, le consola et fut son sauveur. A cette

vue, toute la foule tombait à genoux pour adorer son Dieu, et j'entendis les soupirs de cœurs qui disaient : Seigneur, ayez pitié de moi ! je vous ai beaucoup offensé, purifiez mes désirs.

« Il y avait dans les flots de la multitude prosternée un pauvre jeune homme qui n'avait pas toujours été impie, qui avait gardé une étincelle d'amour, mais que l'orgueilleux démon du doute avait souvent obsédé. C'était un fléau que Dieu permettait, parce que l'humilité n'était pas dans l'âme de ce jeune homme. Chaque jour il passait de longues heures dans la solitude avec des livres, cherchant la vérité qu'il oubliait de demander au ciel. Mais dans ce grand jour de fête divine, au moment où des milliers d'hommes se prosternèrent, il se prosterna aussi. Le jeune homme, tout à l'heure plongé dans les ténèbres, aperçut une lumière nouvelle, humilia la fierté de son intelligence avec joie, et fut pendant plusieurs jours pur, sans orgueil et plein de courage.

« Lorsque, dans son audace inquiète, il revenait à ses délires, scrutant de hauts mystères avec un esprit profane, il était mécontent et s'attristait. Lyon et sa pompe sacrée lui revenaient alors à la mémoire ; il se voyait religieusement prosterné devant Dieu, et cet heureux souvenir le consolait, augmentait sa foi et lui en rendait souvent le doux rayon.

« Je vous aime, ô processions, je vous aime,

toutes publiques prières, que l'Eglise élève pour nous purifier dans les luttes périlleuses ! Ma jeunesse fut affligée de doutes malheureux ; pourtant je vous cherchais, et je vous ai loyalement honorées. » (*Poésies catholiques*).

— Dans la prison où il était enfermé, Silvio Pellico, accablé de douleurs et d'angoisses, trouva une résignation admirable dans ses sentiments religieux.

Nous allons citer quelques-unes des touchantes pages de *Mes Prisons* :

« Me résigner, dit-il, à l'immense douleur qu'éprouveraient de ma captivité ou de mon supplice, mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, non ! je ne pouvais répondre de moi. »

« Je me prosternai alors contre terre, et animé d'un sentiment de ferveur incomparable, je prononçai cette prière : « Mon Dieu, j'accepte tout de « votre main, mais en revêtant de votre force ceux « à qui j'étais nécessaire, faites qu'ils puissent se « priver de moi, sans que leur vie soit, pour ce « motif, abrégée même d'un jour ! »

« O bienfait de la prière ! je restai plusieurs heures l'âme élevée à Dieu, et ma confiance s'augmentait à mesure que je méditais sur la bonté divine, à mesure que je méditais sur la grandeur de l'âme humaine, quand, dépouillée de son égoïsme, elle s'efforce de n'avoir plus d'autre volonté que la volonté de la sagesse infinie... Oui, c'est chose



possible, et c'est le devoir de l'homme, il faut tout sacrifier à la vertu. »

---

Silvio Pellico s'était laissé aller à un épouvantable découragement. Il prit sa Bible couverte de poussière :

« Je vous avais donc abandonné, ô mon Dieu ! m'écriai-je, et je m'étais perverti ! Insensé que j'étais !

« Je prononçai ces paroles avec une émotion indicible, je posai la Bible sur mon siège, je m'agenouillai à terre pour la lire, et moi, qui pleure si difficilement, je fondis en larmes. Ces larmes étaient mille fois plus douces que toutes les joies mondaines. Je sentais Dieu de nouveau, je l'aimais, je me repentai de l'avoir outragé en m'avi-lissant, et je protestais de ne plus me séparer de lui, non ! jamais !

« Oh ! comme un retour sincère à la religion console et élève l'esprit !

---

Silvio Pellico croyait être condamné à mort, d'après les nouvelles qui étaient parvenues au milieu des prisonniers :

« Mon unique pensée, dit-il, était de mourir

chrétiennement et avec courage, j'eus la tentation de me soustraire au gibet par le suicide, mais je chassai bien loin de moi cette pensée. Quel mérite y a-t-il à ne pas se laisser exécuter par le bourreau pour en faire soi-même l'office, ou pour sauver son honneur ? Non ! je n'eusse pas même été chrétien, que le suicide, en y réfléchissant, m'aurait paru un plaisir insensé, une chose inutile.

« Si le terme de ma vie est arrivé, me disais-je, ne suis-je pas heureux d'avoir le temps de me recueillir et de purifier ma conscience par des désirs et par un repentir dignes d'un homme ?

« Mon esprit fut si fortement pénétré de ce raisonnement, que l'horreur de la mort, et même de ce genre de mort, s'éloigna entièrement de moi. Je méditai beaucoup sur les sacrements qui devaient me fortifier à mes derniers moments, et il me semblait que j'étais en état de les recevoir avec les dispositions requises pour que je puisse en espérer les salutaires effets.... Aucun espoir d'éviter le supplice ne pénétrait plus dans mon cœur ; chaque fois que j'entendais le bruit des pieds ou des clefs, chaque fois que je voyais ma porte s'ouvrir, je me disais : « Courage ! peut-être vient-on me chercher  
« pour entendre ma sentence ; écoutons-la avec  
« calme et dignité et bénissons le Seigneur. »

—

Un noble prisonnier se trouvait dans une cel-

lule voisine de Pellico : s'accrochant aux barreaux de la fenêtre, ils pouvaient causer quelques instants ensemble :

« Profitons, me disait-il, du peu de temps qui nous est encore donné, pour puiser dans la religion des sentiments propres à nous fortifier et à nous consoler mutuellement. Parlons de Dieu, excitons nous à l'aimer, souvenons-nous qu'il est la sagesse, la justice, la bonté, la beauté suprême, qu'il est tout ce que nous pouvons admirer de sublime. Je te le dis, en vérité, Silvio, la mort n'est pas éloignée de moi. Je te serai éternellement reconnaissant si tu contribues à me rendre, dans ces derniers jours, aussi religieux que j'aurais dû l'être pendant toute ma vie. »

Et nos entretiens ne roulaient plus que sur la philosophie chrétienne, et nous restions convaincus que le catholicisme seul peut véritablement affronter toute critique, que sa doctrine repose sur les dogmes les plus purs et la morale la plus saine.

\*  
\* \*

Silvio Pellico était tombé dangereusement malade : « Lorsque, par intervalles, je reprenais ma connaissance, j'entendais Krol (l'infirmier) me répéter :

— Que Monsieur ait confiance en Dieu ! Dieu seul est bon !

— Priez pour moi, lui disais-je ; priez Dieu, non pas de me rendre la santé, mais d'accepter mes malheurs et ma mort en expiation de mes péchés.

Il m'engagea à demander les sacrements :

— Si je ne les ai pas encore demandés, répondez-moi, attribuez-le à la faiblesse de ma tête ; mais ce sera pour moi une grande consolation de les recevoir.

Krol rapporta mes paroles au surintendant, et on fit venir le chapelain des prisons.

Ce digne prêtre, dont je fus on ne peut plus satisfait, entendit ma confession et m'administra ensuite le saint viatique et l'extrême-onction. »

Silvio Pellico guérit, il vit sa peine diminuée, et après sept ans de dure captivité, il recouvrait la liberté.

—

Il a fait un remarquable travail sur les *Devoirs des hommes* et nous y trouvons ces conseils pleins de raison et d'actualité :

« Honorez la religion de tout votre pouvoir, de toutes vos forces intellectuelles et morales ; professez-la parmi ceux qui croient, comme parmi les incroyants ; professez-la, non par l'observance froide et matérielle des pratiques du culte, mais en vivifiant ces exercices religieux par de hautes pensées ; en vous élevant par l'admiration jusqu'à la sublimité des mystères, sans cependant avoir la hardiesse de chercher à les expliquer ; en vous pé-

nétrant des vertus qui en découlent, et en n'oubliant jamais que l'adoration de la prière n'est d'aucun mérite, si nous ne sommes également résolus d'adorer Dieu dans tous nos actes.

« Plusieurs voient resplendir à leurs yeux la beauté et la vérité de la religion catholique ; ils sentent qu'il n'existe aucune philosophie plus philosophique, plus opposée à toute injustice, plus amie de tout ce qui est utile à l'homme ; et ces hommes cependant suivent le courant funeste, ils vivent comme si le Christianisme n'existait que pour le vulgaire, comme si l'homme bien élevé se trouvait en dehors des obligations qu'il impose.

« Ils sont plus coupables que les véritables incrédules, et beaucoup se trouvent dans ce cas.

« Moi qui fus de ce nombre, je sais qu'on ne sort point de cet état sans effort. Si jamais vous y tombiez, faites-le, cet effort. Que les railleries du monde n'aient aucune influence sur vous lorsqu'il s'agit de confesser un noble sentiment : or, de tous les sentiments, l'amour de Dieu n'est-il pas le plus noble ! »

Silvio Pellico fut, jusqu'à sa mort, un chrétien digne de ce nom, pratiquant tous ses devoirs, sans crainte, comme sans ostentation.



## AUGUSTIN THIERRY

(1795-1856)

**T**HIERRY (Augustin), né à Blois, a été appelé à juste titre par ses contemporains, le *prince des historiens modernes*. Dans sa jeunesse il se laissa séduire par la doctrine Saint-Simonienne et fut un disciple fidèle de son auteur, mais il l'abandonna bientôt. Ses travaux historiques sont considérables et ont une grande valeur. A la patience et à l'érudition d'un bénédictin, il unissait l'art d'un grand écrivain et l'imagination d'un poète. Chateaubriand voyait en lui l'*Homère de l'histoire*. Il était membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et depuis 1840, l'Académie française lui décerna, jusqu'à sa mort, le prix Gobert.

Sur la fin de ses jours il était devenu aveugle et paralytique. M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, le visitait souvent. Ces relations eurent pour résultat la conversion du vieillard qui avait promis de se réconcilier avec Dieu par la réception des sacrements. C'est ce que M. Hamon lui-même a attesté dans un discours prononcé le jour des obsèques de l'illustre défunt :

« Messieurs, dit-il, au milieu des pompeux élo-

ges qui retentissent de toutes parts à la gloire de M. Augustin Thierry, la religion a aussi un mot à dire dans cette lugubre cérémonie. Plus d'une fois l'illustre défunt a bien voulu épancher son cœur dans le mien, et je dois à sa mémoire de révéler ces communications intimes dont il m'a fait le confident, parce qu'elles l'honorent plus que tous les éloges. Dès notre première entrevue il tint à me faire sa profession de foi ; je me la rappelle encore avec bonheur : « L'office de la raison est  
« de nous démontrer que Dieu a parlé aux hom-  
« mes par J.-C., et une fois ce grand fait démon-  
« tré par l'histoire, la raison n'a plus droit de  
« discuter ; son devoir est d'apprendre par l'Evan-  
« gile et par l'Eglise ce que Dieu a dit, et de le  
« croire ; c'est le plus noble usage qu'elle puisse  
« faire de ses facultés. »

« Et cette déclaration de principes, si claire et si catholique, M. Thierry ne la dissimulait à personne. Un jour, un homme qui se croyait habile en histoire se permit de dire en sa présence que la papauté était une institution humaine qui remontait au quatrième siècle : « Vous vous trompez,  
« reprit aussitôt le véritable historien, la papauté  
« remonte jusqu'à saint Pierre, et par saint Pierre  
« à Jésus-Christ, le divin fondateur de l'Eglise. »

« Heureux de telles paroles, je cultivai avec délices cet homme éminent, non autant que je l'aurais voulu, mais autant que me le permettait mon

ministère, et toujours je le trouvai également ferme dans sa croyance. Plusieurs fois je lui parlai de ses ouvrages avec cette liberté qu'autorisait la douceur de son commerce : « J'y ai mêlé des erreurs, « me dit-il, on m'a fait peine en imputant à hostilité malveillante pour la religion ce qui n'était « que l'effet de mon ignorance, mais je veux employer ce qui me reste de vie pour les corriger. » Nobles paroles, Messieurs, qui sont à elles seules un magnifique éloge. M. Thierry n'était pas de ces petits esprits, infatués d'eux-mêmes et de la renommée, qui croiraient descendre en disant : Je me suis trompé. Il comprenait que la vérité a des droits imprescriptibles, supérieurs à tous les misérables intérêts de l'amour-propre, et que l'homme n'est jamais plus grand que quand il est dans le vrai, je me trompe, que quand il a le courage d'y rentrer après en être sorti.

« Un jour il reçut de la province un livre intitulé : *Erreurs de M. Augustin Thierry* ; il se le fait lire ; il est ravi, et il écrit à l'auteur, M. Gorini, un de ces ecclésiastiques qui, dans un presbytère de campagne, savent être des hommes érudits, une lettre de remerciements et de félicitations : de remerciements pour le bienfait de la vérité que lui ont apporté ces pages savantes, de félicitations pour le remarquable mérite de celui qui l'a censuré.

Ravi moi-même de si nobles sentiments, j'allai



à mon tour féliciter et remercier avec effusion l'homme éminent qui donnait au monde un si bel exemple : « Ma lettre vous étonne, me répondit-il, « Dieu souffre bien qu'on censure ses ouvrages « qui sont parfaits, pourquoi ne trouverais-je pas « bien qu'on censure les miens qui sont délectueux? »

« A la suite de ces communications, si consolantes pour le cœur d'un prêtre, je proposai à M. A. Thierry de tirer les conséquences de ses croyances, de passer de la foi à la pratique et d'honorer ses cheveux blancs par l'accomplissement courageux de tous les devoirs que la religion impose : « Je « vous comprends, me répondit-il ; déjà, je suis « membre des Conférences de Saint-Vincent-de- « Paul, je viens en aide aux malheureux qui m'implorent ; mais je sens que Dieu me demande « autre chose, qu'il faut me réconcilier avec lui, « par les sacrements. Eh bien ! je vous le promets, « je me confesserai, je communierai » (1).

« Malheureusement, Messieurs, le mal, survenant comme un coup de foudre, a arrêté ce noble dessein digne d'une si belle intelligence, et nous n'avons pu lui administrer les derniers sacrements

(1) M. Augustin Thierry était si bien disposé, que le lendemain il envoya M. Vallon, membre de l'Institut et son ami, chez M. le curé de Saint-Sulpice, pour lui dire qu'il persévérerait dans les sentiments qu'il lui avait exprimés et dans la résolution de se confesser.

qu'avec une douloureuse incertitude s'il avait la conscience de nos paroles et de notre ministère ; mais il n'en demeure pas moins certain que M. Augustin Thierry croyait à nos mystères, au précepte divin de la confession et à la nécessité de se réconcilier avec Dieu par les sacrements. »

— L'auteur de la vie de M. Hamon a ajouté ce trait :

« Un jeune ecclésiastique, non encore promu au sacerdoce et que son mérite a élevé depuis à une dignité éminente dans l'Eglise de France, avait reçu de ses supérieurs la mission d'aller faire une lecture à M. Thierry. Il se présente et demande à l'historien quel sera l'objet de la lecture : « Lisez-« moi, lui fut-il répondu, les prières de la messe. » Chaque jour, il se faisait lire les mêmes paroles qu'il écoutait dans l'attitude du plus profond recueillement. »

Ce trait montre avec la dernière évidence les bonnes dispositions du savant historien, rendant un sincère témoignage au plus saint mystère de notre foi.



## BÉRANGER

(1780-1857)

**B**ÉRANGER (Pierre-Jean de), le chansonnier célèbre, naquit à Paris en 1780. Son père était agent de change et ardent royaliste. A 14 ans, il entra comme apprenti chez un imprimeur de Péronne qui faisait lui-même des vers et donna le goût de la poésie au jeune ouvrier.

« Béranger, dit A. Gabourd, était le poète des multitudes, l'Homère de la chanson ; comme son talent ne dépassait pas le niveau où peut atteindre la masse du peuple, il avait le privilège d'être compris de tous. Poète par l'inspiration, mais versificateur médiocre, il ne cherchait pas les purs triomphes du goût et de l'art, mais il s'adressait aux instincts de toute nature qui fermentent au fond des cœurs, et tantôt bachique, toujours irréligieux, trop souvent obscène, il était sûr de soulever autour de lui, soit un rire grossier, soit des ressentiments politiques, soit des souvenirs chers au pays. »

Certes, la vie de Béranger ne fut pas chrétienne, il vécut loin de Dieu, cherchant le plaisir, la bonne chère, et chantant les vices qu'il aimait. Cependant

à la fin de sa vie, il réfléchit; voyant le mal qu'il avait fait, il en demanda pardon à Dieu, et, comme l'enfant prodigue, il fit appel à la miséricorde divine qui ne repoussa point le vieillard repentant.

\*  
\* \*

Dieu se servit de M. l'abbé Jouselin, alors curé de Sainte-Elisabeth, pour lui procurer la grâce de la conversion.

Ils s'étaient rencontrés à Passy, qu'habitait Béranger au temps où M. Jouselin en était curé. M. Jouselin l'avait séduit et charmé par son esprit, son amabilité et sa politesse sacerdotale. Dieu voulut qu'ils se retrouvassent sur la paroisse de Sainte-Elisabeth. La gouvernante de Béranger étant tombée malade, le chansonnier s'était souvenu de l'ancien curé de Passy et était allé lui-même réclamer pour elle, de M. Jouselin, le secours de son ministère. « Je crains bien, monsieur le curé, lui avait-il dit, que vous n'obteniez pas d'elle tout ce que vous devez désirer. Elle est sotté, elle n'a pas de foi. Moi, du moins, j'ai la foi; moi, je crois, et, si je deviens malade, que je vous appelle ou que je ne vous appelle pas, venez à mon secours. » Lorsque Béranger tomba, peu de temps après, malade lui-même, M. Jouselin, prévenu, accourut : il fut reçu avec grande joie. Mais il ne

put obtenir des malheureux amis du malade d'être laissé entièrement seul avec lui ; ils ne voulurent pas quitter le seuil de sa chambre. Béranger ayant demandé la bénédiction de M. Jousselin, celui-ci lui répondit qu'il lui voulait donner bien plus que la bénédiction, — l'absolution, dont il lui expliqua la nature, les conditions et les effets. Provoqué au repentir par ces explications : « Oh ! oui, certainement, s'écria le malade, j'ai fait en ma vie bien des fautes que je ne ferais pas aujourd'hui, que je ne voudrais pas faire et voudrais n'avoir pas faites, dont j'ai grand regret et me repens de tout mon cœur, et dont je demande pardon à Dieu et à vous aussi. » Et il reçut l'absolution dans l'attitude la plus humble et la plus recueillie.

M. Jousselin devait s'absenter de Paris pour quelques jours ; il donna son adresse pour qu'on le rappelât si la maladie s'aggravait. La maladie s'aggrava, Béranger demanda *son bon curé*, voulut qu'on lui écrivît, et un ami véritable écrivit, mais sa lettre fut interceptée ou ne parvint pas.

Cependant M. Jousselin put, à son retour, voir encore deux fois Béranger, malgré l'opposition de tous ses faux amis, et, sur sa demande, après quelques minutes d'entretien à voix basse avec lui, lui renouveler l'absolution. Le malade la reçut chaque fois avec un très sensible redoublement de foi ardente et de vif repentir. Dieu devint en ses

derniers jours sa grande et presque son unique préoccupation, et on l'entendait souvent répéter : « Mon Dieu ! vous êtes si grand ! moi si petit ! Je ne suis plus qu'un pauvre vieillard, je vous donne le peu qui me reste... »



## LE BARON CAUCHY

(1787-1857)

**L**E baron CAUCHY, célèbre mathématicien, naquit à Paris. Son père était un littérateur estimé, et sa mère, femme d'une grande foi, voulut, avant tout, donner à son enfant une éducation profondément chrétienne. Dieu bénit ses efforts, car son fils fut illustre aussi bien par la foi que par la science.

Dès l'âge de 15 ans, il remportait la plupart des premiers prix dans les concours de l'Université.

Ses succès ne nuisaient, du reste, en rien, à sa modestie et à ses sentiments pieux.

Voici un article de son règlement de première communion :

« Je ne me vanterai jamais du peu de science que j'ai acquis par les soins de mon père, me représentant d'abord que si je sais quelque chose, c'est uniquement à cause des soins que mon père a pris de moi, et ensuite, que les sciences humaines ne sont rien auprès de celle du salut et qu'il ne me servirait de rien de les connaître toutes, si je n'avais cette dernière. »

A l'École polytechnique, où il fut admis à l'âge

Je 16 ans, on le voyait, agenouillé au pied de son lit, réciter ses prières sans aucun respect humain, et à Cherbourg, où il fut envoyé comme ingénieur des ponts et chaussées, il assistait avec une exemplaire régularité aux offices de sa paroisse.

Craignant que sa mère n'eût des inquiétudes sur sa persévérance, il s'empessa de la rassurer :

« On dit, lui écrit-il, que la dévotion me fera tourner la tête : quelles sont les personnes qui disent cela ? Ce ne sont pas celles qui ont beaucoup de religion ; celles-ci ne m'en ont parlé que pour m'encourager dans ma ligne de conduite, et tout ce qu'on m'a rapporté à ce sujet ne prouve pas qu'elles me blâment... Qu'y a-t-il donc dans la religion qui soit propre à faire tourner la tête ? Serait-ce d'assister aux offices de sa paroisse ? de remplir les devoirs du christianisme, de s'approcher des sacrements plusieurs fois l'année ? Je ne le pense pas, et la plus grande obligation que je puisse vous avoir, ma chère mère, est de m'avoir élevé de bonne heure dans ces saints exercices. Grâce soient rendues à vous, bien chers parents, qui ne m'avez jamais donné que de bons conseils à suivre et de bons exemples à imiter ! Grâce soient rendues à Dieu qui m'a fait naître de parents si chrétiens et m'a donné tous les moyens de le servir !

« ... Si l'on envoyait tous les fous aux petites maisons, on y trouverait plus de philosophes que de chrétiens...



« En voilà bien long sur ce sujet, mais je tenais à vous prouver que je n'ai pas perdu la tête. Si vous en voulez une autre preuve, ma bonne mère, c'est que je vous aime toujours autant, et que je reste conséquent avec moi-même en vous embrassant de tout mon cœur. »

Il avait alors 22 ans.

Cauchy se voua à l'enseignement ; il professa à l'Ecole polytechnique et à la Faculté des sciences, et en 1816 il fut nommé membre de l'Institut.

Savant infatigable, il a composé un grand nombre de *mémoires*, parmi lesquels on remarque sa *Théorie des Ondes*, couronnée par l'Institut, et beaucoup de travaux remarquables sur les mathématiques.

Dans ces écrits, il a porté le défi suivant à la science moderne :

« Cultivez avec ardeur les sciences abstraites et les sciences naturelles ; décomposez la matière ; dévoilez à nos regards surpris les merveilles de la nature ; explorez, s'il se peut, toutes les parties de cet univers ; fouillez ensuite les annales des nations, les histoires des anciens peuples ; consultez sur toute la surface du globe les vieux monuments des siècles passés. Loin d'être alarmé de vos recherches, je les provoquerai sans cesse, je les encouragerai de mes efforts et de mes vœux ; je ne craindrai pas que la vérité se trouve en contradiction avec elle-même, ou que les faits et les docu-

ments par vous entassés, puissent jamais être en désaccord avec les livres sacrés. »



Il était poète à ses heures, et, selon son expression, il aimait, tout en suivant les traces d'Euclide, à cueillir quelques fleurs sur les tombes d'Homère, de Virgile et d'Horace.

Comme on le voit par les vers suivants, il défend la science qu'il aimait tant, dans un langage que n'eussent point désavoué les meilleurs poètes, et toujours animé de sentiments chrétiens.

Tandis qu'avec fureur d'autres se font la guerre,  
Et pour un vain caprice ensanglantent la terre  
Qui va dans un moment disparaître à leurs yeux,  
Plus heureux, l'astronome a regardé les cieux...  
Là se lisent la gloire et la magnificence  
Du Dieu dont l'univers atteste la puissance ;  
Là se peignent encore et le calme et la paix ;  
Là règne sans partage, et triomphe à jamais  
Celui qui des soleils a tracé la carrière,  
De la nuit du chaos fait jaillir la lumière,  
Allumé le flambeau du jour,  
Transformé la vile poussière,  
En cet homme le fruit, l'objet de tant d'amour.

Et il termine cet essai poétique par un acte de foi :

Mais à des spectacles pareils,  
Mon esprit se confond ; je me tais et j'adore  
Celui dont le nom glorieux  
Se lit en traits si doux sur les feux de l'aurore  
Et sur le pavillon des cieux.

— M. Cauchy fut associé, de son temps, à toutes les œuvres vraiment utiles : son éloquence persuasive communiquait partout son zèle et la plupart de ses collègues de l'Institut se trouvaient entraînés à une coopération sympathique qui les étonnait parfois eux-mêmes. Il devint un des membres les plus actifs de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul ; il établit une association pour l'observation du dimanche et pour l'instruction des petits Savoyards.

Le membre de l'Académie des sciences et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe et du monde, le rival d'Euler et de Lagrange, l'examinateur de l'Ecole polytechnique, se faisait chaque semaine, à heures fixes, simple maître d'école, pour développer l'intelligence, et former le cœur de ces petits enfants qui, de la Savoie, viennent dans la capitale exercer leur pauvre et pénible métier. Il leur parlait de Dieu, leur enseignait le catéchisme ; priaït avec eux pour leur apprendre quelques prières.

Il consacra les dernières années de sa vie à l'Œuvre des Ecoles d'Orient, dont il est regardé, à juste titre, comme le fondateur.

En 1862, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, dans un discours prononcé à Rome en faveur de cette dernière œuvre, rappelait en ces termes les droits du baron Augustin Cauchy au titre de fondateur :

« Une œuvre providentielle a été fondée, et c'est en France, Messieurs, et, chose remarquable, c'est au sein de l'Institut de France, dans le cœur d'un savant, qui fut l'un des premiers mathématiciens de l'Europe, et aussi l'un des premiers chrétiens du monde, l'illustre et regrettable Cauchy, que cette grande pensée a pris naissance. Je suis heureux et fier de prononcer ici son nom, car la reconnaissance pour tous les hommes qui ont bien mérité de l'Eglise est un doux et grand devoir pour tous... On peut dire qu'il s'est dévoué à cette œuvre jusqu'à la mort, car, au milieu de la sécheresse puissante de ses chiffres et de ses prodigieux calculs, il avait l'âme tendre comme une sœur de charité. »

— Quelle conviction ne trouve-t-on pas dans la profession de foi suivante du célèbre géomètre !

« Je suis chrétien, c'est-à-dire, que je crois à la divinité de J.-C., avec Descartes, Copernic, Newton, Pascal, Euler, Guldin, Gerdil, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis même catholique avec la plupart d'entre eux, et si l'on m'en demandait la raison, je la donnerais

volontiers. On verrait que mes convictions sont le résultat, non de préjugés de naissance, mais d'un examen approfondi. Je suis catholique sincère, comme l'ont été Corneille, Racine, La Bruyère, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, comme l'ont été et le sont encore un grand nombre des hommes les plus distingués de notre époque, de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la science, à la philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos académies. »

\*  
\* \*

Voici un trait du zèle de M. Cauchy :

Il avait fait la connaissance d'une famille très honorable, humainement parlant ; mais, le père n'était catholique que de nom, et la mère ainsi que les six enfants étaient protestants. Le baron Cauchy entreprit de les convertir tous : il eut le bonheur d'y réussir, par sa piété, sa bienveillance et ses prières.

Le père se rapprocha de Dieu, reprit toutes les pieuses pratiques qu'il avait abandonnées et devint lui-même, plus tard, président de conférence de Saint-Vincent-de-Paul à Paris. La mère et les enfants firent leur abjuration solennelle dans l'église paroissiale de Sceaux.

Le propriétaire de la maison où logeait l'heureuse famille qui venait de rentrer dans le sein de

l'Eglise, disputa amicalement à M. Cauchy la gloire de cette remarquable conversion. Il prétendait qu'elle était l'œuvre de la très miséricordieuse Vierge Marie, et il donnait pour raison que le principal pilier de sa maison reposait sur des fondations dans lesquelles il avait placé lui-même une médaille de l'Immaculée Conception, et que c'était précisément contre ce pilier que s'appuyait constamment le siège qui servait à M. Cauchy lorsqu'il venait visiter ses néophytes. Comment alors, ajouta-t-il, ses paroles n'auraient-elles pas triomphé sous une pareille influence?

Nul doute que le savant chrétien n'ait cédé volontiers à la sainte Vierge toute la part qui lui revenait de ces conversions.

\*  
\* \*

Les derniers moments d'une vie (1) si bien remplie, furent entourés de toutes les consolations religieuses, consolations que Dieu accorde d'autant plus abondantes qu'on les a mieux méritées.

Le jour de sa mort, un de ses confesseurs et de ses amis disait : « Tout le monde est convaincu

(1) La vie du baron Cauchy a été écrite par M. Valsou, aujourd'hui doyen de la Faculté des sciences de la Faculté catholique de Lyon. C'est un savant et un chrétien qui parle d'un savant et d'un chrétien.

que ce saint homme est allé droit en paradis. Ce bon M. Cauchy ! il sera entré au ciel, comme il entrait dans nos chambres, sans avoir besoin de frapper à la porte. »



## LE BARON THÉNARD

(1777-1857)

THÉNARD (L. Jacques), célèbre chimiste, naquit près de Nogent-sur-Seine. Sa grande intelligence l'appela, quoique jeune, aux trois premières chaires de chimie de Paris. Il devint membre de l'Institut en 1810 et fut nommé en 1821 doyen de la Faculté des sciences. Il fut élu député en 1827, entra au Conseil de l'Instruction publique dont il devint vice-président. Il avait été fait baron en 1825 et il reçut le titre de pair de France en 1832.

Le baron Thénard a fait de nombreuses découvertes scientifiques. Son *Grand Traité de chimie* est un ouvrage très remarquable.

Le célèbre chimiste était un chrétien pratiquant. A la cérémonie de ses obsèques, M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, l'a dit en ces termes :

« Permettez-moi, Messieurs, d'interrompre un instant cette lugubre solennité par quelques paroles que mon cœur ne peut retenir captives. D'autres diront la belle intelligence et les nobles travaux de l'illustre défunt ; pour moi, la religion et la reconnaissance m'obligent à dire qu'il y avait dans le baron Thénard quelque chose de meilleur encore que le grand esprit et les vastes connaissances qui



honorent une académie savante : il y avait un cœur profondément chrétien, dans lequel ne pouvaient trouver entrée, ni cette insouciance de Dieu et de l'éternité, une des plus grandes plaies de notre époque, ni cette religiosité vague qui est une chimère, ni cette séduction de la gloire qui avait pu l'abuser autrefois, disait-il, mais dont il s'était, depuis plusieurs années, pleinement détrompé, parce qu'il en sentait tout le vide.

« Le baron Thénard avait une foi intelligente qui lui montrait au ciel un Dieu à honorer, en lui-même, une âme immortelle à sauver ; il avait une foi éclairée qui lui faisait voir, dans la divine autorité de l'Eglise, la règle sûre et toute faite de ses croyances et de ses mœurs ; mais par-dessus tout il avait une foi pratique qui ne lui permettait pas d'être inconséquent avec lui-même, de croire d'une manière et de vivre d'une autre.

« Comprenant que jamais l'homme n'est plus raisonnable que quand il laisse diriger sa faible raison par la raison divine, dont l'enseignement de l'Eglise est l'expression authentique ; que jamais il n'est plus grand que quand il s'abaisse devant Dieu, il soumettait son esprit à tous les dogmes, comme sa volonté à tous les préceptes ; chaque dimanche il venait se confondre avec le simple peuple, assister à nos saints offices, les yeux et le cœur fixés sur le livre de la prière, et, à nos grandes fêtes, il communiait.

« Il n'était pas de ceux qui disent : Je me confesserai à la mort. Il avait trop d'esprit pour livrer ainsi à l'aventure ses destinées éternelles ; il avait trop de cœur pour se faire de la santé et de la vie, ces deux grands bienfaits du ciel, une raison de fouler provisoirement sous les pieds les commandements de Dieu et de l'Eglise ; et certes, bien lui en a valu : s'il eût raisonné comme le monde, combien grande eût été sa déception ! car la mort est venue le frapper tout à coup. Mais grâce à sa prudence chrétienne, il était prêt : quelques jours seulement avant le coup fatal, il avait de nouveau, en pleine santé, purifié sa conscience au tribunal sacré, avec la simplicité du plus humble pénitent...

« A ces paroles que la religion m'inspire, la reconnaissance m'oblige à ajouter une autre louange : c'est que jamais je n'ai fait appel à sa belle âme en faveur des malheureux, sans qu'il se soit empressé d'y répondre ; c'est que le plus souvent même il n'a pas attendu mon appel, il a été délicat jusqu'à le prévenir ; c'est que jamais la sœur de Saint-Vincent-de-Paul, la dame de charité n'a frappé à la porte de son cœur sans en remporter une généreuse aumône ; c'est que bien souvent j'ai découvert des pauvres obscurs qu'il secourait dans le secret, content que Dieu seul connût le bienfait, parce que de Dieu seul il en attendait la récompense. »



## LAMARTINE

(1790-1859)

LAMARTINE (Alphonse PRAT DE) est né à Mâcon. Son père était officier, et lui-même servit quelque temps dans les gardes du corps. A 30 ans il publia ses *Méditations poétiques* qui eurent un immense succès. En 1829 il fut élu membre de l'Académie française. Lamartine entra alors dans la diplomatie et devint ministre plénipotentiaire en Grèce. Il se tourna ensuite vers la politique, fut nommé député et se fit une réputation d'orateur presque égale à sa réputation de poète.

Après le coup d'Etat du 2 Décembre 1851, il rentra dans la vie privée où il resta jusqu'à la mort. Ses dernières années furent attristées par l'oubli qui succéda à une éclatante popularité, et par de cruelles préoccupations de fortune qui faisaient un douloureux contraste avec la vie princière qu'avait menée le poète aux temps de sa prospérité.

Quelques jours après la mort de Lamartine, Louis Veuillot écrivait les lignes suivantes :

« M. de Lamartine, depuis plus d'un an déjà, n'était plus de ce monde. La mort n'a fait que fermer son cercueil. Il semblait qu'il lui fallût du temps à emporter une si grande poussière. Entre

tous ces débris qu'on appelle des hommes, et qui forment le monde contemporain, nous croyons que M. de Lamartine était le plus vaste. Sa vie et son œuvre l'attestent ; elles attestent aussi, hélas ! qu'il ne fut pas le moins dévasté. En force, en intelligence, en courage, en dons de toute nature, il avait immensément reçu. Il avait reçu même une éducation chrétienne d'enseignements et d'exemples, trésor et bienfait des plus rares à l'époque où il naquit ; et comme si Dieu eût voulu mettre à l'abri tant de moyens qu'il lui confiait pour accomplir de grandes choses, il lui avait donné encore la pauvreté.

« La misérable influence du doute et la vanité ont tout dispersé en œuvres vaines et trop souvent blâmables. Cet homme si bien doué et si bien installé dans la vie, a douté de tout, excepté de lui-même, et par ce double malheur sa vie apparaît comme un gaspillage immense. Il n'y a de beau dans son œuvre que des fragments. Ils sont nombreux, quelques-uns sont grandioses, aucun n'est parfaitement pur.

« L'inspiration lui ouvrait toutes choses, mais, la parole envolée, il ne se souvenait plus...

« Enfin, grâce à Dieu, il s'est souvenu. Vieux, humilié, infirme, et le pied sur le seuil de cette antichambre de la mort, où il devait rester si longtemps et si loin de sa gloire humaine, il s'est enfin souvenu, il s'est reconnu, et par une grâce

longtemps refusée peut-être, il a tiré son âme du naufrage de toutes ses splendeurs. »



La mère de Lamartine était une grande chrétienne dont le principal soin fut de former à la piété et à la charité les enfants auxquels elle se dévouait.

Lamartine donne à ce sujet de délicieux et touchants détails :

« ... L'un de nous était chargé de dire à son tour une petite prière pour les voyageurs, pour les pauvres, pour les malades, pour quelque besoin particulier du village ou de la maison. En nous donnant ainsi un petit rôle dans l'acte sérieux de la prière, elle nous y intéressait en nous y associant, et nous empêchait de la prendre en froide habitude, en vaine cérémonie ou même en dégoût. Outre ces deux prières presque publiques, le reste de notre journée avait encore de fréquentes et irrégulières élévations de nos âmes d'enfants vers Dieu. Mais ces prières, nées de la circonstance dans le cœur et sur les lèvres de notre mère, n'étaient que des inspirations du moment ; elles n'avaient rien de régulier ni de fatigant pour nous. Au contraire, elles complétaient et consacraient, pour ainsi dire, chacune de nos impressions et de nos jouissances.

« Ainsi, quand un frugal repas, mais délicieux pour nous, était servi sur la table, notre mère, avant de s'asseoir et de rompre le pain, nous faisait un petit signe que nous comprenions. Nous suspendions une demi-minute l'impatience de notre appétit, pour prier Dieu de bénir la nourriture qu'il nous donnait. Après le repas et avant d'aller jouer, nous lui rendions grâce en quelques mots. Si nous partions pour une promenade lointaine et vivement désirée, par une belle matinée d'été, notre mère, en partant, nous faisait faire tout bas, et sans qu'on s'en aperçût, une courte invocation à Dieu, pour qu'il bénît cette grande joie et nous préservât de tout accident. Si la course nous conduisait devant quelque spectacle sublime ou gracieux de la nature, nouveau pour nous, dans quelque grande et sombre forêt de sapins dont la solennité des ténèbres, les éclaboussures de clartés à travers les rameaux, ébranlaient nos jeunes imaginations ; devant une belle nappe d'eau roulant en cascades et nous éblouissant d'écume, de mouvement et de bruit ; si un beau coucher de soleil groupait sur la montagne des nuages d'une forme et d'un éclat inusités et faisait, en rentrant dans l'espace, de magnifiques adieux à ce petit coin du globe qu'il avait illuminé un moment, elle manquait rarement de profiter de la grandeur et de la nouveauté de nos impressions, pour nous faire élever notre âme à l'auteur de toutes ces mer-

veilles, et pour nous mettre en communication avec lui par quelques soupirs lyriques de sa perpétuelle adoration.

« Combien de fois, les soirs d'été, en se promenant avec nous dans la campagne où nous ramassions des fleurs, des insectes, des cailloux brillants dans le lit des ruisseaux de Milly, ne nous faisait-elle pas asseoir à côté d'elle au pied d'un saule, et, le cœur débordant de son enthousiasme, ne nous entretenait-elle pas un moment du sens religieux et caché de cette belle création qui ravissait nos yeux et nos cœurs ! Je ne sais pas si ces explications de la nature, des éléments, de la vertu des plantes, de la destination des insectes, étaient bien selon la science. Elle les prenait dans Pluche, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre ; mais, s'il n'en sortait pas des systèmes irréprochables de la nature, il en sortait un immense sentiment de la Providence et une religieuse bénédiction de nos esprits à cet océan infini des sagesse et des miséricordes de Dieu.

« Quand nous étions bien attendris par ces sublimes commentaires, et que nos yeux commençaient à se mouiller d'admiration, elle ne laissait pas s'évaporer ces douces larmes au souffle des distractions légères et des pensées mobiles ; elle se hâtait de tourner tout cet enthousiasme de la contemplation en tendresse. Quelques versets des Psaumes qu'elle savait par cœur, appropriés aux impressions

de la scène, tombaient avec componction de ses lèvres. Ils donnaient un sens pieux à toute la terre et une parole divine à tous les sentiments.

« En rentrant, elle nous faisait presque toujours passer devant les pauvres maisons des malades ou des indigents du village. Elle s'approchait de leurs lits, elle leur donnait quelques conseils et quelques remèdes. Elle puisait ses ordonnances dans Tissot ou dans Buchan, ces deux médecins populaires. Elle faisait, de la médecine, son étude assidue pour l'appliquer aux indigents. Elle avait, des vrais médecins, le génie instinctif, le coup d'œil prompt, la main heureuse. Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie et l'huile aromatique pour les blessés ; l'autre, les bandes de linge pour les compresses. Nous apprenions ainsi à n'avoir aucune de ces répugnances qui rendent plus tard l'homme faible devant la maladie, inutile à ceux qui souffrent, timide devant la mort. Elle ne nous écartait pas des plus affreux spectacles de la misère, de la douleur et même de l'agonie. Je l'ai vue souvent debout, assise ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment des heu-



res entières que leur âme eût passé à Dieu, au son de sa douce voix.

« Elle faisait de nous aussi les ministres de ses aumônes. Nous étions sans cesse occupés, moi surtout comme le plus grand, à porter au loin, dans les maisons isolées de la montagne, tantôt un pain blanc pour les femmes en couches, tantôt une bouteille de vin vieux et des morceaux de sucre, tantôt un peu de bouillon fortifiant pour les vieillards épuisés faute de nourriture. Ces petits messages étaient pour nous des plaisirs et des récompenses. Les paysans nous connaissaient à deux ou trois lieues à la ronde. Ils ne nous voyaient jamais passer sans nous appeler par nos noms d'enfant qui leur étaient familiers, sans nous prier d'entrer chez eux, d'y accepter un morceau de pain, de lard ou de fromage. Nous étions pour tout le canton les fils de la *dame*, les envoyés de bonnes nouvelles, les anges de secours pour toutes les misères abandonnées des gens de la campagne. Là où nous entrions entraient une Providence, une espérance, une consolation, un rayon de joie et de charité. Ces douces habitudes d'intimité avec tous les malheureux et d'entrée familière dans toutes les demeures des habitants du pays, avaient fait pour nous une véritable famille de tout ce peuple des champs. Depuis les vieillards jusqu'aux petits enfants, nous connaissions tout ce petit monde par son nom. Le matin, les marches de

pierre de la porte d'entrée de Milly et le corridor étaient toujours assiégés de malades ou de parents des malades qui venaient chercher des consultations auprès de notre mère. Après nous, c'était à cela qu'elle consacrait ses matinées. Elle était toujours occupée à faire quelque préparation médicinale pour les pauvres, à piler des herbes, à faire des tisanes, à peser des drogues dans de petites balances, souvent même à panser les blessures ou les plaies les plus dégoûtantes. Elle nous employait, nous l'aidions selon nos forces à tout cela. D'autres cherchent l'or dans les alambics ; notre mère n'y cherchait que le soulagement des infirmités des misérables, et plaçait ainsi bien plus haut et bien plus sûrement dans le ciel l'unique trésor qu'elle ait jamais désiré ici-bas : les bénédictions des pauvres et la volonté de Dieu.

« Quand tout ce tracas du jour se faisait enfin, que nous avions diné, que les voisins qui venaient quelquefois en visite s'étaient retirés, et que l'ombre de la montagne, s'allongeant sur le petit jardin, y versait déjà le crépuscule de la journée qui allait finir, ma mère se séparait un moment de nous. Elle nous laissait, soit dans le petit salon, soit au coin du jardin à distance d'elle. Elle prenait son heure de repos et de méditation à elle seule. C'était le moment où elle se recueillait avec toutes ses pensées rappelées à elle et tous ses sentiments extravasés de son cœur pendant le jour,

dans le sein de Dieu où elle aimait tant à se replonger. Nous connaissions, tout jeunes que nous étions, cette heure à part qui lui était réservée entre toutes les heures. Nous nous écartions tout naturellement de l'allée de jardin où elle se promenait, comme si nous eussions craint d'interrompre ou d'entendre les mystérieuses confidences d'elle à Dieu et de Dieu à elle. C'était une petite allée de sable tirant sur le jaune, bordée de fraisiers, entre des arbres fruitiers qui ne s'élevaient pas plus haut que sa tête. Un gros bouquet de noisetiers était au bout de l'allée, d'un côté, un mur de l'autre. C'était le plus désert et le plus abrité du jardin. C'est pour cela qu'elle le préférait, car ce qu'elle voyait dans cette allée était en elle, et non dans l'horizon de la terre. Elle y marchait d'un pas rapide, mais très régulier, comme quelqu'un qui passe fortement, qui va à un but certain, et que l'enthousiasme soulève en marchant. Elle avait ordinairement la tête nue; ses beaux cheveux noirs à demi livrés au vent, son visage un peu plus grave que le reste du jour, tantôt légèrement incliné vers la terre, tantôt relevé vers le ciel, où ses regards semblaient chercher les premières étoiles qui commençaient à se détacher du bleu de la nuit dans le firmament. Ses bras étaient nus à partir du coude; ses mains étaient tantôt jointes comme celles de quelqu'un qui prie, tantôt libres et cueillant par distraction quelques roses ou quel-

ques mauves violettes, dont les hautes tiges croissaient au bord de l'allée. Quelquefois ses lèvres étaient entr'ouvertes et immobiles, quelquefois fermées et agitées d'un imperceptible mouvement, comme celles de quelqu'un qui parle en rêvant.

« Elle parcourait ainsi pendant une demi-heure, plus ou moins, selon la beauté de la soirée, la liberté de son temps ou l'abondance de l'inspiration intérieure, deux ou trois cents fois l'espace de l'allée. Que faisait-elle ainsi? Vous l'avez deviné. Elle vivait un moment en Dieu seul. Elle échappait à la terre. Elle se séparait volontairement de tout ce qui la touchait ici-bas, pour aller chercher dans une communication avec le Créateur au sein même de la création, ce rafraîchissement céleste dont l'âme souffrante et aimante a besoin pour reprendre les forces de souffrir et d'aimer toujours davantage. »

\*  
\* \*

Voici le tableau que Lamartine fait des collèges laïques et des écoles religieuses. Conduit d'abord par sa famille dans une pension laïque, il écrit :

« Elle était peuplée de deux cents enfants inconnus, railleurs, méchants, vicieux, gouvernés par des maîtres brusques, violents et intéressés, dont le langage mielleux, mais fade, ne déguisa

pas un seul jour à mes yeux l'indifférence. Je les pris en horreur. Je vis en eux des *geôliers*..... Les jeux de mes camarades m'attristaient; leur physionomie même me repoussait. Tout respirait un air de malice, de fourberie et de corruption, qui soulevait mon cœur. L'impression fut si vive et si triste que des idées de suicide, dont je n'avais jamais entendu parler, m'assaillirent avec force. Je me souviens avoir passé des jours et des nuits à chercher par quels moyens je pourrais m'arracher une vie que je ne pouvais pas supporter. Cet état de mon âme ne cessa pas un moment, tout le temps que je restai dans cette maison. »

Il parvint à s'en faire chasser, et sa mère le conduisit alors au collège de Belley, dirigé par les jésuites.

« En y entrant, dit-il, je sentis en peu de jours la différence prodigieuse qu'il y a entre une éducation vénale, rendue à de malheureux enfants, pour l'amour de l'or, et une éducation donnée au nom de Dieu et inspirée par un religieux dévouement, dont le ciel seul est la récompense. Je ne retrouvai pas là ma mère, mais j'y retrouvai Dieu, la pureté, la charité, une douce et fraternelle surveillance, le ton bienveillant de la famille, des enfants aimés et aimants, aux physionomies heureuses. J'étais aigri et endurci; je me laissai attendrir et séduire. Je me pliai moi-même à un joug, que d'excellents maîtres savaient rendre

doux et léger. Tout leur art consistait à nous intéresser nous-mêmes aux succès de la maison et nous conduire par notre propre volonté et par notre propre enthousiasme. Un esprit divin semblait animer du même souffle les maîtres et les disciples. Toutes nos âmes avaient retrouvé leurs ailes et volaient d'un élan naturel vers le ciel et vers le beau. Les plus rebelles eux-mêmes étaient soulevés et entraînés par le mouvement général. C'est là que j'ai vu ce que l'on pouvait faire des hommes, non en les contraignant, mais en les inspirant..... Nos maîtres ne faisaient pas semblant de nous aimer, ils nous aimaient véritablement, comme les saints aiment leur devoir. Ils commencèrent par me rendre heureux, ils ne tardèrent pas à me rendre sage. La piété se ranima dans mon âme. Elle devint le mobile de mon ardeur au travail. Je formai des amis intimes avec des enfants de mon âge, aussi purs et aussi heureux que moi. Ces amitiés nous refaisaient, pour ainsi dire, une famille... »

#### LAMARTINE ET LE FRÈRE PHILIPPE.

Un jour, vers 1838, on vint annoncer au frère Philippe qu'une personne désirait être reçue par lui. Il demande la carte de l'inconnu : elle portait ce nom rayonnant alors : *Alphonse Lamartine*. Le poète illustre fut introduit près de l'humble frère.

Ils devaient s'entendre dès les premières paroles ; n'étaient-ils pas aussi grands l'un que l'autre, l'un par le génie, l'autre par la charité ? C'était l'époque où Lamartine préparait une étude qui devait trouver dans l'instruction primaire un remède à la mortalité des enfants. Il venait demander au R. frère Philippe la permission de visiter quelques-uns de ses établissements.

Le frère se mit à ses ordres, et il voulut même accompagner le poète. Celui-ci était profondément triste. — Je comprends ce que vous devez souffrir, monsieur, lui dit le frère Philippe, et je vous plains. (Lamartine venait de perdre sa fille.)

— Pourquoi ne cherchiez-vous pas une consolation ? — Je n'en connais pas. — Permettez-moi de vous en communiquer une. En souvenir de celle que vous avez perdue, faites le bonheur d'un de ces enfants que voici. Quand il sortira d'ici, qu'il trouve protection : vous aurez peut-être sauvé une âme. — Lamartine, ému jusqu'aux larmes, serra la main du frère Philippe et répondit simplement : J'accepte. Alors le supérieur général choisit un enfant trouvé, sans famille, sans amis : Lamartine mit dix mille francs à son nom... L'enfant est mort colonel d'un régiment de ligne, pendant la dernière campagne. Le génie et la charité avaient donné un héros à la France.



Dans son ouvrage le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, Lamartine raconte dans des pages inimitables, un dialogue qu'il eut avec un pauvre ouvrier campagnard de son pays. L'écrivain fait parler son compatriote sur « *la nature et sur Dieu.* »

Le théâtre de ce dialogue est placé dans un paysage charmant qui est admirablement dépeint :

« Le soleil de midi, réverbéré par les prismes sablonneux des roches granitiques, y répandait des rayonnements et des tiédeurs rares à de si grandes hauteurs au-dessus des vallées. On y respirait le printemps. Une nuée d'insectes y flottaient et y bourdonnaient dans les rayons, qu'ils rendaient en quelque sorte palpables. Les plantes aussi y pullulaient au pied des roches : les œillets rouges prenaient racine et y flottaient comme des cerises entr'ouvertes par le bec des oiseaux. Les églantiers en tapissaient l'enceinte à profusion ; leurs jets, allongés et flexibles, y lançaient des milliers de paraboles végétales, à l'extrémité desquelles s'ouvrait une étoile de roses à cinq feuilles qui pleuvaient sur le gazon... Tout près de là, Claude des Huttes dormait couché sur l'herbe... » Claude des Huttes est le tailleur de pierres ; c'est à lui, et à lui seul, qu'en réalité le poète va donner la parole. C'est lui qui va professer tout un cours de philosophie ; qui va successivement affirmer l'existence



de Dieu, l'immortalité de l'âme, la conscience, la distinction et la sanction du bien et du mal, la loi morale et le devoir ; en un mot, toutes les grandes vérités de l'ordre naturel ; c'est lui qui va les exposer avec une simplicité d'exposition, avec une ardeur et un amour incomparable.

« Moi. Comment savez-vous qu'il existe un Dieu ?

« Lui. Ah ! Monsieur, d'abord, notre mère nous l'a bien dit ; et puis après, quand j'ai été grand, j'ai bien connu de bonnes âmes qui m'ont conduit dans les maisons de prières où l'on se rassemble pour l'adorer et le servir en commun, et pour écouter les paroles qu'il a chargé ses saints de révéler aux hommes en son nom. Mais quand même ma mère ne m'aurait rien dit de Lui, et quand même je n'aurais jamais entendu les catéchismes enseignés dans toutes les paroisses, en faisant mon tour de France, est-ce qu'il n'y a pas un catéchisme dans tout ce qui nous entoure, qui enseigne aux yeux et à l'âme des plus ignorants ? Est-ce que son nom a besoin des lettres de l'alphabet pour être lu ? Est-ce que son idée n'entre pas dans nos yeux avec le premier rayon de lumière, dans notre cœur avec notre premier battement ? Je ne sais pas comment sont faits les autres hommes, Monsieur ; mais, quant à moi, je ne pourrais pas voir, je ne dis pas une étoile, mais seulement une fourmi, une feuille d'arbre, un

grain de sable, sans lui dire : Qu'est-ce qui t'a fait ?

« MOI. Et vous vous répondez : c'est Dieu.

« LUI. Bien entendu, Monsieur. Ça ne peut pas se faire soi-même ; car avant de faire une chose, il faut être, n'est-ce pas ? Et avant d'être, ça n'était donc pas : donc ça ne pouvait pas se faire.

« MOI. Comment savez-vous que Dieu est bon ?

« LUI. Parce que nous aimons ce qui est bon, et que, si Dieu n'était pas bon, nous ne pourrions pas nous empêcher de le haïr. Or, je vous le demande un peu, à vous, Monsieur, qui paraissez bien mieux entendre ces choses-là que moi, qu'est-ce que serait une création où la nature ne pourrait pas s'empêcher de haïr son créateur ? ce serait un contre-sens. La créature aimerait par nature le bon, et le créateur, qui l'aurait faite pour remonter à lui et pour l'aimer, serait le mal ! Vous voyez bien que c'est le monde renversé et les idées brouillées dans la tête. On ne s'y arrête seulement pas, excepté un moment, quand on souffre trop... Mais c'est un cri qui s'échappe des lèvres, et après lequel l'âme court bien vite pour le rattraper avant que Dieu ne l'ait entendu.

« MOI. Et pourquoi l'aimez-vous ?

« LUI. Parce qu'il m'a créé.

« MOI. Mais cela ne lui a rien coûté.

« LUI. Cela lui a coûté une pensée, une pensée du bon Dieu ! Y avons-nous assez réfléchi ? Quant

à moi, j'y réfléchis souvent, et je deviens fier comme un Dieu dans mon humilité, grand comme le monde dans ma petitesse. Une pensée du bon Dieu ! mais cela vaut autant que s'il m'avait donné tout l'univers. Car enfin, Monsieur, bien que je sois peu de chose, il a fallu d'abord, pour me créer, qu'il pensât à moi qui n'existais pas encore, qu'il m'enfantât d'avance, qu'il me réservât mon petit espace, mon petit moment, mon petit poids, ma naissance, ma vie, ma mort, et, je le sens, mon immortalité. Quoi ! n'est-ce donc rien que cela, Monsieur : avoir occupé la pensée de Dieu et l'avoir occupée assez pour qu'il daignât me créer ! Ah ! je vous le répète, rien que ça, Monsieur, rien que ça, quand j'y pense, cela me fond d'amour pour le bon Dieu !! »

\*  
\* \* \*

Le poète qui avait écrit :

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême !  
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !

.....

trouva dans ses dernières années, Celui qu'il cherchait pour l'aimer.

Il a pu redire le chant qu'il avait composé, avec tant de foi et d'amour, aux jours de sa jeunesse, sur le chrétien mourant :

Qu'entends-je? Autour de moi l'airain sacré résonne!  
 Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?  
 Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?  
 O mort, est-ce ta voix qui frappe mon oreille  
 Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille  
 Sur le bord du tombeau!

.....  
 Mais qu'entends-je? Au moment où mon âme s'éveille,  
 Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!  
 Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort!  
 Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée  
 J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée  
 Entre au céleste port.

Etendu sur son lit funèbre, il tenait entre ses  
 mains ce crucifix qu'il désirait presser sur ses lèvres  
 expirantes :

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne  
 De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;  
 Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,  
 O toi qui sais mourir !

.....  
 Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,  
 Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,  
 Une figure en deuil recueillir sur ma bouche  
 L'héritage sacré !

Enfin, il a pu répéter, comme une dernière  
 prière :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

Il est mort, disaient tous les journaux de Paris,

après avoir reçu tous les secours de la religion, que M. Deguerry, curé de la Madeleine, lui a administrés. Depuis plus d'un an, M. de Lamartine avait voulu faire une confession générale, et depuis lors il était demeuré fidèle à la pratique de la religion.

« M. de Lamartine, écrivait le *Monde*, malgré les écarts de son imagination, garda toujours le souvenir de son éducation, qui avait été chrétienne. Ce souvenir s'était ravivé surtout depuis quelques années. Lorsqu'il fut question de M. Littré pour l'Académie française, M. Havin sollicita sa voix en faveur du candidat du *Siècle*. Les sentiments irréligieux de M. Littré furent aux yeux de M. de Lamartine une objection invincible. « Comment! « répondit-il avec quelque vivacité à M. Havin, vous « me demandez de voter contre le bon Dieu, à « moi qui irai bientôt paraître devant lui! Jamais! « jamais! »

« La mort si profondément chrétienne de Mme de Lamartine acheva chez l'illustre poète ce grand travail intérieur qui devait le ramener complètement à la foi de ses belles années. Depuis plus de deux ans déjà, dans la semaine de Pâques, il s'agenouillait à côté de sa nièce à la table sainte. Lamartine n'avait donc pas attendu à la dernière heure pour demander et recevoir l'absolution du prêtre et la visite de son Dieu. »



## DE TOCQUEVILLE

(1805-1859)

**A**LÉREL DE TOCQUEVILLE (Alexis), est né à Verneuil (Seine-et-Oise). Son père était pair de France et préfet sous la Restauration. En 1831, M. de Tocqueville fut chargé, avec M. Gustave de Beaumont, d'aller étudier le système pénitentiaire aux Etats-Unis, et à son retour il publia un remarquable compte-rendu de sa mission. Quatre ans après, il faisait paraître la *Démocratie en Amérique*, ouvrage profond et hardi qui lui mérita un prix Montyon, le fit entrer à l'Académie des sciences morales, et en 1841, à l'Académie française. Il devint ensuite député et, en 1849, il recevait le portefeuille du ministère des affaires étrangères.

Le P. Lacordaire fut le successeur à l'Académie française de M. de Tocqueville. Dans son discours de réception, l'illustre religieux a fait l'éloge de son prédécesseur et nous en citons les détails suivants qui nous montrent dans le célèbre publiciste, le chrétien et l'homme de foi :

« ... Rien n'était moins sympathique à M. de Tocqueville que ce peu de goût à l'endroit de ce qui s'approche de Dieu. Quand Montesquieu, devenu homme, avait voulu traiter, pour l'instruc-

tion de son siècle, des lois civiles et politiques, il avait tout à coup, par le seul effet de son application d'esprit aux fondements et aux besoins de la société humaine, brisé les liens qui le rattachaient à son temps, et de cette même plume qui s'était jouée autrefois dans les *Lettres persanes*, il avait écrit ce 24<sup>e</sup> livre de son *Esprit des lois*, la plus belle apologie du christianisme au XVIII<sup>e</sup> siècle, et le plus haut témoignage de ce que peut la vérité sur une grande âme qui a mis sincèrement sa pensée au service des hommes.

« Plus heureux que Montesquieu, M. de Tocqueville n'avait point eu à regretter de *Lettres persanes* ; son mâle esprit n'avait pas connu les défaillances du scepticisme, et, s'il y avait eu dans sa toi, des jours d'interstice, il n'y avait jamais eu dans son cœur une impiété, ni sur ses lèvres un blasphème.

« Il aimait Dieu naturellement, ne l'eût-il pas aimé chrétiennement. Et lorsque, plus mûr et plus fort, il se fut pris à juger son époque, il avait ressenti une douleur de rencontrer la cause libérale si loin du Dieu qui a fait l'homme libre.

« Il ne comprenait pas que la liberté de conscience pût être une arme contre le Christianisme, et que l'Évangile fût persécuté ou enchaîné par le sentiment qui délivrait Mahomet. Il ne comprenait pas non plus qu'il y eût rien de solide sans un fondement religieux...

« ... Ouvrier trop sérieux pour ne s'être pas consumé dans la lumière dont il avait été l'organe, il s'avança peu à peu, sans y croire, vers une mort qui devait être la troisième récompense de sa vie. La gloire avait été la première ; il avait trouvé la seconde dans un bonheur domestique de vingt-cinq ans ; sa fin prématurée devait lui apporter la dernière et mettre le sceau à la justice de Dieu sur lui. Il avait toujours été sincère avec Dieu comme avec les hommes.

« Un sens juste, une raison mûrie par la droiture avant de l'être par la réflexion et l'expérience, lui avaient révélé sans peine le Dieu actif, vivant, personnel qui régit toutes choses, et de cette hauteur si simple quoique si sublime, il était descendu sans peine encore au Dieu qui respire dans l'Évangile et par qui l'amour est devenu le Sauveur du monde.

« Mais sa foi peut-être tenait de la raison plus que du cœur. Il voyait la vérité du Christianisme, il la servait sans honte, il en rattachait l'efficacité au salut même temporel de l'homme ; cependant, il n'avait pas atteint cette sphère où la religion ne nous laisse plus rien qui ne prenne sa forme et son ardeur. Ce fut la mort qui lui fit le don de l'amour.

« Il reçut, comme un ancien ami, le Dieu qui le visitait, et, touché de sa présence jusqu'à répandre des larmes, libre enfin du monde, il oublia



ce qu'il avait été, son nom, ses services, ses regrets et ses désirs, et, avant même qu'il nous eût dit adieu, il ne restait plus en cette âme que les vertus qu'elle avait acquises sur la terre en y passant. »



## BIOT

(1774-1862)

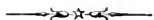
**B**iot (J.-B.), savant célèbre, né à Paris, fut élève de l'Ecole polytechnique. A 26 ans, il était professeur de physique au Collège de France ; il fit, en 1804, une périlleuse ascension aérostatique avec Gay-Lussac, et alla en Espagne en 1816 avec M. Arago, pour y terminer la triangulation de la méridienne. Il a composé de nombreux mémoires insérés dans le recueil de l'*Académie des sciences* ou dans le journal des savants, et publié des traités d'*Astronomie*, de *Physique expérimentale et mathématique*, des recherches sur l'*Astronomie égyptienne*, etc. M. Biot était membre de l'Académie des sciences, de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française.

Cet homme illustre, le *premier mathématicien du monde*, dit M. Moigno, a écrit du baron Cauchy son collègue :

« Qui pourra peindre le vrai chrétien, remplissant avec foi et amour tous les devoirs de loyauté, de probité, de charité affectueuse que la religion nous prescrit envers nous-mêmes et envers les autres? On l'a vu s'occuper de faire du bien autour de lui jusqu'à ses derniers moments ; atten-

dant et acceptant la mort avec une sécurité confiante qu'une foi profonde peut seule inspirer. Heureux celui en qui Dieu, pour notre exemple, a voulu ainsi mêler les dons du génie et ceux du cœur! »

Ces paroles, ajoute M. Moigno, prouvent que M. Biot, le savant des savants, était lui-même profondément chrétien. En effet, on l'a vu plus d'une fois, à Saint-Etienne-du-Mont, recevoir la sainte communion des mains de son petit-fils, vicaire-général du diocèse de Beauvais.



## HORACE VERNET

(1789-1863)

LE grand-père et le père d'HORACE VERNET étaient l'un et l'autre des peintres distingués : l'enfant reçut, comme un magnifique héritage, le merveilleux talent qui fera passer son nom à la postérité. Horace Vernet s'est consacré surtout aux sujets militaires. Peintre plein de mouvement et de vie, il excellait à grouper autour d'une action principale les divers épisodes d'une bataille et à en faire ressortir avec une frappante vérité tous les détails. La plupart de ses œuvres ont été reproduites par la gravure et la lithographie. En 1826, il fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts et deux ans après, nommé directeur de l'École de Rome.

Horace Vernet n'a pas attendu l'heure de la mort pour revenir à la pratique de ses devoirs religieux, et le marquis de Ségur, dans son livre : *Un hiver à Rome*, raconte en ces termes la conversion de l'illustre artiste :

« Horace Vernet avait fait en 1850 le portrait du Prince-Président passant une revue à Satory, suivi de deux officiers généraux, le général Reille, et le général Changarnier. Après le 2 décembre, le

Prince fit dire à Vernet de remplacer le général Changarnier par un autre personnage. L'illustre peintre trouva la demande singulière et se contenta de répondre qu'Horace Vernet ne corrigeait pas l'Histoire. Louis-Napoléon se montra bon prince ; il eût pu jeter la toile au feu ; il se contenta de l'envoyer en pénitence en Afrique, où elle est restée depuis lors.

« Horace Vernet, se jugeant en disgrâce, voulut en profiter pour revoir sa chère Algérie, et il y passa tout l'hiver de 1852. C'est là qu'il fit connaissance du P. Régis, abbé de Staouéli. Il s'attacha fort à lui, admira l'établissement agricole fondé avec tant de persévérance, de sacrifices et de vertus, et, touché du dévouement de ces humbles religieux, anciens soldats pour la plupart, qui mouraient résignés et joyeux, victimes de la fièvre, sur ce nouveau champ de bataille, il promit au P. Régis de venir faire une retraite dans son monastère.

« En effet, le dimanche des Rameaux, le Père vit arriver un chasseur portant guêtres, fusil et gibecière, qui vint frapper à la porte de la Trappe : c'était Horace Vernet.

« Me voici, dit-il, mon Père ; je viens me  
« reposer et réfléchir quelques jours au milieu de  
« vos frères. »

« Ils causèrent longtemps en se promenant et bientôt la causerie prit un caractère si intime, que

le père dit en souriant au grand artiste : « Savez-  
« vous que vous venez de faire les trois quarts  
« de la besogne, et qu'il ne vous manque plus  
« guère que de vous mettre à genoux pour rece-  
« voir le pardon de vos fautes? — Je vous com-  
« prends, mon Père, répondit Vernet ému ; mais  
« je vous demande vingt-quatre heures pour  
« mieux me préparer. — Bien, mon fils, restez  
« seul avec Dieu ; la solitude vous est bonne en  
« ce moment. » Il le quitta, et Vernet se dirigea  
vers le rivage de la mer qui baigne le monastère.  
Le Père se retourna au bout de quelques instants  
et vit l'illustre peintre assis sur une pierre, la tête  
plongée dans ses deux mains. « Cela va bien », se  
dit-il, et il s'en alla prier Dieu à la chapelle du  
couvent.

« Le lendemain, Horace Vernet se confessa avec  
grande foi et grande contrition ; son visage était  
mouillé de larmes. Le jour de Pâques, il demanda  
au P. Régis s'il ne pourrait pas, pour rendre gloire  
à Dieu, se parer de ses décorations. Le Père  
approuva cette idée, et Vernet, tout couvert de  
croix et de cordons, assista à la grand'messe de la  
communauté au milieu des frères et vint avec eux  
à la table de la communion recevoir le corps sacré  
de Jésus-Christ. Après la messe, il partagea le  
grossier repas des religieux et quitta le monastère  
l'âme légère et joyeuse : il laissait à Staouëli le far-  
deau des fautes de toute sa vie, et il emportait

dans son cœur le Dieu bon et miséricordieux qui lui avait pardonné.

« Depuis ce jour, jusqu'à sa mort, Horace Vernet remplit exactement ses devoirs de chrétien. Chaque fois qu'il rencontrait le Père Régis, il se confessait et communiait, en son absence, il s'adressait au curé de St-Germain-des-Prés, sa paroisse. Il mourut avec les sentiments de foi et de piété dans lesquels il avait passé les dix dernières années de sa vie. »



## J A S M I N

(1798-1864)

**J**ASMIN, poète français, est né à Agen ; son père était tailleur, et lui-même perruquier. Il ne voulut jamais quitter sa modeste boutique et refusa toujours les honneurs et la fortune. Il écrivit ses poésies en patois de son pays, et comme on lui demandait pourquoi il choisissait la langue gasconne de préférence à la langue française : « Je n'abandonnerai point, dit-il, la langue de ma mère. Les écrivains et les poètes l'ont tous désertée et c'est ainsi que les travailleurs de la terre, les pauvres, les malheureux, tous ceux qui n'ont rien et sont privés de tout, sont encore privés, et de la littérature et de la poésie, de tout ce qui peut élever leur âme et seconder la religion..., moi je veux consoler, fortifier, améliorer ces multitudes dédaignées. Je serai leur poète, je les aimerai comme le Sauveur nous apprit à les aimer... Jésus-Christ se fit homme pour parler aux hommes, petit pour enseigner les petits : moi, je n'ai point à descendre, je ne suis rien qu'un enfant du peuple, parlant la langue du peuple. Je n'ai qu'à demeurer ce que je suis et à rester où Dieu m'a placé... »

Cette gloire que le poète n'a pas cherchée, est



venue à lui, et il s'est fait, dans toute la France, une grande réputation par ses œuvres pleines de vivacité, de grâce et de fraîcheur.

M. Henri Lasserre a raconté une visite qu'il fit à Jasmin en août 1864. Nous puisons dans ce récit, de très intéressants détails sur le poète, avant tout chrétien :

\*  
\* \*

— « La lumière du jour éclairait de ses plus joyeux rayons la boutique où nous venions d'entrer, et je pus alors étudier en détail la physionomie du poète, tandis que j'avais eu quelque peine à bien distinguer ses traits dans la demi-obscureté de la chambre.

« Le visage était défait et fatigué, et il avait une constante expression de souffrance : depuis un mois environ, Jasmin ressentait, en effet, presque sans relâche, des douleurs fort aiguës. La barbe, qui encadrait son visage d'un épais collier, commençait à grisonner ; il en était de même de ses cheveux, qu'il portait un peu longs. Toutefois, malgré ces atteintes de l'âge et de la maladie, je retrouvai du premier coup d'œil l'homme que j'avais vu jadis au milieu des ovations et des triomphes, dans tout l'éclat de sa puissance et de son génie.

« Le front était magnifique. La bouche, un peu

forte mais très belle, était singulièrement expressive et mobile. Des yeux incomparables, que rien ne peut traduire et qui traduisaient tout. La bonté et la finesse, la grâce et la force, la bonhomie et le génie, ces yeux disaient tout, — tout ce qui, dans l'homme, est le reflet de Dieu.

« — Connaissez-vous ma dernière pièce ? me dit Jasmin.

« — Laquelle.

« — Ma grande pièce sur Jésus-Christ, contre Renan. J'ai lu son livre ; c'est un..... Je lui réponds au nom de la masse populaire, au nom de la grande fourmilière des travailleurs, au nom des pauvres de la terre à qui il veut enlever Dieu. »

« Quand Jésus est descendu sur la terre, a-t-il  
 « continué en s'émouvant de plus en plus, quand  
 « Jésus est descendu sur la terre, quand il a fondé  
 « l'Eglise, ce sont les entrailles de Dieu qui se sont  
 « ouvertes, et son cœur est devenu le refuge des  
 « multitudes malheureuses, des pauvres, des souffreux, des galeux, des misérables. C'est pour  
 « ceux-là qu'Il est venu. C'est Lui qui fait qu'au  
 « milieu de leurs douleurs et de leurs travaux ils  
 « sont encore heureux. C'est l'Eglise qui enseigne  
 « et qui console. C'est l'Eglise qui rend bon...  
 « Pourquoi veut-il la détruire ? Il a donc la haine  
 « du bien ? Voilà mes idées, mes sentiments, mes  
 « croyances. Je ne sais si ce sont les vôtres, mais  
 « pour moi, monsieur... »

« Je l'interrompis d'un geste et, mettant la main dans ma poche, j'en sortis un chapelet qui s'y trouvait, bien plus par hasard, hélas ! que par de régulières habitudes de piété. Quoi qu'il en soit, ce chapelet, terminé par une croix, témoignait de mes croyances religieuses.

« — Je suis chrétien, cher poète, lui dis-je en le lui montrant.

« — Regarde, femme, dit-il à Mme Jasmin en m'indiquant affectueusement de la main. C'est un des nôtres : il est chrétien. »

« Nous nous serrâmes la main. Il reprit :

« — Au nom de nos populations du Midi, je m'élève contre le blasphémateur qui a osé s'attaquer à Jésus ! Ecoutez ce que j'en dis :

« *Lou ro, pel lou senti n'a pas bezoun d'escrïou :*

« *Jésus fay recoulta souu mel dius la souffrenço...*

« *Jésus ès may qu'un hôme : Es Diou ! ès Diou ! ès Diou !...* »

Le cœur pour le sentir n'a pas besoin d'écrit :

Jésus fait récolter son miel dans la souffrance,

Jésus est plus qu'un homme : il est Dieu ! il est Dieu ! il est  
[Dieu

.....

« Pendant qu'il me disait ses vers dans le rythme harmonieux de sa belle langue, il s'émouvait de plus en plus à la pensée de ce Jésus dont l'amour embrasait son âme bien plus encore qu'il n'inspirait son génie. Les larmes montèrent à ses yeux,

les obscurcirent un instant et ruisselèrent sur son visage. Il s'interrompit, oppressé par son émotion.

« Nous nous regardâmes. Ce ne fut que l'éclair d'un coup d'œil, mais dans ce regard nos cœurs se touchèrent et se comprirent. Il me tendit les bras et je m'y jetai en pleurant.

— Jésus est Dieu ! s'écria-t-il, *ès Diou ! ès Diou ! ès Diou !*

« Cette scène ne s'effacera jamais de mon souvenir.

« Ce n'est que dans le bien, ce n'est que dans la vérité, ce n'est que dans la religion que de telles effusions sont possibles. Qui donc, les yeux baignés de larmes, a jamais senti l'irrésistible besoin d'embrasser l'auteur d'un mauvais livre, que dis-je ? l'auteur d'un livre qui ne serait pas chrétien !

« — Et maintenant que nous nous sommes reposés un peu, dit le poète, retournons-nous contre l'ennemi. »

« Et il me lut alors, tout entière, cette pièce admirable dont il ne m'avait dit qu'un fragment. Elle a été publiée à part, et je ne me crois point le droit de la reproduire ici. La vie et la mort de l'incrédule et du chrétien y forment deux tableaux saisissants, d'un contraste admirable. »



« ... Il s'était tu : je l'écoutais encore. Rien ne peut donner une idée de Jasmin disant ses vers ; rien, ni les plus grands orateurs, ni Lamartine, ni Berryer, ni Lacordaire, ni les plus surprenants acteurs, ni Rachel, ni Frédérik-Lemaître, ni même Delsarte dans ses plus beaux moments. Cet homme, ce pauvre malade que j'avais vu, l'instant d'auparavant, si pâle et si défait, m'apparaissait tout transfiguré. Le char de feu de la poésie et de la charité l'emportait en quelque sorte dans le monde où tout est lumière. D'un bond il s'était élevé jusqu'à ces régions où ne peuvent atteindre ni la vieillesse, ni la maladie. Il était superbe. Ce n'était ni un malade, ni un vieillard, ni un écrivain, ni un poète, ni Jasmin que j'avais en ce moment sous les yeux. C'était la Poésie elle-même, éternelle, rayonnante, et planant au-dessus des misères et des infirmités de la vie. Non, jamais, dans toute mon existence, je n'avais rien vu d'aussi beau... jamais, hélas ! je ne le reverrai. J'entendais le chant du cygne, et le poète allait mourir.

« J'admirais, pendant qu'il me parlait, cette étonnante faculté que possédait Jasmin, de s'emparer successivement, dès qu'il ouvrait les lèvres, de l'intelligence et de la vie de son auditoire.

« Son génie cherchait la beauté : ouvrez ses écrits.

« Son âme était éprise du vrai : ouvrez encore ses livres et interrogez l'Eglise infallible, qu'il a tant aimée. »

« Sa volonté faisait le bien : ouvrez une dernière fois le livre de sa vie ; interrogez de nouveau l'Eglise, et faites parler les multitudes qu'il a améliorées, qu'il a vêtues, qu'il a nourries, pour lesquelles il a bâti des écoles, des hôpitaux, des temples chrétiens, pour lesquelles il a vécu. »

« Je voulus voir et toucher de mes mains sa couronne, cette célèbre couronne d'or que, dans une fête inouïe, le Midi avait un jour posée sur le front du poète. Mais cette couronne si noblement conquise n'attira guère mon attention. J'étais tout entier absorbé dans la contemplation du poète, illuminé pendant qu'il me parlait par un invisible soleil. Je le vis ce jour-là dans tout l'éclat de son auréole et dans toute la splendeur de sa gloire. »

« Tel il était, lorsqu'il parcourait le Midi, et que ses peuples se pressaient sur ses pas. Tel il était lorsqu'il fut couronné à Agen par les provinces du Languedoc, de la Provence, de la Guyenne, de la Gascogne, du Périgord, comme jadis Pétrarque l'avait été à Rome. »

\*  
\* \*

« Le soir était venu, et l'instant approchait où j'allais le quitter. Cette pièce qu'il achevait à peine

de me dire, ces vers si profondément venus du cœur, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce tableau de la mort chrétienne, hélas ! si proche pour lui, a été la dernière inspiration de ce beau génie. Ces strophes si religieuses ont été son suprême adieu à la terre. Il semble qu'elles soient comme la signature définitive de toutes ses poésies et comme le couronnement de son existence.

« Chose remarquable, en effet :

Jésus-Christ, voilà le dernier poème de ce chrétien, et c'était le fond de son âme.

« *Lou pèdestal ès sèn, n'ennayro che lou bé.* »

« Le piédestal est saint, il n'élève que le Bien. »

« Voilà le dernier vers de ce poète, couvert de gloire par son pays, et ce fut la devise de son esprit.

« En nous quittant, nous nous embrassâmes avec effusion.

« Je ne devais plus le revoir.

« Quelques semaines après, le cri de deuil que poussa le Midi, m'apprit que la mort venait de frapper le dernier des troubadours, le plus grand, le meilleur et le plus chrétien.

« Quand il sentit approcher la fin de ses jours terrestres, il s'empressa de demander lui-même à l'Eglise le pain de la vie éternelle qu'il avait si souvent reçu, devant ces mêmes autels que les dons de son génie avaient fait élever à Dieu. Il mourut

avec la sérénité d'un saint. Sans doute il sentait qu'il entrait dans la gloire, et qu'aux acclamations des multitudes allait succéder cette parole de Jésus-Christ, par laquelle il doit juger les vivants et les morts ; la parole de ce même Jésus dont naguère il m'avait parlé en si grand poète et en si grand chrétien : « Viens, le béni de mon Père. Entre en possession du royaume qui t'a été préparé... Car j'ai eu faim, et tu m'as donné à manger ; j'ai eu soif, et tu m'as donné à boire ; j'étais sans asile, et tu m'as recueilli ; j'étais nu, et tu m'as vêtu ; infirme, et tu m'as visité ; en prison, et tu es venu vers moi. »

Henri LASSERRE. »





## GOUNELLE

(1864)

**G**OUNELLE était inspecteur des lignes télégraphiques.

Savant distingué, il a eu l'honneur d'introduire la télégraphie électrique dans notre patrie. Jusqu'à lui, le seul mode de communication rapide que possédât la France, était le télégraphe aérien de Chappe, ingénieuse invention sans doute, mais dont le mécanisme défectueux était sujet à de nombreux inconvénients. Demandant à être placé sur des points élevés, montagnes ou édifices, pour être aperçu au loin, ce télégraphe courait le risque d'être renversé par les ouragans. Sans usage la nuit, il était encore souvent annihilé le jour à cause du brouillard. On comprend qu'avec deux ennemis de cette nature, l'obscurité et le vent, il fut difficile au mécanisme imaginé par Chappe de rendre tous les services de rapidité et d'exactitude qu'on a droit d'attendre de la télégraphie. On raconte, au sujet du télégraphe aérien, une anecdote assez piquante, si elle est vraie, et qui manifeste bien l'imperfection du système. Il paraîtrait que lors de la bataille de l'Isly, on aurait télégraphié, des côtes d'Espagne à Paris, pour annoncer la

victoire remportée par nos armes. Le télégramme commençait ainsi : « Tel jour rencontré les Marocains. Grande bataille. La victoire est restée aux... » puis interruption par le brouillard, sans qu'on pût savoir, autrement qu'en le soupçonnant, à qui appartenait cette victoire restée en suspens. Le lendemain, brouillard encore, nouveau silence du télégraphe. Le surlendemain, de même, si bien que les dépêches écrites du maréchal Bugeaud étaient arrivées, connues et acclamées, avant que le télégraphe eût pu recouvrer la parole.

Tel était encore l'état de la télégraphie en France, en l'année 1844, quand M. Gounelle sollicita et obtint l'honneur d'établir une ligne électrique d'essai, de Paris à Rouen, ligne qui, construite sous sa direction, s'ouvrait définitivement au mois de mai 1845.

Mais notre but, en rappelant ici son nom, n'est pas de vanter la science de celui qui l'a porté, ni même de raconter ses travaux. Ennemi de toute gloire mondaine, un éloge, même mérité, nous semblerait une offense à sa modestie. C'est l'homme, le chrétien que nous voudrions faire connaître pour la gloire de la religion.

L'homme était essentiellement bon et d'une âme éminemment noble. Le bien, le vrai, le beau le passionnaient. Nous ne nous rappelons pas l'avoir vu trahir une seule fois la vérité de propos délibéré, quelque innocent qu'eût pu sembler le

mensonge. Quant à la justice, il l'aimait d'un amour si ardent qu'il ne pouvait entendre, sans une profonde souffrance, le récit d'une iniquité, si désintéressé qu'il fût lui-même dans la question. Sa conscience était sa seule règle ; on peut scruter les vingt années de sa carrière administrative, on n'y trouvera aucun de ces accommodements, aucune de ces petites faiblesses que des âmes, même honnêtes, se permettent quelquefois trop aisément. Qui pourrait dire jusqu'où il poussait les scrupules de la délicatesse ? Nous l'avons vu, en une circonstance grave, sacrifier sa position, son avenir et jusqu'au pain de ses enfants, à ce qu'il croyait un conseil de l'honneur.


Et cependant Dieu sait s'il chérissait sa famille !

Pour le chrétien, tout ce que nous pouvons en dire, c'est que, aux yeux de quiconque a connu M. Gounelle, le caractère distinctif de sa vie n'était pas tant sa science rare, ni son intelligence élevée, que sa foi profonde et son ardent amour de l'Eglise.

Ancien élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole d'application d'artillerie, Dieu lui fit la grâce de conserver intact le dépôt de ses croyances ; sa foi ne connut jamais le doute ; elle ne subit jamais d'éclipse, ni même d'attiédissement. L'Eglise n'a jamais eu de fils plus soumis et plus dévoué que M. Gounelle ; il aurait voulu mettre à

son service sa science, son temps, sa fortune, et, au besoin, sa vie et celle de ses enfants.

Sa piété égalait sa foi, et sa charité était au niveau de sa piété. Assidu aux offices du dimanche, il passait encore, chaque jour, deux longues heures en prières, n'estimant pas perdu le temps qu'il prenait à la science pour le donner à Dieu. Ses aumônes étaient abondantes, et il ne regrettait la modicité de sa fortune qu'à cause de l'impuissance où elle le mettait de donner davantage.  
(J. GRANGÉ.)



## JEAN REBOUL

(1796-1864)

LE 31 mai 1864 (1), REBOUL rendait à Dieu l'âme belle et harmonieuse qu'il avait reçue de lui. Le deuil a été grand dans le camp catholique : il perdait un bon soldat. La presse s'en est émue, la chaire a fait l'éloge du poète pur et du chrétien, et la ville de Nîmes, par une lettre solennelle, a convié ses enfants aux obsèques d'un homme qui l'avait honorée par ses chants et par sa vie.

Il n'y a rien cependant qui soit plus simple que cette vie. Humble par la naissance, petit par la fortune, mais noble par le cœur et par l'intelligence, ouvrier par devoir, poète par goût.... c'est un enfant du peuple qui est demeuré peuple, mais sans s'en prévaloir et sans se faire, comme d'autres, de son point de départ un titre et de son origine, un droit et un drapeau.

Catholique en religion, et catholique pratique, royaliste en politique, classique en poésie, ce poète-boulangier n'appartient à aucune de ces dé-

(1) Cet article est extrait d'une étude publiée en 1864 par M. l'abbé Bannard sur Jean Reboul.

mocraties qui dissolvent la pensée, la société et l'art. Il a mis constamment la dignité morale au-dessus de la vaine gloire, et il est vrai de dire que toutes les noblesses se cachent sous l'habit de ce grand ouvrier qui ne voulut jamais être autre chose, qui vécut pauvre, obscur, sans songer à s'en plaindre une seule fois dans ses vers; conciliant en lui-même des grandeurs réputées jusqu'alors incompatibles, et trouvant dans sa foi le modèle et le soutien de cette vie idéale dont le P. Lacordaire a écrit ce beau mot : « Je n'aime rien tant qu'un grand cœur dans une petite maison. »

Ce fut dans la petite maison d'un honnête serrurier de la ville de Nîmes que Jean Reboul naquit le 23 janvier 1796. L'étoile de la poésie était sur ce berceau, mais alors personne ne pouvait la voir encore. Le pauvre enfant grandit dans l'espoir de devenir un ouvrier de renom : l'ambition de son père n'allait pas au-delà. Celle de sa mère était qu'il fût, par-dessus toutes choses, un homme et un chrétien. Voilà sous quels auspices Reboul entra dans la vie. Ajoutez à cela l'influence du prêtre qui lui fit le catéchisme, et vous aurez l'histoire de ces premières années, plus fécondes qu'on ne pense et qui lui faisaient dire plus tard, à l'âge d'homme :

Revenez, revenez, beaux jours de mon enfance....  
Jours naïfs, plaisirs purs emportés par le temps,  
Ainsi que le parfum des fleurs par les autans;

Quand notre bon curé, d'un doigt glacé par l'âge,  
Me caressait la joue en me disant : « Sois sage ! »  
Quand mes pieuses mains, aux prières du soir,  
Pour ranimer ses feux balançaient l'encensoir.

.... A treize ans, l'écolier quittait le pensionnat d'instruction primaire. Il savait lire, écrire, et rien ne le distinguait encore de ses camarades si ce n'est une passion extrême pour la lecture. Sa famille, témoin de ces dispositions, crut que c'était les servir que de placer l'enfant, en qualité de clerc, chez un avoué de Nîmes. C'était un singulier noviciat de poésie, et Reboul put bientôt acquérir la certitude que la langue de la chicane diffère notablement de celle des muses. Aussi, revenait-il d'instinct à celles-ci dans ses heures perdues, et les meilleures de toutes étaient celles où il jetait à la marge d'un dossier, quelques rimes qui ne tardaient pas à s'en aller au feu, mais qui, du moins, lui valurent ces premières joies de l'esprit qu'on ne retrouve guère. Tout cela, bien entendu, se faisait en cachette ; car maître Boyer tenait pour les choses positives, et son honnête clerc se reprochait à lui-même le temps qu'il lui dérobaient par ses digressions dans le pays des rêves.

C'est sur ces entrefaites que son père mourut. Reboul le pleura beaucoup. Il y a dans ses œuvres une page touchante où il raconte la maladie de son père, les larmes de sa mère et les siennes :





tous les vieux thèmes de la poésie vulgaire, il se répond à chaque strophe par ce noble refrain qui est son manifeste :

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre !  
Car c'est du ciel que tu descends.

Hélas ! les voix du ciel ne sont pas toujours celles qui plaisent à la terre : Reboul ne l'ignorait pas. Mais il ne chercha jamais la popularité aux dépens de la vérité et de la vertu, et c'était de Dieu seul qu'il attendait le prix de ses vers :

J'ai tout mis à tes pieds, Seigneur, et ta justice  
Donnera quelque chose à ce grand sacrifice.

La gloire cependant ne lui fut pas refusée. En 1828, Reboul adressait à une dame de Nîmes une petite pièce de vers pour la consoler de la mort de son enfant. Cette ode, née d'une larme, se trouva être un chef-d'œuvre de pureté, d'onction et de grâce céleste. *L'Ange et l'Enfant* parut d'abord dans la *Quotidienne*. Elle y fut aussitôt distinguée et bientôt après elle était reproduite presque partout avec un applaudissement unanime. Toutes les mères la lurent ; tous les enfants l'apprirent ; les arts s'en emparèrent ; elle fut chantée, modelée, burinée, peinte, sculptée.

Aussi bien le temps dont je parle était l'âge d'or de la poésie parmi nous. Le sceptre en repo-

sait alors glorieusement aux mains de Lamartine, qui lut le petit poème et qui en fut charmé. Il commença par féliciter l'auteur ; puis, quelque temps après, jugez ce que fut la joie du boulanger quand un jour il reçut, du poète qu'il aimait, la dédicace d'une *ode* de ses *Méditations* : *Le Génie dans l'obscurité!* Reboul avait désormais son droit de bourgeoisie dans la cité des lettres, et les plus éminents écrivains de toute école s'empressèrent de lui ouvrir leurs rangs.

Ce ne fut cependant que plus de dix ans après qu'il parut à Paris ; mais on ne venait pas à Nîmes sans visiter Reboul. Autour de la glace de sa modeste cellule, vous eussiez vu rangées les cartes des princes de la science, des princes de la parole et des princes de l'art. Après Lamartine, Alexandre Dumas s'était fait son patron dans le monde littéraire, et c'était avec joie qu'il montait cet escalier au détour de la rue, traversait le grenier plein de tas de froment et frappait à la porte de cette chambre de poète dont la simplicité presque monastique devait trouver en lui un peintre si fidèle.

La Révolution de 1830, par son caractère impie, l'attrista profondément. Il exhala son indignation dans une *Ode* au Christ, qu'il terminait par cette strophe, le *Christ à Gethsemani* :

Et nous, fils de son culte, imitons son exemple,  
Sur le profanateur de la Croix et du temple

Gémissons : un remords peut le rendre au Seigneur !  
Sous notre affliction que toute haine expire !  
C'est le temps de pleurer et non pas de maudire.  
Le ciel même est dans la douleur !

Quand éclatèrent les événements de 1848, Reboul reçut de ses compatriotes un magnifique hommage. Leur vote le porta à la représentation dans l'Assemblée constituante. Il n'y demeura qu'un an : il avait hâte, d'ailleurs, de revoir ses foyers qu'il ne devait plus quitter et où sa vie, désormais, se consacra tout entière au culte de Dieu, des pauvres, de l'amitié, de l'étude et de la sainte poésie.

La Bible fut le manuel de ses dernières années. Elles se passèrent dans le silence et presque dans la retraite, béni des pauvres dont il visitait les mansardes. Quelques prêtres distingués, des jeunes gens choisis, des hommes du peuple comme lui et de hauts magistrats firent une garde d'honneur autour de sa vieillesse. Affaibli et malade, il se recueillait en lui-même comme pour prêter l'oreille à une voix douce et faible qui l'appelait d'en haut. Parlant du poète chrétien il avait dit :

Dans un galetas solitaire  
La mort pourra fermer ses yeux,  
Mais ses chants rompus sur la terre  
Iront se renouer aux cieux.  
Quittant cette triste vallée,  
Son âme sera consolée :

Son parfum n'y fut répandu,  
Comme ceux de la pénitente  
Que sur les pieds de la vertu...

Cette heure sonna pour lui le dernier jour de mai 1864, et le poète chrétien allait contempler aux cieus ce qu'il avait pieusement chanté sur la terre.



## LAMORICIÈRE

(1806-1865)

**L**E général LAMORICIÈRE (Christophe-Louis-Léon Juchault de) est né à Nantes. Brillant élève de l'École polytechnique, il embrassa la carrière militaire et s'y signala de bonne heure par son intelligence et sa bravoure. Envoyé en Afrique, il se distingua sur tous les champs de bataille, et, âgé seulement de 37 ans, il était arrivé au grade de général. Ce fut lui qui eut la gloire de réduire Abd-el-Kader à se rendre au duc d'Aumale.

Lamoricière fut nommé représentant du peuple en 1848. Il fut arrêté au 2 Décembre 1851 et exilé : il ne rentra en France qu'en 1857.

Le vaillant soldat avait payé sa dette à sa patrie. L'admirable chrétien allait mettre son épée au service de l'Église, sa mère, car Lamoricière était un homme de grande foi.

« Cette foi, disait M<sup>gr</sup> Freppel, héritage d'une famille chrétienne et qui avait embauné les jours de son enfance, au milieu de la catholique Bretagne, cette foi qui était venue se placer à ses côtés sous les traits de la piété la plus tendre et la plus aimable, à l'heure de l'exil, comme au temps de la gloire ; cette foi dont il ressentait la douce in-

fluence dans tout ce qui faisait le charme et le bonheur de sa vie domestique, cette foi à laquelle, sans jamais la perdre de vue, il avait prêté moins d'attention au milieu des camps, il allait l'approfondir avec l'esprit de recherche et le besoin de clarté qu'il portait dans chaque question.

« Pour une nature si franche et si loyale, le doute et l'indécision ne pouvaient être de longue durée. Ce qui devait l'étonner plutôt, à mesure qu'il avançait dans des études si attrayantes et si élevées, c'était de voir l'indifférence ou l'hostilité de plusieurs à l'égard d'une religion « qui a (ce « sont les paroles du général) pour elle la science, « la philosophie, les arts, les grands hommes ; qui « a pour elle le passé, le présent, l'avenir ; qui « peut seule résoudre les difficultés du temps « actuel ; qui répond aux besoins de tous les « esprits, de tous les cœurs, de toutes les volon- « tés, de toutes les classes, de tous les malheu- « reux ; qui est seule capable d'assurer le bonheur « présent et le bonheur futur. »

— Afin de défendre les droits sacrés de l'Eglise, Pie IX, abandonné de tous les gouvernements et trahi de toutes parts, envoya, au mois de mars 1860, M<sup>gr</sup> de Mérode proposer au plus illustre des généraux français, à celui qui avait pris Abd-el-Kader, de se mettre à la tête de la petite armée pontificale.

« Un soir, raconte M<sup>gr</sup> Dupanloup, dans l'orai-

son funèbre de Lamoricière, un général, un jeune homme et un prêtre, étaient réunis au château de Prouzel. On discutait la question de savoir si le général irait se mettre à la tête de l'armée du pape. Il ne s'agissait pas d'augmenter sa gloire, mais de la sacrifier, d'illustrer sa vie, mais de l'exposer. On lui demandait de quitter la France et de prendre le commandement d'une poignée de jeunes gens qui n'avaient jamais vu le feu, ne parlant pas la même langue, mais ralliés, par la foi, sur un petit territoire pris entre deux armées dix fois plus nombreuses, plus aguerries, mieux équipées ; il s'agissait de passer pour un étourdi aux yeux des sages, pour un factieux aux yeux des politiques, pour un chef aventureux aux yeux des militaires, en deux mots, de combattre sans espoir de mourir et de vaincre. Le prêtre insistait, le jeune homme hésitait, le général méditait.

« Tout à coup le guerrier se lève et dit d'une voix nette et calme : « J'irai. »

« Le général marcha, pour la première fois, à une défaite. Il devait être vaincu, comme les Croisés, dont les défaites ont sauvé l'Europe et la civilisation ; vaincu, mais après avoir taché de sang les mains des envahisseurs ; et ce sang ne s'effacera pas ! »

L'acceptation de Lamoricière surprit la plupart de ses anciens amis qui ignoraient quelles profondes convictions chrétiennes animaient cette âme d'élite.

L'année précédente, M. de Corcelles, lui ayant fait cette question : « Que répondriez-vous à qui « vous offrirait le commandement de l'armée de « Pie IX? — Je répondrais, dit Lamoricière, que la « cause de Pie IX me semble humainement com- « promise, mais que c'est une de ces causes pour « lesquelles je serais heureux de mourir. »

Lamoricière n'eut la gloire ni de vaincre ni de mourir pour la cause de Pie IX et de l'Eglise. Il revint en France, et, retiré dans son pays, il vécut dans la retraite et la pratique des vertus chrétiennes. La mort ne le surprit pas : il était prêt.

\* \* \*

#### LE GÉNÉRAL LAMORICIÈRE ET LES LOIS DE L'ÉGLISE.

Qui pourrait dire avec quelle générosité ce grand cœur s'était donné à Dieu? Toutefois, ceux qui l'ont vu de près savent seuls avec quelle simplicité, quelle candeur, quelle fermeté, quelle fidélité dans les plus petites choses, il avait embrassé la vie chrétienne. Loin de se borner à quelques devoirs généraux, que l'Eglise s'estime souvent trop heureuse de voir acceptés par ses enfants; loin de faire, comme tant d'autres, du catholicisme l'accessoire de sa vie, il considérait que c'était son affaire capitale, qu'il y avait là un champ illimité ouvert à ses investigations, digne de fixer son intelligence,



d'intéresser son cœur, d'occuper son activité. Aussi apportait-il un égal soin à étudier l'histoire, la doctrine de l'Eglise, et à mettre sa vie d'accord avec ce qu'il avait appris.

Il remplissait ponctuellement ses moindres obligations, et travaillait avec l'ardeur d'un jeune néophyte à se perfectionner lui-même. Le surprenait-on un jour maigre à un buffet de chemin de fer, on le voyait donnant l'exemple de l'abstinence. Arrivait-on chez lui un soir de carême, on le trouvait à genoux, faisant la prière en commun avec ses enfants et ses domestiques. Le dimanche matin, les gens qui venaient lui parler d'affaires étaient obligés d'attendre son retour de la messe, et il leur demandait comment il se faisait qu'ils n'y eussent point été. Un jour sa belle-mère, malade, désira communier chez elle : le général fit orner les corridors que le Saint-Sacrement devait traverser, et, au moment où parut le prêtre qui le portait dans ses mains, il invita tous les ouvriers occupés aux abords du château à suspendre leur travail et à s'agenouiller.

Fidèle à lire l'épître et l'évangile de chaque fête, il s'en faisait expliquer les passages obscurs, voulant à son tour en donner le sens à ses filles. A l'avance, il était convaincu que, loin d'être des formalités superflues ou de simples spéculations de l'esprit, chacun des enseignements de l'Eglise avait sa raison profonde, était destiné à rapprocher

les créatures de Dieu et à guérir les misères innées de la nature humaine. Il y trouvait le moyen d'adoucir, à un âge où d'ordinaire on ne songe plus à se modifier, les aspérités de sa nature impétueuse. Chaque jour on le voyait plus patient, plus indulgent pour ses adversaires, plus calme en présence des contrariétés dont la vie est semée. (*Lamoricière*, par E. Keller, député.)

\*  
\* \*

Une fois chrétien, Lamoricière ne pouvait l'être à demi. Il voulut l'être au grand jour, et sans plus reculer devant le respect humain, devant les dédains de l'incrédulité, que devant les Arabes et les barricades.

Un jour, à Bruxelles, un ancien collègue qui l'avait connu autre, le trouva penché sur ses cartes où il marquait, avec une fiévreuse anxiété et une sympathie passionnée, les progrès de nos armées en Crimée. Pour assujettir ces cartes déroulées, il avait employé ses livres devenus usuels, le *Catéchisme* d'abord, son livre de messe, puis l'*Imitation de Jésus-Christ*, et un volume du P. Gratry.

A la vue de ces ouvrages, le visiteur ne put dissimuler sa surprise.

— Eh bien ! oui, dit le général, j'en suis là, je m'occupe de cela ; je ne veux pas rester comme vous le pied en l'air, entre le ciel et la terre, entre

le jour et la nuit. Je veux savoir où je vais, à quoi m'en tenir, et je n'en fais pas mystère.

— Un jour, M. Thiers étant à Bruxelles, pria le général Lamoricière de venir le trouver le lendemain, à sept heures, pour visiter avec lui le champ de bataille de Waterloo dont il devait écrire l'histoire.

— Je serai chez vous à huit heures, non à sept, répondit Lamoricière, car je vais à la messe.

Il avait frappé juste : le grand historien, qui l'attendait pour partir, lui avoua en chemin qu'il avait un immense besoin de la foi, et qu'il lui enviait le bonheur de croire.

#### PIE IX ET LE GÉNÉRAL LAMORICIÈRE

Voici une anecdote racontée par M. Louis Teste, dans son livre intitulé : *Préface au Conclave* :

« Comme tous les hommes doués de mémoire, Pie IX aimait les citations.

« Un jour, après Castelfidardo et Ancône, s'entretenant avec le général de Lamoricière, il cita un vers d'Horace. Le général poursuivit la citation. Pie IX le regarda fixement. La conversation continuant, il cita Virgile. Le général savait l'*Enéide* et acheva ses vers. Mouvement du pape. Après tout, dut-il penser, Virgile et Horace entrent dans l'enseignement scolastique.

« Les deux interlocuteurs vinrent à parler de

l'Afrique, et Pie IX voulant surprendre le général, cita l'évêque d'Hippone. M. de Lamoricière avait lu saint Augustin : il retrouva le passage entier. C'était fort. Pie IX se pique au jeu, sans en avoir l'air, et jette un mot de saint Irénée à la tête du général. Celui-ci, — qu'on ne croyait pas si lettré — prenant cet assaut de citations à la façon d'un assaut d'armes, continue encore.

« — Ah ça ! mon cher général, s'écria le Pape en lui prenant les mains, où avez-vous fait votre cours de patrologie ? »

« — Dans les camps, en Afrique, très Saint-Père. Que voulez-vous ? Un soldat ne peut pas se battre tous les jours, et j'ai lu les Pères. Je les ai lus avec amour ; ce sont eux qui m'ont enseigné qu'il y avait une gloire au-dessus de la gloire, la gloire d'être vaincu pour le Christ, supérieure à la gloire de vaincre pour le monde. »

« Ce fut à la suite de cet entretien que le Souverain Pontife fit remettre au général Lamoricière, — qui avait refusé tout honneur, — ce petit billet écrit de sa main :

« Mon cher général,

« Je vous envoie cet ordre du Christ que vous  
« avez si bien servi, et qui sera, je l'espère, votre  
« récompense et la mienne.

« PIE IX, pape. »

## LAMORICIÈRE ET LES LIBRES PENSEURS

Il faut voir de quels stigmates brûlants Lamoricière marquait le misérable orgueil de ces libres penseurs qui cachent leur ignorance ou leur mauvaise foi sous le masque de l'amour et de la liberté :

« J'ai vu de près ces gens-là, disait-il ; je les ai pratiqués. Ils s'appellent libres et ils sont esclaves ; ils se croient gens d'esprit, et Dieu sait quelle est la légèreté de leur cuirasse. Ils disent : « J'ai  
« mes principes, mes convictions ; la science a  
« parlé ; » et ils n'ont pas ouvert de bonne foi, sérieusement, un livre catholique. Ils ne lisent rien, ils ne discutent rien. O Pascal ! où es-tu, avec ton fouet, pour flageller ces insensés qui se mentent à eux-mêmes. »



## COUSIN

(1792-1867)

**C**OUSIN (Victor), très célèbre philosophe de notre siècle, a composé un grand nombre d'ouvrages où sont exposées et défendues des opinions le plus souvent blâmables au point de vue chrétien.

Cependant, vers la fin de sa vie, il se rapprocha beaucoup des enseignements de l'Église, à ce point que ses amis croyaient qu'il était devenu entièrement chrétien.

« On le voyait, dit M. l'abbé Baunard, à mesure qu'il avançait en âge, rechercher de préférence les sociétés chrétiennes et les entretiens religieux. Il abhorrait l'athéisme, il invectivait contre le matérialisme, et l'invasion des doctrines positivistes lui était pareillement odieuse.

« Au sein de l'Académie, il votait énergiquement contre les ennemis de Dieu, comme dans sa conversation, il s'élevait hardiment contre les ennemis du peuple et de la papauté. Il avait aimé, suivi et regretté l'abbé H. Perreyve. Le P. Félix recevait ses encouragements. Le parti de la libre-pensée se faisait déjà peur de son apostasie, et un écrivain bien connu annonçait *que le philosophe allait faire naufrage dans le bénitier.*

« Jeunes gens, disait-il, n'écoutez pas ces  
« esprits superficiels qui se donnent comme de  
« profonds penseurs, parce que, après Voltaire,  
« ils ont découvert quelques difficultés dans le  
« Christianisme. Mesurez vos progrès en philoso-  
« phie par ceux de la tendre vénération que vous  
« ressentirez pour la religion de l'Évangile. »

« Parmi ces démarches de l'esprit, le cœur se  
sentait touché de je ne sais quelle grâce qui lui  
venait d'en haut. Il ne supposait pas qu'on pût  
mourir en paix sans l'assistance et l'absolution de  
l'Église, ne louant et n'estimant que les morts  
consacrées ainsi par la religion. On l'a entendu  
dire que ce serait peut-être un prêtre de campagne  
qui recevrait les confidences religieuses de son  
âme. On sait qu'il avait repris le chemin des  
églises ; il n'y avait rien dans l'attitude du vieillard  
qui n'y fût selon le respect et l'adoration..... ; et si  
l'on veut avoir son dernier mot, il faut le chercher  
dans ces lignes émues par lesquelles il prenait  
congé de ces grands personnages d'un siècle qu'il  
aimait, et auxquels il disait : « Contemporaines de  
« Descartes, de Corneille, de Pascal, de Richelieu,  
« de Mazarin, de Condé, Anne de Bourbon, Marie  
« de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe de  
« Vigean, Louise-Angélique de La Fayette, sœur  
« Sainte-Euphémie, âmes aussi fortes que tendres,  
« qui après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous  
« éteindre dans l'obscurité et le silence, enseignez-

« moi à sourire, comme vous, à la solitude, à la  
« vieillesse, à la maladie, à la mort.

« Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son  
« précurseur sublime pour me répéter, au nom  
« de l'Évangile et de la philosophie, qu'il est bien  
« temps de renoncer à tout ce qui passe, et que  
« la seule pensée qui désormais me soit permise est  
« celle de quelques travaux utiles, du devoir et de  
« Dieu. »

Frappé de mort subite, M. Cousin n'a pu recevoir les sacrements de l'Église qu'il eût désirés pour ses derniers moments.



La congrégation romaine de l'Index, à cause même de l'autorité et du grand nom de M. Cousin qui rendaient plus dangereuses les erreurs semées dans ses ouvrages, d'autre part excellents, préparait une condamnation. M<sup>gr</sup> Sibour et M<sup>gr</sup> Maret décidèrent alors M. Cousin à écrire au Souverain Pontife. Il écrivit la lettre suivante :

« Très Saint-Père,

« M<sup>gr</sup> l'archevêque de Paris a bien voulu me communiquer une lettre de Votre Sainteté, remplie de tant de bonté et si digne du cœur paternel de Pie IX, que je cède au besoin de vous en exprimer



ma sincère et profonde reconnaissance. Oui, très Saint-Père, on vous a dit vrai : loin de nourrir aucun mauvais dessein contre la religion chrétienne, j'ai pour elle les sentiments de la plus tendre vénération ; j'aurais horreur de lui porter directement ou indirectement la moindre atteinte, et c'est dans le triomphe et la propagation du Christianisme que je place toutes mes espérances pour l'avenir de l'humanité. Affligé d'avoir vu autrefois mes intentions trahies par de fausses apparences, j'ai voulu en ces derniers temps faire un livre de philosophie entièrement irréprochable, et ne me fiant pas à mes sentiments les plus sincères, à mes études, à mon âge, j'ai recherché les conseils d'amis sages et pieux, d'ecclésiastiques éclairés et autorisés. Les sacrifices d'amour-propre ne me sont rien auprès du grand but que je poursuis, l'établissement d'une philosophie irréprochable, amie sincère du Christianisme. Si donc, malgré tous mes soins et ceux de mes doctes conseillers, quelques passages nous avaient échappé qui pussent troubler le cœur de Votre Sainteté, qu'on me les signale, et je les ôterai de bien bon cœur, ne demandant qu'à me perfectionner sans cesse et moi et mes humbles écrits. Tels sont mes sentiments, très Saint-Père, fiez-vous à votre cœur, et, j'ose le dire aussi, à ma parole : c'est celle d'un homme qui n'a jamais trompé personne, et qui, touchant au terme de sa carrière et voué à la

retraite, ne connaît aucun intérêt sur la terre capable de lui faire prendre un masque et déguiser ce qu'il croit la vérité.

« Je mets à vos pieds, très Saint-Père, l'hommage de mon respect filial.

Victor COUSIN,

« Membre de l'Institut, ancien ministre de  
« l'Instruction publique.

« 30 avril 1856. »

— M. de Resbecq a raconté le trait suivant qui lui est personnel :

« Un jour, M. Cousin était venu entretenir M. Duruy d'une grave question de liberté de conscience qui préoccupait fort l'opinion publique ; j'eus la bonne fortune d'assister à leur conversation, que je me suis toujours rappelée. J'étais tout yeux, tout oreilles, — les hommes de ma génération n'avaient point eu le privilège d'entendre l'éminent philosophe — lorsque tout à coup M. Cousin, se retournant vers moi, me dit : — Jeune homme, savez-vous votre *Credo* par cœur ? M. Duruy voulut bien lui répliquer : « Oh ! pour celui-là, cher maître, je vous réponds qu'il ne doit point l'avoir oublié. — Je vous félicite, me dit alors M. Cousin, je vous félicite, mon ami ; c'est là toute la vérité, et on ne saurait trop l'enseigner aux enfants. Il ne faut jamais l'oublier votre *Credo*. »

Il disait un jour d'un ton profondément ému, à M. Cochin ; « Si je devais écrire que Jésus-Christ n'est pas Dieu ou monter sur l'échafaud, je monterais sur l'échafaud... Oui, plutôt que de l'écrire, je monterais sur l'échafaud. »



M. Cousin se promenait un jour dans la cour de l'Institut, avec un savant professeur de philosophie ; un jeune prêtre vint à passer ; M. Cousin s'arrêtant tout à coup, le suivit des yeux et s'écria : « Nous avons, toute notre vie, professé la philosophie et tâché de démontrer qu'il y a une âme ; pendant ce temps que fait ce jeune prêtre et où va-t-il ? Il va combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme d'un malheureux... et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau ! il vaudrait mieux qu'on nous y précipitât nous-mêmes, avec une pierre au cou. Ayons l'honnêteté de reconnaître ce qu'ils font pour les âmes, pendant que nous tentons de reconnaître l'existence de l'âme. »

M. COUSIN ET LES FRÈRES DE LA DOCTRINE  
CHRÉTIENNE.

En 1857, M. Cousin, au retour d'une mission officielle, publiait sous ce titre : *De l'instruction*

*publique en Hollande*, le résultat de ses observations :

« A Dieu ne plaise, que jamais je puisse songer à exclure personne de l'éducation populaire. Loin de là, je ne cesserai d'appeler à cette noble tâche tous les gens de bien, tous les hommes éclairés, sans aucune acception de cultes ni de méthodes. Mais, je l'avoue à mes risques et périls, *c'est surtout aux Frères de la Doctrine chrétienne* qu'il me paraîtrait convenable de confier les écoles communales absolument gratuites, comme c'est surtout aux Sœurs de la charité que nous confions le soin des malades dans les hospices. D'abord, c'est au service du peuple que les statuts des Frères les consacrent. Ensuite, par un retour naturel, le peuple les aime. Le peuple est fier, il ne veut pas qu'on le méprise, et avec les meilleures intentions du monde on peut avoir l'air de les mépriser, pour peu qu'on ait des façons trop élégantes.

« Les Frères ne nous méprisent pas, » dit le peuple. La tournure un peu lourde et commune de ces bons Frères, qui les expose à quelques railleries, leur humilité, leur patience, surtout leur pauvreté et leur désintéressement (car ils ne possèdent rien en propre), les rapprochent et les font bien venir du peuple au milieu duquel ils vivent. Le peuple et l'enfance demandent une patience sans bornes. Quiconque n'est pas doué d'une telle patience ne doit pas songer à être maître d'école.

Enfin, par leurs statuts, les Frères enseignent gratuitement : il leur est interdit de rien demander aux enfants et ils se contentent de très peu de chose pour eux et pour leurs écoles. *Voilà des gens qui semblent faits tout exprès pour l'instruction primaire gratuite.* »



## INGRES

(1781-1867)

**I**NGRES (Jean-Dominique-Auguste) est né à Montauban. Son nom mérite d'être inscrit à côté de celui des plus illustres peintres et ses tableaux admirables lui donnent une grande place dans l'histoire de la peinture. Dans ses dernières années il a vécu en pleine possession d'une gloire incontestée, comme chef de l'école classique moderne. Son talent et son caractère ont été récompensés par les premiers honneurs publics : il est mort grand officier de la Légion d'honneur et membre du Sénat.

Ingres, depuis longtemps, était revenu à la pratique religieuse, et il est mort en chrétien fervent, comme l'atteste la lettre suivante du prêtre qui l'assistait à ses derniers moments :

« Ingres n'a pas été surpris par la mort, quelque soudaine et foudroyante qu'ait été sa maladie ; son directeur, — car Ingres avait un confesseur depuis longues années déjà, — son directeur fut prévenu et appelé aussitôt que son médecin, et il put le préparer, sans embarras ni précipitation, à rendre sa belle et grande âme à Dieu.

« Aucune des grâces que peut recevoir un chré-

rien mourant ne lui a été refusée. Dimanche matin (16 janvier 1867) il recevait l'extrême-onction et la sainte Eucharistie avec l'émotion de la foi la plus vive et aussi avec le calme de l'âme la plus résignée. Oppressé par la terrible maladie qui nous le ravissait, il devait faire un effort surhumain pour faire sortir de sa poitrine la moindre parole, et néanmoins il trouva la force de prononcer devant son Dieu présent, et qui allait se donner à lui, un acte de foi, de reconnaissance et d'amour dont le souvenir ne s'effacera pas de mon cœur. »

M. Claudius Lavergne a dit encore du célèbre artiste :

« Avant de le toucher, la mort a dû attendre que l'artiste eût accompli sa mission et parfait son chef-d'œuvre, et lorsqu'elle est venue, le vieillard était armé pour le combat et n'a point tressailli. Il a déposé tranquillement le crayon avec lequel il venait de tracer l'image de la sainte patronne d'une enfant qu'il aimait, et qui a reçu de lui cette dernière étrenne ; puis, il a frappé humblement sa poitrine et réglé les affaires de sa conscience avec autant de netteté et de fermeté qu'il en avait mis aux dernières corrections de ses dessins.

« Et au moment où le saint et vénérable prêtre qui, depuis dix ans, lui avait ouvert les trésors de la miséricorde divine, lui annonçait qu'il verrait bientôt face à face, sans nuage et sans voile, cette beauté parfaite qu'il avait eu le don d'entrevoir,

et dont les œuvres admirables sorties de ses mains portaient l'empreinte, le mourant l'interrompit :  
 « Ne parlons pas de cela, s'écria-t-il, ne parlons  
 « pas de cela. Il n'y a de grand, il n'y a de beau, il  
 « n'y a d'aimable que les dons que Dieu nous fait et  
 « les secours que la religion nous donne. »

« N'est-ce pas là le geste, la voix, l'accent du maître que nous pleurons? Je le demande à tous ceux qui l'ont connu, à ses élèves surtout qu'il appelait ses enfants et qui ont gardé les impressions de sa parole vive, lumineuse, inspirée.

« Qu'ils rapprochent dans leur souvenir ce codicille ajouté à la dernière heure au testament du jour où, partant pour Rome, il licencia son atelier. Qu'ils se souviennent des larmes silencieuses qui suivirent cette exclamation fière et solennelle :  
 « On a dit, Messieurs, que mon atelier était une  
 « église; eh bien! oui, qu'il soit une église, un  
 « sanctuaire consacré au culte du beau et du  
 « bien, et que tous ceux qui y sont entrés et qui  
 « en sortent, réunis ou dispersés, que tous mes  
 « élèves enfin, soient partout et toujours les pro-  
 « pagateurs de la vérité. »

« Pour vous former au beau, répétait-il encore,  
 « ne voyez que le sublime; ne regardez ni à droite  
 « ni à gauche, encore moins en bas. Allez, la tête  
 « levée vers les cieux, au lieu de la tenir courbée  
 « vers la terre. »

« Aujourd'hui la profession de foi du chrétien



complète celle du peintre. C'est sa dernière leçon, nous l'avons pieusement recueillie pour la transmettre à tous. Dieu veuille qu'elle ne soit perdue pour personne ! »

Redisons cette parole qu'on ne saurait trop répéter à l'adresse des savants orgueilleux. « *Il n'y a de grand, s'écriait l'illustre peintre, il n'y a de beau, il n'y a d'aimable que les dons que Dieu nous fait et les secours que la religion nous donne.* »



## BERRYER

(1790-1868)

**B**ERRYER (P.-Ant.), fils d'un avocat distingué, est né à Paris en 1790. Comme son père, il entra dans le barreau dont il fut et dont il restera une des gloires. Ses succès ont été magnifiques et innombrables, et l'on affirmait qu'une cause était gagnée lorsqu'il avait accepté de la défendre.

Berryer, depuis 1839, fit partie de toutes les législatures et il se montra toujours le vaillant soutien de la cause légitimiste. En 1854, il devint membre de l'Académie française.

A ses qualités oratoires il joignait une prestance majestueuse et un magnifique organe qui ajoutaient encore à la puissance de sa parole. Il lisait surtout avec une perfection rare, au point qu'un homme illustre qui l'avait entendu, disait que Berryer était, en France, le seul homme *qui sût lire*.

Cette belle intelligence était illuminée des clartés de la foi, et le célèbre orateur compte parmi les enfants fidèles de l'Eglise.

\*  
\* \*

« M. Berryer, dit le R. P. de Ponlevoy, n'était

point homme à dissimuler sa croyance ou sa pratique. Un de ses amis politiques lui demandait un jour devant témoins : « Est-ce que vous allez à « confesse, vous ? — Oui, vraiment, répond aussitôt M. Berryer. — Que vous êtes heureux ! dit « alors l'interlocuteur. Pour moi, je reconnais « bien que la religion est la plus grande et la plus « belle chose qu'il y ait au monde ; mais à qui me « prouverait qu'elle est exclusivement divine, je « donnerais volontiers la moitié de ma fortune. » En effet, la foi vaut encore plus que cela ; mais, en vérité, elle coûte beaucoup moins. M. Berryer aurait pu clore ainsi le discours : « Quoi qu'il en soit « d'une apparente pétition de principe, dites seulement le *Pater* et l'*Ave*, et surtout, comme moi, « récitez le *Confiteor*, et le *Credo* sortira spontanément de votre cœur. »

« Et cette année encore, vers la fin du carême, M. Berryer dînait en tête-à-tête avec un de nos grands hommes d'Etat. Celui-ci vint à lui demander : « Mon cher Berryer, allez-vous faire vos « pâques ? — Je crois bien, répondit-il à l'instant ; « je veux demander à mon confesseur de les faire « deux fois : à Paris d'abord, pour mon propre « compte ; puis à Augerville, pour l'exemple de « mes paysans. — Ah ! que vous avez raison ! « s'écria l'homme d'Etat. Si nous en faisons tous « autant, la France serait sauvée. » M. Berryer tint parole : en 1868, il a fait deux fois ses pâques.

« M. Berryer avait donc vécu plein de foi ; mais est-ce que la foi s'est jamais démentie en face de l'éternité ? Il est mort plein d'espérance.

« Comme je revenais presque tous les jours, le malade me dit une fois : « Vraiment, je reconnais  
« que la maladie elle-même est un don de Dieu,  
« parce qu'elle rapproche les cœurs, et surtout  
« parce qu'elle nous rapproche de Dieu. »

« Il avait fait mettre devant lui un beau et grand crucifix qu'une main religieuse lui avait offert. Il aimait à invoquer la sainte Vierge et saint Pierre son patron. Entre toutes les prières, sa prédilection était pour le *Salve Regina*, et chaque jour, après un grand signe de croix, il le récitait avec tous les assistants. Cette prière commune, dans laquelle nos voix accompagnaient, en la suivant, celle du malade, déterminait une scène des plus touchantes. Une personne amie tout à coup se déclare vaincue sur place. Il y eut alors des larmes de joie, et le malade tout heureux lui adressa cette charmante parole de félicitation : « En vérité, il ne vous manque quait que cela. »

« On remarquait d'ailleurs, à vue d'œil, que toute visite du prêtre était immédiatement le signal d'un mieux dans l'état moral du malade : il devenait plus ferme et plus doux. Ce ne pouvait être sans doute un remède contre un mal qui n'en avait pas ; c'était du moins un cordial et un calmant. Ce n'est pas en vain que l'Eglise a mis cette

suave parole sur les lèvres de son ministre : *Pax huic domui.*

« Le 17 novembre, entre neuf et dix heures, M. Berryer voulut se confesser une dernière fois. Il tenait à le faire en toute conscience et vraiment à souhait. Sur sa recommandation expresse, toutes les portes de la chambre furent exactement fermées, et alors, dans la plénitude de ses facultés, avec toute la netteté de ses souvenirs et la franchise de sa religion, d'une voix ferme, pleine et sonore, il prononça ces désaveux suprêmes qui replongent dans l'éternel oubli toutes les défaillances temporaires. C'était à peine fini qu'un prêtre de la paroisse, comme il avait été convenu d'avance, apportait au chrétien en détresse le Dieu de toute consolation.

« Voici quelques incidents de l'auguste cérémonie. Comme le prêtre allait tracer l'onction sur la poitrine du malade, celui-ci, faisant lui-même les apprêts, cherche avec une sorte d'anxiété une médaille qu'il portait au cou : « Où est donc ma médaille ? Je veux ma médaille ! » La sœur garde-malade cherche et retrouve enfin la médaille égarée. Il la prend aussitôt, la regarde et la baise sur les deux faces avec une joie et une piété d'enfant. Après l'extrême-onction vient le saint viatique. Le prêtre, tenant entre ses doigts la divine hostie, lui adresse ces quelques paroles :

« Mon bien cher ami, je vous présente et vous

« laissé le Dieu de votre première communion. Le  
« reconnaissez-vous?

« A cette question, le malade, souriant sans rien dire, fit un grand signe de tête.

« Oui, c'est bien lui, toujours le même, toujours constant, quand même nous ne sommes pas fidèles. C'est lui qui pardonne et qui bénit ; c'est lui qui reste seul quand tout passe, et qui nous prend et nous recueille quand nous nous en allons nous-mêmes.

« Ah! mon très cher fils, laissez-moi donc aussi vous présenter à lui. — Seigneur Jésus, celui que vous aimez, celui qui a toujours cru en vous, qui a si souvent parlé de vous, est malade : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. Rendez-lui donc la joie et la vigueur de la santé ; en attendant, donnez-lui la patience et la douceur dans la maladie, et enfin, au nom de Marie votre mère et la sienne, réservez-lui un jour le bonheur qui n'est point de ce monde et cette gloire qui n'est plus de ce temps. »

« La sainte cérémonie venait d'être terminée ; quelques témoins choisis étaient encore agenouillés autour de son lit, quand le malade, étendant les bras comme pour appeler à lui, s'écria d'une voix forte : « O mes amis, mes amis, où êtes-vous ? » A ce cri, on se lève, on s'empresse ; il saisit les mains qu'on lui présente, les baise avec effusion en disant : « Mes amis, que je vous aime !

« Pardonnez-moi toutes les peines que je vous ai faites. »

« Peu avant sa mort, avec la tranquillité de l'espérance, il venait de dire à un noble et pieux ami : « Sans désirer la mort, je ne la crains point. « Mon confesseur a dit à saint Pierre de m'ouvrir « les portes du paradis. »

\*  
\* \*

Voici encore sur le grand orateur un trait qui est un bel acte de foi et de simplicité chrétienne :

Le 29 septembre 1868, Berryer était allé passer quelques jours chez M<sup>me</sup> de la Ferronnays.

En cette fête de saint Michel, précieux et touchant anniversaire, la famille de la Ferronnays et son hôte illustre assistèrent à la sainte messe. Au moment où M. le curé arrivait au pied de l'autel, Berryer se présenta pour répondre ; et, en effet, le prince de l'éloquence, chargé d'années et de gloire, servit dans la perfection la messe du pieux pasteur, comme le plus humble enfant de l'Eglise. Le curé, ému de cet acte de religion, ne put s'empêcher d'adresser quelques paroles de remerciement et d'éloge à ce noble chrétien, qui, sans respect humain comme sans vanité, avait tenu à honneur de servir la messe à soixante-dix-huit ans. « Ah ! monsieur, lui répondit Berryer, plaise à Dieu que cela me serve pour le ciel ! »

Dans ses dernières années, un de ses amis lui disait : « Oui, vraiment, le sacerdoce vous eût convenu ; vous auriez fait bien des conversions. — Je le crois, dit Berryer, car j'aurais prêché Jésus-Christ avec tout le feu de mes plus ardentes convictions. » On lui demandait s'il avait visité Rome ; sur sa réponse négative, et comme on exprimait de l'étonnement, il dit avec un accent inexprimable : *Si j'étais allé à Rome, je n'en serais pas revenu !*

#### BERRYER ET LE VENDREDI

Au mois de novembre 1866, Berryer vint à Toulouse pour y plaider, devant la Cour impériale, en faveur des dominicains, dans l'affaire du testament du R. P. Lacordaire. Le lendemain de l'audience, 16 novembre, le barreau de Toulouse voulut offrir un banquet à son illustre maître. Les organisateurs de la fête regrettèrent vivement de ne pouvoir, à raison de circonstances impérieuses, choisir un autre jour que le vendredi. Mais cette fâcheuse coïncidence devint l'occasion d'un bel exemple.

Des dispositions avaient été prises pour que chacun des convives eût la facilité d'obéir à sa conscience. Quant à Berryer, malgré son âge très avancé, il voulut être servi tout en maigre.



Cet acte de franche indépendance et de respect pour le précepte de la religion, honore le grand orateur plus encore que le plus éloquent de ses discours.



## ROSSINI

(1792-1868)

LA mort de ROSSINI fut des plus chrétiennes. M. l'abbé Gallet, vicaire de Saint-Roch, l'avait administré la veille de son trépas, après plusieurs entretiens pleins d'affection et dignes des sentiments d'un bon chrétien. Avant de recevoir les derniers sacrements, le maestro lui dit : « On a « cru que j'étais élevé dans les idées de Machiavel, « on s'est trompé. Croyez-vous que j'aurais pu « faire mon *Stabat* si je n'avais eu la foi en « Dieu ? »



## VIENNET

(1777-1868)

**V**IENNET, homme politique, littérateur remarquable, sénateur, pair de France, membre de l'Académie française, a réparé, par une mort très chrétienne, une longue existence de quatre-vingt-dix ans qui ne fut pas celle d'un enfant fidèle à l'Eglise.

Il était entré dans la franc-maçonnerie, s'en laissa proclamer grand-maitre, du rite écossais, et composa une *Histoire de la Papauté* d'un très mauvais esprit, qui n'est qu'un monument de haine antireligieuse.

Il rétracta toutes ses erreurs avant de mourir, et eut la consolation de se réconcilier avec Dieu.

\*  
\* \* \*

Au mois de juillet 1868, l'*Univers* recevait à ce sujet la lettre suivante :

« Vous annoncez que M. Viennet est mort à Saint-Germain. Il y a erreur : M. Viennet est mort au Val-Saint-Germain.

« Il était maire de cette commune. Dans les derniers jours de sa maladie, il a demandé M. le curé de la paroisse, s'est confessé, a fait abjuration de toutes ses erreurs et a déclaré vouloir mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. »



## BERLIOZ

(1803-1869)

**B**ERLIOZ (Louis-Hector), compositeur français, est né à la Côte-Saint-André (Isère). « Il était, dit un écrivain, notre plus grand génie musical, puisque Rossini n'était pas Français. Il unissait à une science profonde les dons magnifiques qui font les grands hommes. Beethoven le proclama un jour le plus grand musicien de son siècle, et cependant alors Meyerbeer et Rossini étaient à l'apogée de leur talent et de leur gloire.

« Nul ne connut mieux que Berlioz l'art si difficile de l'orchestration; nul mieux que lui ne savait manier un orchestre. On l'appelait un jour à Saint-Petersbourg uniquement pour diriger un concert. »

Berlioz a laissé plusieurs symphonies et opéras. Son oratorio, *l'Enfance du Christ*, reste comme une des œuvres les plus belles du célèbre maître, et sa *Fuite en Egypte* peut être considérée comme un des chefs-d'œuvre de la musique. Il était membre de l'Académie des beaux-arts.

Berlioz a raconté ainsi une communion qu'il fit à la Côte-Saint-André, son pays natal :

« C'était au printemps, le soleil souriait, la

brise se jouait dans les peupliers murmurants, je ne sais quel arôme remplissait l'atmosphère. Je franchis tout ému le seuil de la maison. Admis dans la chapelle au milieu des jeunes amies de ma sœur, vêtues de blanc, j'attendis, en priant avec elles, l'instant de l'auguste cérémonie. Le prêtre s'avança, et, la messe commencée, j'étais tout à Dieu. Au moment où je recevais l'hostie, un chœur de voix virginales entonnant une hymne à l'Eucharistie, me remplit d'un trouble que je ne savais comment dérober à l'attention des assistants. Je crus voir le ciel s'ouvrir, le ciel des chastes délices, un ciel plus pur et plus beau mille fois que celui dont on m'avait tant parlé. »



## DUPRÉ

(1869)

DUPRÉ, doyen de la Faculté des sciences de Rennes, mourait au mois de novembre 1869. Sur sa tombe, un professeur à la même Faculté et ingénieur des mines, M. Massieu, a prononcé un discours dont nous détachons ce passage : « Dupré fut chrétien au degré le plus élevé. Il avait donné ses soins à étudier les bases de la religion catholique, et ces bases, il les avait adoptées par raison, comme il me l'a dit bien des fois. Sa foi était des plus éclairées, il croyait en pleine connaissance de cause et non par habitude. O mon cher doyen, mon excellent ami ! Je ne croirai jamais qu'un homme juste et pur comme vous ne soit plus rien désormais ; Dieu ne saurait permettre l'anéantissement de belles âmes comme la vôtre et je crois que votre vie n'a fait que changer de forme pour devenir plus parfaite encore ; aussi, je ne puis mieux vous saluer d'un dernier adieu qu'en répétant sur votre tombe prête à se refermer ces belles paroles de l'apôtre saint Paul : « Il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Et après

« que ce corps mortel aura été revêtu d'immortalité, cette parole de l'Écriture sera accomplie : « La mort a été absorbée par sa victoire. » Car la mort n'existe pas pour quiconque croit, comme nous, à une autre vie, où les bons seront récompensés et les méchants punis, vie à laquelle il faut croire sous peine de voir s'évanouir les seules bases solides de la morale et de la société. »





## LE SENATEUR TAYER

(1869)

**T**AYER (Amédée) était né et avait grandi dans le protestantisme qu'il pratiquait fidèlement.

Un jour, des doutes troublent son esprit et il se demande si la religion catholique n'est point seule dépositaire de la vérité. Il réfléchit, il étudie sérieusement, et la lumière se fait dans son âme sincère et droite : il acquiert la conviction que l'Eglise catholique est l'Eglise de Jésus-Christ.

Cependant il hésitait à le reconnaître par une abjuration publique. Il ne se croyait pas autorisé à professer la foi catholique avant d'avoir exposé ses raisons aux pasteurs protestants et reçu d'eux les lumières qu'ils lui devaient.

Il y avait alors aux Eaux-Chaudes, près des Eaux-Bonnes, deux ministres de la religion réformée. C'étaient deux frères. M. Tayer les vit.

Il se présente chez un de ces ministres, annonçant le dessein d'exposer quelques difficultés sur l'Ecriture sainte. Celui-ci l'arrête dès les premiers mots et lui dit : « Si vous voulez des explications sur l'Ecriture, adressez-vous à mon frère, il en a fait une étude approfondie et vous répondra très

bien. Pour moi, j'aime surtout la botanique, et je n'étudie que cela pour le moment. »

M. Tayer va donc trouver l'autre ministre qui se trouve tout disposé à parler d'Écriture sainte. On commence. M. Tayer lui dit : « Vous blâmez le célibat, et en particulier le célibat des prêtres. Alors, pourquoi l'apôtre Paul, après avoir parlé du mariage, ajoute-t-il ces paroles : « Au reste, « ce que je vous dis ici, c'est par indulgence et « non pour vous commander de vous marier. Car « ce que je souhaite, c'est que vous soyez tous « comme moi. » Le ministre écoute d'un air étonné et répond : « Où donc Paul a-t-il écrit ces paroles ? C'est la première fois que je les entends. Indiquez-moi le passage de la Bible, et je vous l'expliquerai un autre jour. » M. Tayer indiqua la première Epître aux Corinthiens, vii, 6 et 7, et se retira bien résolu de ne pas aller chercher l'explication qu'on lui promettait.

Cependant, il n'avait pas désespéré de trouver plus de lumières auprès des ministres protestants. Ceux qui habitent la province peuvent n'avoir qu'une science médiocre ; il était convenable de se mieux adresser.

Au mois d'août de la même année, M. Tayer, toujours aux Eaux-Bonnes, écrit à M<sup>me</sup> Tayer et lui dit : « Je vous quitte pour me rendre à Paris, où je vais consulter les pasteurs de l'Oratoire. Je suis pressé de me faire catholique. Mais je ne veux

pas prendre ce parti avant de savoir ce que nos ministres peuvent répondre aux difficultés que je dois leur proposer. »

Ce voyage dura quelques semaines. Les entretiens de M. Tayer avec M. Coquerel père furent aussi peu satisfaisants que les entrevues avec les pasteurs des Eaux-Chaudes. Voici le dernier mot qui termina la discussion.

M. Tayer avait posé cette question à M. Coquerel : « Si on vous démontrait que l'Eglise catholique possède et enseigne la doctrine de Jésus-Christ comme elle a été enseignée par les apôtres, que répondriez-vous ? » — « Eh bien ! dit M. Coquerel impatienté, si on me démontrait cela, je dirais que les apôtres se sont trompés. » — « Vraiment ! s'écria M. Tayer. Dans ce cas, j'aime mieux me tromper avec les apôtres que d'avoir raison avec vous. » Et il se retira, fermement décidé d'abjurer le protestantisme.

Jusque-là, M. Tayer, dans sa correspondance avec sa femme, n'avait rien dit sur la grande affaire qui avait déterminé son voyage à Paris. Mme Tayer en était inquiète, et, le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, elle lui écrivait pour l'interroger à ce sujet. Or, le même jour, M. Tayer écrivait de son côté à sa femme ces quelques lignes : « C'est fini. J'ai vu Coquerel, qui ne m'a répondu que des absurdités. Aussi, ma résolution d'embrasser la foi catholique est maintenant

irrévocable, et dès ce soir j'annonce à ma mère cette détermination. »

La mère de M. Tayer ne devait pas rester indifférente à cette nouvelle. Sa peine fut profonde. Elle manifesta son déplaisir avec une vivacité qui fut une cruelle épreuve pour son fils. Quoiqu'elle connût mieux que personne la loyauté de son caractère, elle ne craignit pas de lui dire : « C'est pour Hortense que tu te fais catholique. » — « Ma mère, répondit M. Tayer, si c'était pour Hortense, il y a neuf ans que ce serait fait. » Mot simple et profond, qui révélait du même coup toute sa tendresse et toute sa sincérité.

En sortant du protestantisme, M. Tayer ne laissa entrer dans son cœur aucun sentiment qui pût blesser ses anciens coréligionnaires. Il prenait leur défense quand on contestait devant lui leur bonne foi. Il disait que, lorsqu'on n'a pas vécu soi-même dans l'erreur, on ne peut pas assez se rendre compte de la puissance que prennent dans l'esprit les préjugés reçus dès l'enfance. »

Louis Veillot a consacré à M. Tayer la page suivante :

« La mémoire de M. Amédée Tayer, sénateur, n'a point péri et ne périra point parmi ceux qui l'ont connu.

« Amédée Tayer naquit riche, beau, bienveillant, raisonnable; il avait le goût des arts et une pente naturelle à bien faire. Il se laissa tout simple-

ment aller sur ce chemin de faveur où Dieu l'avait mis, et il le suivit droit et tranquille jusqu'à la fin.

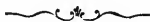
« Il était né dans l'erreur protestante ; il monta, non sans labeur, jusqu'à la vérité catholique, et il y entra. Il était né facile, il devint généreux. Il était né doux, il devint bon et tendre. Il était né juste, il devint pieux. Tout cela se fit comme par une pure croissance de nature ; mais la fidélité à la grâce était le soleil qui mûrissait et enrichissait ainsi sans cesse cette nature de choix.

« La fortune semblait chercher M. Tayer ; il cherchait le devoir et le suivait avec une ardeur paisible, mais si pleine et si dominante qu'aucune menace de la fortune ne l'aurait pu détourner, et qu'il ne l'eût pas même entendue. L'on se sent fortifié devant ce spectacle de l'homme de devoir, fidèle dans les petites choses comme dans les grandes, ou plutôt ne connaissant point de petites choses, parce qu'en réalité il n'y en a point, puisque le sommet de la sagesse humaine est de tout faire pour Dieu ; et c'est bien ainsi que ce grand chrétien l'entendait. Il était sénateur et marguillier de sa paroisse ; il s'appliquait également à ses fonctions de sénateur et à ses fonctions de marguillier.

« Toute place lui semblait bonne, et il y était à sa place. Véritable type de l'homme de bien dans les œuvres nécessaires de la vie publique et de la vie

privée, éclatantes ou obscures ! Il voulait, avec la même conscience éclairée, avec la même inaltérable vigueur, bien employer son intelligence, bien user de sa richesse, bien dépenser son temps, afin que toute action de sa vie tournât au profit de son âme, au secours du prochain et à l'avantage commun de la société.

« Ce fut ainsi qu'il vécut, ayant marqué chacun de ses jours par un bienfait. Il se tint en réalité toute sa vie au service de tout le monde, et particulièrement au service des pauvres. Il aida quantité de bonnes œuvres ; il en fit à lui seul de douces et magnifiques. Il a laissé à sa paroisse de campagne une église plus belle que sa maison et institué, avec une largeur de prince ou plutôt de père, une école qui, par son caractère religieux, est une véritable bénédiction pour une vaste contrée. Il adopta un canton désolé, tombé dans un véritable état de sauvagerie. Il y raviva l'agriculture, il y introduisit l'instruction, il y ramena la prière, et c'est par lui qu'on y trouve maintenant le pain du corps et le pain de l'âme. Ce fut ainsi qu'il se plaignit à Dieu de l'unique, mais immense douleur de sa vie, la mort de ses trois enfants. »



## TROPLONG

(1795-1869)

**T**ROPLONG était président du Sénat, premier président à la Cour de cassation, pair de France, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et grand'croix de la Légion d'honneur.

Son dévouement à ses fonctions, sa haute intelligence, ses immenses travaux lui valurent, sous tous les gouvernements, les plus hautes et les plus justes récompenses.

M. Troplong est mort dans les plus vifs sentiments de foi et de piété.

La veille de sa mort, il disait encore à M. le curé de Saint-Sulpice qui le visitait : « Après avoir beaucoup lu, beaucoup étudié et beaucoup vécu, quand approche le moment de la mort, on reconnaît que la seule chose vraie, c'est le catéchisme. »



## LE MARÉCHAL NIEL

(1802-1869)

LE maréchal NIEL mourait le 14 avril 1869. Il a couronné une vie de dévouement à sa patrie par une fin édifiante et très chrétienne. D'ailleurs le général n'avait pas attendu la mort pour revenir à Dieu.

Dès qu'il se crut en danger, il fit appeler l'archevêque de Paris, se confessa, et reçut en pleine connaissance, par le ministère de M. le curé de Sainte-Clotilde, les derniers sacrements de l'Eglise.

Le général avait recommandé à la sœur qui le veillait, de lui lire des chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, de *Bossuet* et de *Bourdaloue* et l'agonie est venue le surprendre au milieu de ces graves pensées.

Le 15 octobre 1876 on a inauguré solennellement à Muret la statue du maréchal. Le général de Chabaud-Latour et M. Sacaze, sénateur, dans les discours qu'ils ont prononcés à cette cérémonie, ont rendu un bel hommage aux sentiments religieux de l'illustre soldat.

Après avoir rappelé que le maréchal Niel avait « rendu sa belle âme à Dieu ayant reçu en chré-



« tien les secours de la religion, » le général de Chabaud-Latour, un protestant, a terminé ainsi : « O ma patrie ! ma chère patrie ! que tous tes enfants entendent ce grand enseignement (d'une vie chrétienne), qu'oubliant leurs tristes divisions, ils ne soient animés que d'une seule passion : l'amour, le véritable amour de la France. Qu'ils entendent enfin la voix divine de Celui qui nous crie à travers les dix-neuf siècles qui nous séparent du jour solennel où il s'est offert, sainte et toute puissante victime, pour racheter, devant la justice suprême de Dieu, les égarements des enfants des hommes. »

Voici la fin du discours de M. le sénateur Sacaze :

« Le maréchal Niel pouvait redire cette parole chrétienne : « J'ai achevé ma course et j'ai gardé « ma foi. » Sa foi il l'avait en effet gardée, et elle avait gouverné sa vie. Lorsqu'on ouvrit son testament, on y lut avec émotion ces lignes inspirées par la tendresse attentive du père et la préoccupation austère du chrétien : « Je recommande à « mes chers enfants, après la crainte et l'amour « de Dieu, l'humilité et la probité qui furent tou- « jours héréditaires dans notre famille. » Dans l'état des partis et des esprits en France, quand, autour de nous, l'irréligion est poussée jusqu'à l'outrage, on est heureux de se détourner de ce spectacle pour goûter cet autre spectacle d'un

soldat illustre qui se montre à découvert avec la fermeté de sa conscience et de sa foi. »

#### UN ÉPISODE DE LA VIE DU MARÉCHAL NIEL

On venait de prendre Bomarsund (1854), ville forte appartenant à la Russie et située sur la côte d'une des îles de l'archipel d'Aland, à l'entrée de la mer Baltique. Les soldats français, avec l'entrain qu'on leur connaît, démolissaient cette ville. N. Niel, alors général, aperçoit tout à coup une croix dominant la flèche d'une église : « Tu ne peux, se dit-il en lui-même, laisser renverser cette croix ! Renverser une croix ! Ta vieille mère ne te le pardonnerait jamais ! » (quel éloge ce digne fils nous fait ici de sa vénérable mère ! ) Il se retourne vers ses soldats et s'écrie : « Deux hommes pour aller chercher cette croix. » Il s'en présente cinquante. La croix fut détachée avec soin et apportée en France. Le maréchal l'a offerte à l'église de Muret, où il avait reçu le baptême et fait sa première communion.



## LE COMTE DE MONTALEMBERT

(1810-1870)

LE comte DE MONTALEMBERT est né à Londres, en 1810. A peine âgé de 20 ans, il succédait à son père à la Chambre des pairs, et consacrait les premiers accents de son éloquente voix à la liberté de l'enseignement, à laquelle il devait ensuite vouer sa vie entière. Disciple ardent et sincère de Lamennais, il s'en sépara résolument malgré le déchirement de son noble cœur, quand le prêtre égaré affligea, par sa chute, l'Eglise qu'il avait glorifiée et défendue.

A 26 ans, il écrivait les pages délicieuses et si riches de poésie céleste qui s'appellent *l'Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*.

Depuis cette époque jusqu'en 1848, il figure au premier rang dans la grande et longue lutte qui devait conquérir enfin la liberté de l'enseignement en France. Nul n'y déploya plus d'admirable énergie, plus de talent, plus de persévérance. Nul n'a plus de droit à l'honneur de cette glorieuse victoire.

L'Eglise et le monde entier savent ce qu'il fut aux Assemblées constituante et législative.

« J'assistais, écrit M. Charles Garnier dans la

*Décentralisation*, j'assistais à la séance du 19 octobre 1849, dans laquelle il prononça son discours sur les conditions du retour de Pie IX à Rome. C'est dans ce discours qu'il laissa échapper de son cœur cette phrase qui devint un véritable événement :

« Quand un homme est condamné à lutter  
« contre une femme, si cette femme n'est pas la  
« dernière des créatures, elle peut le braver impu-  
« nément. Elle lui dit : Frappez, mais vous vous  
« déshonorez et vous ne me vaincrez pas. (Très  
« bien! très bien!) Eh bien! l'Eglise n'est pas une  
« femme; elle est bien plus qu'une femme, *c'est*  
« *une mère!* »

« J'ai conservé toute vivante l'impression prodigieuse produite par l'accent, le geste, l'attitude de l'orateur, quand il prononça cette mémorable parole; elle fut couverte par plusieurs salves d'applaudissements de l'immense majorité de l'Assemblée dont l'émotion était indescriptible.

« Une médaille a été frappée pour conserver à la postérité cette noble parole. »

Peu de temps après, Pie IX adressait au comte de Montalembert un bref pour le féliciter. Ce bref disait : « Le discours que vous avez prononcé, « cher et digne fils, dans l'Assemblée générale des « représentants, le 19 du mois dernier, est un « nouveau et brillant monument de votre talent « et de votre zèle fervent pour la défense de notre

« cause. Il vivra à jamais dans la mémoire des  
« gens de bien. »

— Bientôt après commençait à paraître son grand ouvrage, les *Moines d'Occident*, œuvre magnifique, trésor immense de science religieuse et d'études historiques vraiment neuves, profondes et pleines de charmes.

Pendant plusieurs années, la maladie retint M. de Montalembert sur son lit de douleurs; mais elle ne l'empêcha pas de se livrer à ses études chéries, et il a travaillé jusqu'à la dernière heure.

La mort est venue tout à coup : elle l'a trouvé prêt, et le prêtre eut encore le temps de donner une dernière absolution au chrétien vaillant et fidèle dont la vie, comme personne ne l'ignorait, avait été si profondément pieuse.

— Citons quelques extraits où apparaît l'homme de foi :

« Je n'imagine pas un plus beau sujet que l'histoire de la prière, c'est-à-dire l'histoire de ce que la créature doit à son Créateur, le récit qui nous apprendrait quand, pourquoi et comment elle s'y est prise pour raconter à Dieu ses misères et ses joies ! S'il était donné à une plume humaine de l'écrire, cette histoire serait l'histoire des moines....

« Pénétrés de cette conviction, les peuples d'autrefois ne négligeaient aucun moyen, aucune

occasion de maintenir l'intensité de la prière à sa plus haute puissance. Autrefois, comme aujourd'hui, bien des chrétiens ne savaient sans doute pas mieux prier que celui qui écrit ces lignes. Mais tous reconnaissaient la force, la grandeur, la nécessité de la prière. » (*Les Moines d'Occident.*)

\*  
\* \*

Il peint ainsi le besoin de solitude que l'homme ressent souvent :

« Qui donc, à moins d'être complètement dépravé par le vice ou appesanti par l'âge et la cupidité, n'a pas éprouvé, une fois au moins avant de mourir, l'attrait de la solitude ? Qui n'a senti le désir ardent d'un repos durable et régulier, où la sagesse et la vertu pussent fournir un aliment continu à la vie de l'esprit et du cœur, à la science et à l'amour ? Où est l'âme chrétienne, quelque enchaînée qu'elle soit par les liens du péché, quelque souillée qu'elle ait pu être par le contact des bassesses terrestres, qui n'ait soupiré parfois après le charme et le repos de la vie religieuse, et respiré de loin le parfum qu'exhale un de ces suaves et secrets asiles habités par la vertu et le dévouement et consacrés à la méditation de l'éternité ? Qui n'a rêvé un avenir où il pourrait, pour un jour au moins, dire de lui-même avec le

prophète : « *Sedebit solitarius et tacebit?* » Qui n'a compris qu'il fallait réserver au moins quelques coins du monde, en dehors des révolutions, des agitations, des convoitises de la vie ordinaire, pour y réunir les concerts de l'adoration et de la reconnaissance des hommes à toutes ces voix de la nature, à tous ces chœurs de la création qui bénissent et vénèrent le Créateur? »

\*  
\* \*

Il parle ainsi de son amour pour l'Eglise et de ses profondes convictions :

« On se trompe en croyant que tout ce débordement d'injures et de violences soit propre à affaiblir le sentiment religieux dans les cœurs qui sont capables de le goûter. Il faut bien peu connaître l'histoire du cœur humain et celle de la religion pour nourrir de telles appréhensions ; les grandes injures enfantent les grandes réparations. Savez-vous ce qui sort de cette fange qu'on remue contre nous? Il en sort l'amour, l'amour fécond, généreux, complet, de cette Eglise qu'on insulte ; plus on entassera contre elle calomnie sur calomnie, et plus elle trouvera des cœurs disposés à lui payer le tribut de leur dévouement et de leur obéissance. Nous avons sur ce point des démonstrations irréfutables dans le nombre et la nature des vocations ecclésiastiques, et dans les

chaleureux dévouements qui se manifestent parmi les laïques.

« Ah! laissez-moi vous le dire, au sein de cette région intime où les convictions religieuses sont reléguées, dans ce fond de la conscience que l'on fouille si rarement, on ne se doute pas de ce qu'éprouve un chrétien lorsqu'il voit l'insulte prodiguée au prêtre qui le confesse, à la religieuse qu'il appelle au chevet de son ami malade ou mourant, aux religieux qui élèvent ses enfants, à tous les objets de son culte et de son respect. On ne sait pas combien la douleur même qu'il éprouve retrempe sa foi et son courage. S'il m'était permis de me citer moi-même pour exemple, et si l'on me demandait à quelle occasion se sont ancrées en mon âme ces convictions que je viens exprimer devant vous avec une hardisse légitime mais inaccoutumée, je dirais que ce fut en ce jour où, à l'âge de 18 ans, je vis la croix arrachée du fronton des églises de Paris, traînée dans les rues, et précipitée dans la Seine aux applaudissements d'une foule égarée. Cette croix profanée, je la ramassai dans mon cœur, et je *jurai de la servir et de la défendre*. Ce que je dis alors, je l'ai fait depuis, et, s'il plaît à Dieu, je le ferai toujours. »

\*  
\* \*

M. de Montalembert fait ce magnifique tableau



d'une jeune fille quittant le monde et se donnant à Dieu :

« Un matin elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : « Adieu ! tout est fini, je vais  
« mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne  
« serai jamais ni épouse ni mère, je ne serai  
« même plus votre fille. » Rien ne la retient....

« La voilà qui apparaît déjà parée pour le sacrifice, étincelante et charmante, avec un sourire angélique, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création !

« — Fière de sa riante et dernière parure, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt elle y court, elle y vole comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous le voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité.

« C'en est fait, elle a franchi l'abîme avec cet élan, cet essor, ce magnanime oubli de soi qui est la gloire de la jeunesse, avec cet enthousiasme invincible et pur que rien ici-bas ne saura plus éteindre, ni égaler.

« Mais quel est donc cet amant invincible, mort sur un gibet il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour ? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peuvent résister ? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ? qui prend toute

vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Est-ce un homme? Non! c'est un Dieu!

« Est-ce là un rêve? une page de roman? Est-ce seulement de l'histoire, l'histoire d'un passé à jamais éteint? Non, encore une fois, c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous. Ce spectacle quotidien, nous-même qui en parlons, nous l'avons vu et subi. Ce qui ne nous était apparu qu'à travers les âges et à travers les livres, s'est dressé un jour devant nos yeux baignés des larmes d'une angoisse paternelle. Qui ne nous pardonnera d'avoir, sous l'empire de cette ineffaçable souvenir, allongé plus que de raison peut-être cette page d'une œuvre trop longtemps inachevée? Combien d'autres n'ont-ils pas, eux aussi, traversé cette angoisse et contemplé d'un regard éperdu la dernière apparition mondaine d'une fille ou d'une sœur bien-aimée? »

Un jour, en effet, son enfant charmante et chérie entrant dans son cabinet de travail lui avait dit : « — Mon père, j'aime tout, j'aime le plaisir, j'aime l'esprit, le monde, la danse, j'aime la famille, j'aime mes études, mes compagnes, mon âge, ma vie, j'aime ma patrie, mais j'aime mon Dieu, et je veux me donner toute à lui! » Et comme il lui disait : « — Mais, ma chère enfant, n'as-tu pas quelque chagrin? » elle courut à sa bibliothèque, chercha un de ces livres où il a raconté l'histoire des

religieuses saxonnes et elle lui dit : « — Vous m'avez appris qu'on n'offre pas à Dieu des cœurs flétris et des courages fatigués... » Quelque temps après, sa famille l'accompagnait dans un pieux sanctuaire où la fiancée du Christ s'agenouillait, attendrie et rayonnante, au pied de l'autel à l'ombre duquel devait s'écouler sa vie.

\*  
\*  
\*

Nous recommandons aux amis du peuple, ce passage d'un beau discours de Montalembert en 1850 : « Savez-vous, Messieurs, quel est le grand et implacable ennemi de l'instruction du peuple ? C'est le travail du dimanche. C'est le travail sacrilège qui le condamne à l'ignorance, qui lui interdit toute culture sérieuse et féconde de l'esprit et du cœur. » Autrefois peut-être, l'enfant allait moins à l'école, mais il avait deux sources d'instruction toujours ouvertes devant lui : l'Église et la famille. L'Église lui apprenait la vérité et lui faisait aimer le devoir. En lui donnant des notions complètes sur Dieu, sur ce qu'il faut croire, sur ce qu'il faut pratiquer, elle s'emparait de son esprit et de son cœur. La famille entretenait en lui de douces croyances, elle le maintenait dans l'amour et le respect de la tradition. L'Église est trop oubliée aujourd'hui, le foyer de la famille est déserté; l'école peut quelque chose sans doute,

mais elle ne remplacera pas ce qui est la condition essentielle de toute vie morale. »

— Quel admirable élan d'amour pour l'Eglise se manifeste dans les lignes suivantes :

« Savez-vous, s'écriait-il, dans un discours fameux aux Montagnards, savez-vous quel est le plus grand de vos crimes? ce n'est pas seulement le sang innocent que vous avez répandu, bien qu'il crie vengeance contre vous; ce n'est pas seulement d'avoir versé à pleines mains la ruine dans l'Europe entière, quoique ce soit le plus formidable argument contre vos doctrines. Non! c'est d'avoir désanchanté le monde de la liberté; c'est d'avoir ou compromis, ou ébranlé dans tous les cœurs honnêtes cette noble croyance; c'est d'avoir refoulé vers sa source le torrent des destinées humaines. Vous niez la force morale, vous niez la foi, vous niez l'empire de l'autorité pontificale sur les âmes, cet empire qui a eu raison des plus forts empereurs; eh bien! soit!... Mais il y a une chose que vous ne pouvez pas nier, c'est la faiblesse du Saint-Siège. Sachez-le, cette faiblesse même fait sa force insurmontable. Quand un homme est condamné à battre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément; elle lui dit : « Frappez! mais vous vous déshonorez et vous ne me vaincrez pas! Eh! bien, l'Eglise n'est pas une femme, c'est bien plus, C'EST UNE MÈRE, la mère de l'Europe, la mère de

la société moderne ! On a beau être un fils dénaturé, un fils ingrat, on reste toujours fils, et il arrive un moment où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain. Celui qui l'engage tombe accablé, anéanti, soit par sa défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité. »  
(19 octobre 1849.)



## VILLEMMAIN

(1790-1870)

VILLEMMAIN (Abel-François) est né à Paris le 11 juin 1790. A peine sorti du lycée Louis-le-Grand, il fut nommé professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne, et bientôt Maître de conférences à l'École normale.

Agé seulement de 22 ans, en 1812, il fit l'*éloge de Montaigne* qui fut couronné par l'Académie française.

Suppléant de M. Guizot à la Sorbonne, dans la chaire d'histoire moderne, il fut bientôt nommé à la chaire d'éloquence française et commença la série de ces belles leçons qui ont charmé deux générations d'auditeurs et de lecteurs.

Ses leçons sur l'*Eloquence chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle* resteront comme un des plus beaux monuments de notre littérature.

M. Villemain fut élu député d'Evreux en 1830 ; il devint pair de France et secrétaire perpétuel de l'Académie française deux ans plus tard. Deux fois, en 1839 et en 1840, il eut le portefeuille de l'instruction publique.

Il quitta la vie publique en 1844, pour s'adonner entièrement aux lettres.

On a de lui, outre son *Cours de littérature française* et un grand nombre de discours académiques, une *Histoire de Cromwell, Lascaris ou les Grecs au XVIII<sup>e</sup> siècle*, un *Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane*, deux volumes de *Discours et mélanges littéraires*, des *Etudes de littérature ancienne et étrangère*, un tableau de l'*Eloquence chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle*, des *Etudes d'histoire moderne*, des *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, un *Choix d'études sur la littérature contemporaine*, la *Tribune contemporaine*, — M. de Chateaubriand, des *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique*, sans compter de nombreux essais, études, notices, rapports à l'Académie, et morceaux de critique ou d'histoire insérés dans divers recueils et réunis ensuite en volume.

Villemain était très original; « il avait, dit M. Fulbert-Dumonteil, toutes les coquetteries, hormis celle du costume. Sa mise était des plus négligées; des chemises et des manchettes extravagantes et des gilets de flanelle beaucoup trop évidents; des pantalons qui descendaient toujours et des habits qui remontaient à M. de Fontanes; d'immenses chapeaux enfoncés sur les yeux, mais ne parvenant pas à étouffer l'expression pétillante de cette spirituelle physionomie. »

\*  
\* \*

Sainte-Beuve le définissait ainsi :

« Penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant alentour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant, et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de la pensée..... il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur, l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue, que son masque expressif et spirituel accompagne ; et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût !), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire et elle échappe encore ; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées toujours au triomphe du sens et de la grâce. »

\*  
\* \*

— Vous avez beaucoup d'esprit, lui disait un jour un fameux savant, aussi savant qu'ennuyeux ; c'est dommage que vous ne soyez pas un savant...

— Mon cher monsieur, répartit Villemain, vous êtes un savant ; c'est dommage que vous ne soyez pas un homme d'esprit.



— Une médiocrité à l'affût de toutes les distinctions, de tous les hochets, de tous les rubans et de tous les galons, Germain transplanté sur les rives de la Seine, rencontre un jour M. Villemain, revêtu de son costume d'immortel.

— Quel est cet habit ? lui demande-t-il en ouvrant les yeux du renard *guignant* les raisins de la fable.

— Ne le voyez-vous pas ? c'est celui de l'Institut.

— De l'Institut ? Ah ! ah ! mais il est bien, très bien même... Que faut-il faire pour l'obtenir ?

— Renoncer à un de vos grands avantages, cher monsieur : celui de n'avoir rien fait !



M. Villemain n'était pas seulement un brillant littérateur et un homme d'esprit, il était un chrétien convaincu. Il accomplissait scrupuleusement ses devoirs religieux et donnait l'exemple de l'observation des lois de Dieu et de l'Eglise, comme de la fréquentation des sacrements.

Un jour, en sortant de Saint-Germain-des-Prés, où il venait d'entendre la messe, il oublie son chapeau et revient le demander au suisse. Celui-ci le prend du bout de sa hallebarde et le présente assez dédaigneusement au secrétaire perpétuel de l'Académie.

M. Villemain ne dit rien par respect pour le saint lieu, mais le lendemain il se plaignit amèrement au curé de Saint-Germain-des-Prés, et fit réparer son chapeau. Le dimanche suivant, il se garda bien de l'oublier, mais il avait de grand cœur pardonné à l'infortuné suisse, et il se montra toujours un fidèle paroissien.



## LE MARÉCHAL RANDON

(1870)

LE Maréchal RANDON était protestant. Le R. P. Olivaint, assassiné sous la Commune, contribua beaucoup à la conversion de l'illustre soldat. Le R. P. Clair, dans sa *Vie du P. Olivaint*, a raconté l'histoire de cette conversion :

« La conversion du maréchal Randon fut, sans contredit, pour le P. Olivaint, l'une des plus douces consolations de son zèle, après avoir été de longues années l'objet de sa persévérante sollicitude.

« Issu d'une famille protestante, le maréchal Randon vécut longtemps dans la religion de ses pères, sans que rien ne troublât sa bonne foi. Nature droite et loyale, esprit élevé, cœur généreux et vaillant, il alla à Dieu simplement et cherchait la vérité sans arrière-pensée. Loin de nourrir aucune prévention contre le Catholicisme, il pencha peu à peu et comme à son insu vers lui.

« Gouverneur général de l'Algérie, il s'était intimement lié avec le P. Brumauld, de la compagnie de Jésus, dont il favorisait de tout son pouvoir les fondations charitables et les essais de colonisa-

tion chrétienne. En retour, le zélé religieux faisait violence au ciel pour obtenir la conversion du maréchal ; il s'était même concerté avec quelques autres missionnaires pour que, chaque jour, le saint Sacrifice fût offert par l'un d'eux à cette intention.

« On peut dire que l'âme qu'il s'agissait de sauver était naturellement catholique. Le maréchal saisissait, en effet, toutes les occasions de témoigner son estime et sa vénération pour l'Église, son culte, ses ministres. Ainsi il exigeait que l'aumônier des colonnes expéditionnaires occupât toujours, à la table de l'état-major, la place d'honneur, « comme représentant la première autorité, « celle de Dieu. » A Alger, il se faisait un devoir d'assister aux splendides processions de la Fête-Dieu et d'y donner à tous l'exemple d'un religieux respect.

« Après la mort du P. Brumauld, le P. Olivaint, par ses prières et son action discrète, continua l'œuvre de cette conversion.

« Longtemps il demeura invisible, comme l'ange gardien, mais inspirant et dirigeant tout ce qui se faisait en faveur du « *cher séparé* » ; c'est ainsi qu'il se plaisait à nommer le maréchal.

« On le tenait au courant des moindres progrès ; et quelle était sa joie quand il apprenait, par exemple, que le ministre de la guerre, encore protestant, avait pris noblement la défense du

Saint-Père dans les conseils du gouvernement ; qu'il avait, par une touchante délicatesse, confié à M<sup>me</sup> la comtesse Randon le soin de veiller à l'entretien des chapelles dans les forts de Paris ; qu'il marquait pour la véritable Eglise un attrait d'autant plus vif qu'elle était plus violemment attaquée. Au moment où le livre de M. Renan faisait scandale, le maréchal formulait ainsi son jugement sur cet odieux pamphlet : « En résumé, ce livre aura  
« eu pour résultat de rapprocher dans une com-  
« mune indignation deux religions qui, au fond  
« (pensait-il), sont divisées par si peu..... Il faut  
« drait de ces deux religions n'en faire qu'une,  
« prendre à l'Eglise catholique son esprit de gou-  
« vernement et son unité ; au protestantisme.....  
« quoi ? Je ne sais trop..... car après tout, c'est  
« moins une religion qu'une négation. » Il se montrait fatigué et comme honteux des dissensions qui déchiraient la prétendue Réforme, et des contradictions doctrinales de ses ministres. « Un  
« pasteur prêchant en habit noir et en cravate  
« blanche, disait-il, me fait l'effet d'un colonel  
« commandant son régiment en habit bour-  
« geois. »

« Ces succès partiels présageaient dans un avenir prochain la pleine victoire, et le P. Olivaint s'écriait : « Oh ! il faut que nous obtenions cette  
« conversion ! Il n'y a pas d'exemple qu'un souve-  
« rain, un prince ou même un simple particulier

« ait servi l'Eglise, sans recevoir de Dieu la ré-  
 « compense. Et le maréchal qui a si généreuse-  
 « sement défendu le Saint-Père n'en serait pas  
 « récompensé par le don de la foi ! »

C'était une allusion aux soins donnés par le maréchal Randon à la formation de la légion d'Antibes, dont il avait voulu choisir lui-même, un à un, tous les officiers et la plupart des soldats.

« Enfin, un jour vint où le P. Olivaint put dire :  
 « La conversion du cher séparé est un fruit qui  
 « tient encore à l'arbre et mûrit doucement ; mais  
 « nous le cueillerons demain ou après-demain...  
 « Il ne faut plus qu'une circonstance providen-  
 « tielle pour amener le résultat définitif. »

« Cette circonstance providentielle fut, comme il arrive le plus souvent, une cruelle épreuve. Le loyal et fidèle serviteur de la France se vit tout à coup en butte à d'injustes accusations et à d'indignes calomnies.

« Au mois de janvier 1867, le maréchal disgracié quitta le ministère de la guerre.

« Je ne puis pas m'empêcher de déplorer cette  
 « retraite, écrivit aussitôt le P. Olivaint. Le maré-  
 « chal a si noblement rempli sa mission, il a si  
 « généreusement défendu les intérêts de l'Eglise !  
 « Il sera bien difficile de trouver un successeur  
 « aussi dévoué que lui à tout bien ; les hommes  
 « qui lui ressemblent deviennent si rares ! Cepen-  
 « dant, tout en déplorant cette retraite, je ne puis

« m'empêcher de me réjouir. J'éprouve en ce moment une douce espérance. Il me semble que l'heure approche où vous aurez la consolation d'offrir à Notre-Seigneur cette chère âme tout à fait conquise à la vérité par l'esprit, comme elle l'est déjà par le cœur, ou plutôt à la vérité par la pratique de la foi, comme elle l'est déjà par le cœur et l'esprit. Vous savez si je prie avec vous et si tout mon dévouement vous est assuré, au besoin, dans cette œuvre. »

« Retiré dans ses montagnes du Dauphiné, le maréchal consacra au recueillement et à la prière les loisirs que lui faisait l'ingratitude des hommes.

« Il surveilla lui-même la construction d'une chapelle bâtie auprès de son château de Saint-Ismier, et au sommet de laquelle se dressa, par son ordre, une grande croix. Le Dieu de l'Eucharistie vint y faire sa demeure et remplir de ses bénédictions la maison de son hôte. *Salus domui huic hodie facta est* (Luc, XIX, 9).

« Le maréchal se prêtait volontiers aux pieuses industries qu'on imaginait pour l'acheminer insensiblement vers le catholicisme. Tantôt, c'était une petite médaille de la sainte Vierge qu'il consentait à porter sur lui ; tantôt, la prière du soir qu'il faisait en famille ou la messe à laquelle il assistait volontiers. Le P. Olivaint répondait au message qui lui apportait ces touchantes nouvelles : « De-

« main, jour de l'exaltation de la sainte Croix,  
« je dirai la messe pour le cher séparé qui, le  
« matin, j'en suis sûr, se sera simplement,  
« chrétiennement, pieusement uni à vous pour  
« entendre la messe dans la petite chapelle et  
« adorer avec vous le bon Maître. Quelles influen-  
« ces vont s'échapper de ce tabernacle pour  
« avancer la conversion de cette chère âme! Oui,  
« recourez plus que jamais à l'influence directe  
« de Notre-Seigneur : il s'approchera de lui par  
« vous. »

« Le jeune fils d'un autre maréchal de France  
allait faire sa première communion. Il fut chargé  
d'avancer, par sa pieuse intervention, l'heure ar-  
demment désirée. « Les enfants sont de bien puis-  
« sants auxiliaires, disait à cette occasion le P.Oli-  
« vaint ; tirez du cher petit dont vous me parlez  
« tout le parti que vous offrira Notre-Seigneur...  
« Je craindrais un plus long retard justifié par  
« toutes les préoccupations de la vie active, surtout  
« si la guerre éclate. »

« Tant de prières ferventes touchèrent le Cœur  
de Dieu. Le vieux maréchal sentit la lumière se  
faire dans son esprit, tous ses doutes se dissiper,  
et un mystérieux attrait le pousser dans le sein du  
catholicisme. Il s'en ouvrit, avec sa franchise ha-  
bituelle, à celle qui n'avait vécu que pour lui  
obtenir ce bonheur. La mort, disait-il, approchait :  
ceux que réunirait la même tombe devaient avoir



une même foi ici-bas, afin de se retrouver ensemble dans une autre vie.

« *Magnificat!*... *Te Deum!*... s'écria le P. Olivaint avec transport. Voyez-vous que la sainte Eucharistie a exercé sur lui sa toute-puissante influence ? Je ne saurais vous dire à quel point je partage votre joie. »

« Peu de jours après eut lieu la première entrevue du maréchal avec celui qui depuis si longtemps s'intéressait à son âme. L'entente s'établit aussitôt.

« Le bon maréchal, écrivait son nouveau guide, a une droiture et un mouvement du cœur qui me touchent profondément. »

« Enfin, après que le noble vieillard eût été suffisamment instruit du dogme catholique, le jour fut fixé pour la réconciliation avec la sainte Eglise. Le 22 décembre 1867, dans l'humble chapelle d'un orphelinat, en présence du P. Olivaint et de deux témoins, le maréchal déclara « reconnaître l'Eglise catholique pour la seule véritable Eglise, faire profession de la religion catholique, apostolique et romaine, et renoncer à l'hérésie de Calvin. »

« Depuis lors, il apporta au service de Dieu une fidélité que le P. Olivaint appelait « militaire. »

« J'admire vraiment, écrivait-il, la grâce de Dieu dans cette âme si droite ; comme il prend simplement les choses ! »

« Une particulière amitié unit jusqu'à la fin le prêtre et le soldat !

« Le 22 juillet 1870, le P. Olivaint adressait au maréchal la lettre suivante :

« Laissez-moi, monsieur le maréchal, vous témoigner le bonheur que j'ai ressenti d'être auprès de vous l'instrument de la grâce de Dieu. Je vous ai voué un attachement sincère et profond. Je vous suivrai de cœur sur cette terre d'Afrique où, par votre esprit chrétien, vous avez fait tant de bien autrefois, où vous ferez bientôt, maintenant que vous êtes plus près de Dieu, plus de bien encore. »

« De son côté, le maréchal exprimait avec bonheur sa reconnaissance au P. Olivaint pour tous les secours spirituels qu'il lui avait prodigués. Je vous prie de croire, ajoutait-il, que je n'oublierai jamais ce que je vous dois à ce sujet, car j'y trouverai une consolation et un soutien dans les adversités dont la vie est ici-bas parsemée, et une confiance bien grande pour cette vie qui nous est réservée dans le ciel. »

« Le maréchal entrevoyait le terme ; il l'atteignit bientôt. « Oh ! la patrie !... Ses souffrances me tuent. » Ce furent ses dernières paroles.

« Atteint d'une cruelle maladie, sa vigoureuse organisation résistait au mal ; mais il en survint un contre lequel elle fut impuissante, ce fut le mal qui frappa la France et dont nous souffrons en-

core. Lorsqu'il vit les gloires de la patrie s'éclipser, la vie l'abandonna et il rendit son âme à Dieu. Il est mort avec le courage du soldat, avec la foi et la soumission du chrétien. Il est mort après avoir reçu les sacrements qui aident à faire le voyage de l'éternité. Il est mort après s'être courbé avec amour et reconnaissance sous la main du Pontife suprême qui lui donna sa bénédiction apostolique. »



## BABINET

(1794-1872)

**B**ABINET est le célèbre astronome dont le nom et les travaux savants sont connus dans le monde entier. Il ne fut pas toujours un enfant fidèle de l'Eglise. Dans les bons mots, d'un goût douteux, dans les plaisanteries qu'il aimait à faire, il n'épargnait pas assez les choses saintes et il avait la réputation d'être un peu voltairien.

Toutefois son incrédulité était plus apparente que réelle, aussi quand la mort apparut, le savant se rappela la foi de ses premières années, et il quitta la vie au mois d'octobre 1872, dans les sentiments les plus chrétiens.

M<sup>gr</sup> l'évêque de Poitiers, étant allé le visiter, eut avec lui une longue conversation, et quelques jours après M. le curé de Saint-Etienne-du-Mont, administrait le malade qui lui-même avait demandé un chapelet de N.-D. de Lourdes.

Les feuilles radicales essayèrent de nier cette conversion, mais l'illustre président de l'Académie des sciences, M. Faye, confondit ce mensonge car, annonçant à ses collègues la perte qu'ils venaient de faire, il ajoutait que M. Babinet, « réconcilié

avec les hommes, et réconcilié surtout avec Dieu, avait eu une mort paisible. »

C'est une des belles et nombreuses conquêtes de la religion, « si bonne pour mourir. »



## SAINT-MARC GIRARDIN

(1801-1873)

**S**AINT-MARC GIRARDIN, membre de l'Académie française, vice-président de l'Assemblée nationale, est mort le vendredi saint 1873, après une maladie de quelques heures.

Né à Paris en 1801, il avait, de bonne heure, brillé dans les concours académiques et avait été élu à l'Académie française en remplacement de Campenon, en 1844. Ses cours de littérature étaient suivis, et il avait le mérite de ne pas chercher une popularité malsaine dans des allusions indignes d'un professeur qui se respecte. M. Saint-Marc Girardin s'était toujours affirmé hautement spiritualiste et même chrétien.

Il avait joué un certain rôle politique ; rédacteur du *Journal des Débats*, député et conseiller d'Etat sous Louis-Philippe, il faisait partie, comme ministre de l'instruction publique, du cabinet qui ne dura que quelques heures le 24 février 1848. Elu dans la Haute-Vienne en février 1871, il était vice-président de l'Assemblée, président du comité d'enquête sur le 4 Septembre et président de la réunion du centre droit. M. Saint-Marc Girardin était, depuis longtemps, un chrétien pratiquant.



## VITET

(1802-1873)

VITET était vice-président de l'Assemblée nationale, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres ; c'était un esprit fin, un juge d'art des plus délicats ; après avoir été, sinon hostile à l'Eglise, au moins indifférent, il était devenu très sincèrement catholique.



## LE DOCTEUR NÉLATON

(1807-1873)

LA réputation du docteur NÉLATON était universelle. Son intrépidité au travail, sa science profonde, son sang-froid lui avaient attiré une confiance extraordinaire, méritée d'ailleurs par les plus étonnantes opérations et d'innombrables guérisons.

Voici comment *l'Univers* racontait la mort du célèbre docteur :

« Un des princes de la science moderne vient de fermer les yeux à la vie; sa mort a été celle d'un chrétien plein de conviction et de foi.

« M. le docteur Nélaton, qui depuis longtemps déjà souffrait d'une maladie de cœur, comptait pour ainsi dire tous les progrès du mal et toutes les pulsations lentes de l'agonie. Si naguère il eût quelque espoir dans l'air vif de la mer, ses illusions ne tardèrent pas à s'évanouir. Il revint à Paris et se prépara à recevoir dignement les sacrements.

« Avec quelle foi il reçut le sacrement dernier et la sainte communion ! Avec quel recueillement il écoutait chacune des paroles qui l'exhortaient à



s'unir à son Dieu, avec quel amour il collait ses lèvres sur le crucifix !

« Quand la cérémonie fut terminée, se tournant vers l'ecclésiastique qui l'assistait : « Je vous remercie, dit-il, des excellentes paroles que vous venez de m'adresser ; elles sont certainement l'expression exacte de la vérité. » Le prêtre, après lui avoir manifesté toute sa joie de l'entendre parler ainsi, lui dit qu'ayant vu récemment le Saint-Père et obtenu une bénédiction spéciale pour chacun de ses pénitents, il allait la lui donner en son nom : « *C'est bien consolant* », répondit le malade.

« Il ne cessa de persévérer dans ces sentiments qui firent l'édification de ceux qui l'entouraient : « *Mes enfants, leur disait-il, la voie droite..., l'observation des commandements de Dieu, voilà ce qui seul peut assurer la paix de la conscience et du cœur.* » Et plus tard, il ajoutait cette parole remarquable, bien propre à produire une grande impression sur les incrédules modernes qui prétendent regretter de n'avoir pas la foi : « *J'ai prié, j'ai cherché, j'ai trouvé!* »

« La fin chrétienne du docteur Nélaton n'étonnera personne, si on se rappelle la droiture de cette âme noble et élevée. Dieu ne permet pas que l'homme qui cherche la vérité avec franchise, et se dépense dans l'exercice de la charité, ne soit pas un jour éclairé des lumières de la foi. Cette fin si

parfaite peut servir de leçon et de modèle à notre génération légère et sceptique ; elle démontre une fois de plus que la science et la religion peuvent se rencontrer ici-bas sur le même terrain, sans s'exclure, et s'y donner la main.



## ÉLIE DE BEAUMONT

(1798-1874)

ÉLIE DE BEAUMONT, savant géologue, membre de l'Institut et ancien sénateur, rendit, par ses découvertes, de réels services à l'agriculture. Il ne fut pas de ces hommes qui prétendent faussement que la religion est opposée à la science et il ne craignit pas de réfuter les erreurs antireligieuses de ses collègues de l'Institut.

Deux savants, dans l'éloge qu'ils ont fait de M. Elie de Beaumont, ont rendu hommage au chrétien :

« M. Elie de Beaumont, dit l'abbé Moigno, dans les *Mondes*, était sincèrement chrétien, et aucun des spécieux témoignages de la géologie en faveur de la prétendue antiquité indéfinie de l'homme ne l'avait ébranlé. Il a su, en toutes circonstances, montrer le faible des objections qu'une demi-science opposait à la révélation. Les comptes-rendus de l'Académie des sciences témoignent hautement de son orthodoxie.

— M. Dumas n'a pas été moins explicite : « Après avoir reconstitué, dit-il, ce qui a dû se passer dans une des révolutions superficielles du globe, M. Elie de Beaumont remonte au psaume 113,

ancienne et poétique expression d'une étonnante justesse de la pensée scientifique moderne, et rappelle ces paroles : « Devant la face du Seigneur, la terre s'est émue; la mer le vit et s'enfuit; les montagnes bondirent comme des béliers et les collines comme des agneaux. »

« La manière de travailler de M. Elie de Beaumont et le tour de son génie se révèlent tout entiers dans ces trois circonstances. Les matériaux sur lesquels va se fonder sa doctrine sont recueillis avec patience et contrôlés avec une rigoureuse exactitude. Sa vive imagination en tire des conséquences sublimes. Sa piété les rattache sans effort aux textes sacrés. Observateur infatigable, persévérant et sûr; poète à sa manière, et poète passionné pour toutes les idées élevées; *chrétien toujours* et *chrétien convaincu*; tel se montrait M. Elie de Beaumont dans cette œuvre admirable de sa jeunesse, tel il est resté toute sa vie. »

M. Dumas termine ainsi :

« M. Elie de Beaumont comprenait tous ses devoirs; il n'en négligeait aucun; il était toujours prêt, et si l'ange de la mort l'a touché de son aile sans l'avertir, il ne l'a point surpris. Il était de ceux dont les dettes sont toujours payées. Son âme immortelle et pure a dû quitter sans trouble et sans effroi cette terre, dont il a tant contribué à révéler les splendeurs ou à faire admirer les

harmonies. Elle pouvait remonter calme vers les régions sereines, objet constant des aspirations de notre vénéré confrère, et se présenter confiante devant le Souverain Juge en qui il avait toujours placé ses espérances et sa foi. »



## CARPEAUX

(1827-1874)

**C**ARPEAUX (Jean-Baptiste), sculpteur français, né à Valenciennes (Nord) le 14 mai 1827, vint à Paris pour y étudier la sculpture, entra à l'école des Beaux-Arts et fut élève de Rude, de Duret et d'Abel de Pujol. Il obtint quatorze médailles et remporta le prix de Rome en 1854. Parmi ses principales œuvres, on cite : un *jeune Pêcheur* (1859) ; *Ugolin et ses enfants* (1863) ; la *jeune Fille à la coquille* (1864) ; une *Nègresse*, buste ; *Rieur et Rieuse*, *Napolitains*, bustes ; le *Prince Impérial et son chien Néro* ; des figures de fantaisie, telles que *l'Espérance*, la *Candeur*, le *Printemps*, *l'Espègle*, une *Mater dolorosa*, un très grand nombre de bustes de personnages contemporains. — Au mois d'août 1869, un groupe de la *Danse*, exécuté pour la façade du nouvel Opéra, excita les plus vives contestations, et par sa fougue toute réaliste, valut à l'auteur des critiques et des louanges non moins vives. On verra dans le récit suivant ce que M. Carpeaux pensait de ce groupe à ses derniers moments. Cet artiste qui avait pris une des premières places dans la sculpture contemporaine par ses qualités et leurs excès mêmes,

est décédé le 12 octobre 1874, à Courbevoie. Nous trouvons dans l'*Univers* les deux pièces suivantes, dont la première nous apprend comment a été préparée la conversion de M. Carpeaux, et la seconde comment elle s'est accomplie.

«... Je vous envoie en hâte quelques renseignements sur la part que deux membres de notre *Cercle* ont eue dans le retour à Dieu de Carpeaux et dans sa fin si chrétienne. Vous pouvez avoir la plus entière confiance en ces renseignements. Ils vous démontreront une chose qui ne peut manquer de surprendre extrêmement vos lecteurs : c'est que M. Carpeaux n'a pas été l'artiste débraillé et cynique qu'on s'imagine ; ceux donc qui persisteraient à juger l'homme d'après certaines œuvres du statuaire feraient fausse route et commettraient une injustice.

« Carpeaux a eu une jeunesse très chrétienne, non seulement pendant le temps qu'il passa chez les Frères de Valenciennes, sa ville natale, mais encore pendant ses premières études à Paris. Il habitait chez une de ses parentes, qui était loin d'avoir sa piété, car elle se plaignait souvent de ses longues prières du matin et du soir, et s'étonnait de le voir, selon ses propres expressions, « *ahuri de dévotion.* »

« Voilà des mots bien étranges, n'est-ce-pas, quand on se reporte à la réputation faite au pauvre Carpeaux.

« La vie parisienne, les entraînements de son âge, et surtout la fréquentation des jeunes artistes, ses compagnons, le perdirent. Mais au milieu de ses folies de jeunesse, il gardait la foi. — A Rome, il voulut voir Pie IX, qui l'accueillit avec sa bonté habituelle et sa bienveillance spéciale pour les artistes et pour la France. Carpeaux garda précieusement une médaille que lui avait donnée le souverain Pontife. — Quelque temps avant son dernier voyage à Nice, il formait le projet d'aller en Italie et de revoir Rome :

« — Je veux aller à Rome, disait-il; j'irai voir le Saint-Père, car je l'aime beaucoup et je le vénère; il m'aime bien aussi... Je ferai son buste; certainement il ne me refusera pas.

« Carpeaux sans doute n'était pas un idéaliste : mais dans l'œuvre trop célèbre qui lui a valu un si triste renom, il n'est peut-être pas aussi coupable qu'il le paraît. La première esquisse qu'il composa du groupe de la Danse n'était pas nue. — La commission à laquelle les artistes devaient soumettre leurs esquisses la refusa. Carpeaux refit alors sa composition telle qu'elle est aujourd'hui; et elle fut acceptée. Le fait est certain et se passe de commentaires.

« La fin chrétienne de Carpeaux devait être prévue de son entourage dès les premières atteintes de sa dernière maladie, qui fut si longue. Alors qu'il jouissait absolument de toutes ses facultés il



était résolu à revenir à Dieu. Tout à l'heure vous verrez que rien ne surpassa la profondeur de son repentir. C'est ce repentir et son immense charité pour les pauvres qui devaient lui obtenir de Dieu la grâce d'une sainte mort, la plus précieuse de toutes.

« Beaucoup de pauvres gens s'adressaient à lui; il ne les rebutait jamais ; souvent il les admettait à sa table. Un jour, passant rue Lamartine en voiture, il aperçoit dans une allée une pauvre femme : vite, il remet à l'un des membres de notre cercle qui l'accompagnait une pièce d'or pour la lui donner. On l'a vu, dans des circonstances analogues, prendre à pleines mains dans sa poche des poignées d'argent et d'or et les remettre aux pauvres sans compter. — A un vif sentiment de foi, il joignait la charité : Dieu lui a beaucoup pardonné...

« Mais ce qui a notablement contribué à soutenir chez lui le sentiment religieux est sans contredit l'exemple des vertus chrétiennes de deux jeunes Bretons que la Providence amena près de lui. L'un était employé dans son atelier comme praticien, l'autre comme commis et homme de confiance. On sait la foi et la simplicité bretonnes qu'accompagne ordinairement cette énergie qu'on accuse d'entêtement. Carpeaux comprit la valeur de ces jeunes gens. Il mit en eux toute sa confiance. Il les traita bientôt moins en employés qu'en amis.

— Chez le sculpteur, tout le monde travaillait le dimanche ; les deux Bretons en furent dispensés.

« — Mais que faites-vous de votre dimanche ? leur dit-il.

« — Nous allons au cercle Montparnasse.

« Carpeaux se fit décrire l'institution, qui l'intéressa. Ces bons enfants, dans la pensée de l'arracher au milieu funeste où il vivait et de lui procurer quelques impressions salutaires, lui proposèrent de venir visiter le cercle, — ce qu'il accepta. Carpeaux ne se contenta pas d'une visite ; il voulut dîner avec ses jeunes amis et prendre place à côté des ouvriers dans notre humble restaurant. Il passa avec nous toute la soirée, et s'amusa beaucoup d'un petit concert et d'une charade en action improvisée par eux. — En attendant le dîner, nous causâmes et il me dit tout le bien qu'il pensait de mes jeunes gens ; et, comme l'attente se prolongeait un peu :

« — Avez-vous du papier et un peu de fusain ? me demanda-t-il.

« Je lui procurai ce qu'il me demandait, ne sachant ce qu'il voulait faire. Puis il me dit : — restez tranquille un moment... — Et, quelques minutes plus tard, il me remettait mon portrait fort ressemblant et esquissé avec une énergie fort étonnante... Se figure-t-on Carpeaux au milieu du cercle catholique de Montparnasse et faisant le portrait de son directeur?...

« Devant ces jeunes gens, jamais il ne lui échappait la moindre parole inconvenante. Il disait à l'un d'eux : — Que vous êtes heureux ! Vous n'avez que de saintes passions... Je vous vénère...

« Un jour, une personne qui était venue lui rendre visite, lui dit : — Moi, je n'ai aucune croyance... — Eh bien ! lui dit Carpeaux, je ne pense pas comme vous ; je crois, et cette croyance, c'est ma force...

« La veille de son mariage il communia avec sa femme. Il disait un jour à l'un de mes jeunes gens : — Les deux plus beaux jours de ma vie sont ceux de ma première communion et de mon mariage...

« Je n'ai plus à vous entretenir que des dispositions que montra Carpeaux au commencement de sa maladie.

« Il fut bien vite abandonné de la plupart de ses amis de plaisir ; mais les deux Bretons lui demeurèrent fidèles et l'allèrent voir assidûment, l'un d'eux surtout, que Carpeaux affectionnait d'ailleurs plus particulièrement. Le sculpteur était heureux de ses visites et aimait à s'épancher avec lui. Il avait consigné sa porte, excepté pour le jeune Breton, qui pouvait entrer à toute heure.

« — Crois-tu, disait le pauvre grand artiste à son fidèle ami, crois-tu, dis-moi, que le bon Dieu puisse pardonner à un aussi grand coupable,

à moi qui l'ai tant offensé? Comment Dieu pourrait-il me faire miséricorde? Non, c'est impossible!...

« — Vous vous trompez, lui disait le jeune Breton; voyez donc saint Augustin, il a été un grand pécheur, et pourtant Dieu lui a pardonné et il est devenu un grand saint... Vous ne devez pas douter de la miséricorde de Dieu.

« — Oh! saint Augustin! reprenait Carpeaux, je l'aime de tout mon cœur! Je voudrais bien lire toute sa vie...

« Dans un autre entretien, Carpeaux disait à son jeune confident :

« — Hélas! je mérite bien toutes mes souffrances... Combien j'ai offensé Dieu dans ma vie!... Comment veux-tu que je me confesse? Je suis trop coupable... Dieu ne peut pas me pardonner...

« Et le Breton cherchait, dans sa science ou plutôt dans son cœur, les arguments dont il se souvenait pour incliner à l'espérance son maître désespéré.

« — Si je reviens à la vie, disait un autre jour le pauvre malade, je promets à Dieu de faire autant de bien que j'ai fait de mal... Car, avec une petite esquisse d'une heure ou deux, je pourrais soulager la misère de beaucoup de pauvres gens...

« La lumière, d'ailleurs, se faisait chaque jour dans ce cœur à l'aide de la souffrance :

« — Je m'aperçois tous les jours, s'écriait-il, que je suis un grand coupable !...

« Puis se tournant vers son ami :

« — Ma plus grande souffrance sur mon lit de douleur, c'est d'avoir abandonné mes devoirs religieux... Si tu veux être toujours heureux, sois toujours chrétien !

« L'an dernier, à peu près à cette époque, il fut si mal, que notre Breton, sans prévenir Carpeaux, courut chercher le Gardien des Capucins du couvent de la rue de la Santé, le R. P. Ubald. Il le fit entrer immédiatement dans la chambre et dit au malade :

« — Voici le bon Père dont je vous ai parlé souvent et qui désire vous connaître.

« Il fit signe à tout le monde de se retirer. — Carpeaux tendit la main au religieux, et il la tint ainsi pendant tout l'entretien, qui dura une heure.

« Maintenant, voici une lettre de Carpeaux, écrite vers la même époque, et qui montre les sentiments profondément religieux qui l'animaient un an avant sa mort. Elle serait digne d'être imprimée en *fac simile* ; je la copie textuellement, c'est une véritable page historique :

« Ce 26 novembre 1874.

« Mon cher ami,

« Depuis que je ne t'ai vu, les douleurs nerveu-

ses ont repris leur intensité. Impossible de sortir. Aussitôt qu'il y aura du mieux dans mon état, je te le ferai savoir.

« En attendant, je conserve avec recueillement la petite médaille de Notre-Dame des Victoires que tu m'as envoyée dans ta lettre. Je désire te donner satisfaction en entrant dans la vie religieuse ; j'en sens le besoin [moi-même, ce sera pour moi un heureux jour.

« Tout à toi,

« CARPEAUX. »

« Ce simple billet dit beaucoup : il témoigne des rapports qui existaient entre le grand sculpteur et son humble ami et l'heureux effet de ses naïves prédications sur le grand artiste.

« Je ne saurais mieux terminer qu'en citant une admirable parole recueillie de la bouche de l'illustre artiste, et qui devrait servir de leçon à toute cette école païenne et matérialiste qui fait du désordre des mœurs la condition de génie : c'est tout un testament :

« *Si j'avais toujours vécu comme un bon moine, je serais devenu l'égal de Michel-Ange.* »

« Voilà, cher monsieur, ce que j'ai pu recueillir et que je m'empresse de vous envoyer. Je regrette seulement de ne pouvoir mettre plus d'ordre dans ces notes, mais il est plus de minuit, et je vous écris à la hâte après la journée laborieuse d'un

dimanche de cercle. Puissent ces quelques lignes contribuer à glorifier Dieu dans ses infinies miséricordes.

« MAURICE MAIGNEN. »

— « Ses relations avec son bienfaiteur s'établirent dans les circonstances suivantes : le prince Stirbey venait d'acheter le dernier groupe de Carpeaux, l'*Amour blessé*, lorsqu'il apprit la situation si digne d'intérêt du sculpteur, qu'il n'avait jamais vu jusque-là. Il lui offrit l'hospitalité dans sa villa, le confia aux soins de deux sœurs de charité et rivalisa de zèle avec le climat bienfaisant de Nice pour rendre la santé au malade.

« Lorsque Carpeaux revint à Paris, la sollicitude du prince l'y suivit, et c'est à ses soins délicats que le sculpteur dut de trouver à Courbevoie, dans le voisinage du château de Bécon, une jolie maison de campagne déjà préparée pour le recevoir.

« J'aurais bien des choses à dire sur la vie que le pauvre grand artiste mena dans cette maison ; mais ces détails sortiraient du cadre que je me suis tracé.

« J'arrive donc au 3 août où, pour la première fois, l'abbé X..., vicaire de la Madeleine, se trouva en présence du malade.

« Quelques jours auparavant, la fille d'une excellente amie de Carpeaux, qui avait fait récem-

ment sa première communion, dit, sans autre préambule, à l'artiste :

« — Vous devriez bien venir communier avec moi le 15 août...

« — Je ne dis pas non, répondit sans hésiter le malade.

« Il aimait beaucoup cette enfant, en qui il avait remarqué une intelligence précoce et un goût très vif pour les arts.

« — Certainement, continua-t-il, je veux bien me confesser... mais alors tu m'amèneras ton confesseur à toi...

« On comprend la joie de la mère et de sa fille. Malheureusement le confesseur de cette dernière avait quitté la Madeleine quelques jours plus tôt pour se rendre aux eaux; le désir du malade ne put donc être obéi. Malgré cela, Carpeaux accueillit à merveille M. l'abbé X..., et se confessa aussitôt.

« Ici je ne dois pas omettre un détail tout à l'honneur du prince Stirbey. Celui-ci avait été mis dans la confiance des négociations pieuses entreprises par l'enfant et du plein succès qu'elles avaient obtenu auprès de Carpeaux. Sachant donc que son ami recevrait la visite de M. l'abbé X... le 3 août, il lui écrivit, le matin même de ce jour, une lettre remplie de sentiments élevés et de conseils chrétiens. En quelques lignes, il l'exhortait à bien recevoir le prêtre et lui rappelait « qu'il de-



« vait à Dieu l'hommage de sa vie. » Carpeaux fut très touché de cette marque suprême d'intérêt, et, s'il avait encore quelques hésitations, le langage si persuasif du prince dut certainement les faire disparaître et prévenir le retour d'une prochaine défaillance.

« La conduite du prince Stirbey se passe de commentaires : cette fidélité dans le malheur, cette façon d'encourager les arts et de se préoccuper d'un artiste, non seulement pendant les jours mauvais, mais encore par delà cette vie d'épreuves, le placent bien haut dans la reconnaissance de ceux qui aiment les arts et pratiquent la religion... Certes, voilà une grande et noble leçon pour nos Mécènes du boulevard, qui ne voient dans les œuvres d'art que le mobilier obligé d'une galerie, et, dans l'artiste, qu'un compagnon de plaisir plus ou moins expérimenté...

« Mais revenons à Carpeaux. — Le 6 août, après s'être confessé une seconde fois, il demanda la faveur d'être trainé dans sa petite voiture de malade jusqu'à la sainte table afin de pouvoir y communier près de celle qui l'avait décidé de revenir à Dieu...

« — Mais, mon cher monsieur, lui disait M. l'abbé X..., ne craignez-vous pas que les secousses de la voiture, pendant le long trajet de votre maison à l'église, n'altèrent vos forces ?... Il serait bien facile de vous apporter ici le saint viatique...

« — Non, non, répondit Carpeaux... Elle ne serait pas près de moi... et je tiens à communier près d'elle... comme elle me l'a demandé... Ce sera plus poétique...

« Sa nature d'artiste se plaisait à ces contrastes. Il lui semblait touchant de voir, réunis à la même table, cet apôtre de douze ans et ce converti dont la souffrance avait fait un vieillard... Le voisinage de cette innocence exaltait son repentir...

« Ce fut, ce même jour, sous le porche de l'église de Courbevoie, que le prince Stirbey remit à Carpeaux la lettre du ministre lui annonçant sa nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur.

« Le temps avait été sombre toute la matinée ; mais, pendant le trajet de l'église à la maison de Carpeaux, il s'éclaircit un instant, et M. l'abbé X..., qui accompagnait le malade, lui dit :

« — Voilà le bon Dieu qui vous envoie un beau rayon de soleil...

« C'est vrai, dit le sculpteur... mais vous, mon Père, vous m'en avez procuré plus d'un aujourd'hui...

« M. l'abbé X... revint voir souvent le malade, qui lui avait demandé la permission de l'appeler son ami. Leurs conversations avaient pour sujet la religion ou les arts.

« — Laquelle de vos œuvres préférez-vous ? lui demanda un jour le prêtre.

« — Le groupe d'*Ugolin*, répondit Carpeaux... C'est, sans contredit, mon œuvre la plus forte...

« — Et le groupe de l'Opéra? ajouta avec intention M. l'abbé X...

« — Oh!... oh!... pas trop orthodoxe, celui-là, dit-il, avec un sourire triste...

« Puis, s'adressant à M. le curé de Courbevoie :

« — Ce n'est pas ça!... dit-il; j'avais de meilleurs et de plus nobles sujets dans la tête... Mais, que voulez-vous, j'ai été lancé dans une mauvaise voie...

« Le 29 septembre, Carpeaux se confessa de nouveau à M. le curé de Courbevoie. Ce fut sur la belle terrasse du château de Bécon qu'il reçut l'extrême-onction et le viatique. Il s'y était fait traîner, suivant son habitude, afin de reprendre, au contact de l'air salubre du parc et des rayons du soleil, un peu de force et de vie.

« Quand M. le curé de Courbevoie arriva, les domestiques apportèrent une table sur laquelle on plaça le crucifix. Les cérémonies allaient commencer, quand le sculpteur s'aperçut que le prêtre n'avait pas retiré sa houppelande qui dissimulait son surplis :

« — Monsieur le curé, lui dit-il, n'allez-vous point retirer ce vêtement?...

« Le curé s'empressa d'accéder à la demande du malade; les domestiques se rangèrent respec-

tueusement en face du prêtre et les prières commencèrent. Ce fut Carpeaux lui-même qui remplit l'office du clerc, et il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de piété et toute sa présence d'esprit. Après l'extrême-onction il reçut le saint viatique.

« — Ne me ferez-vous pas embrasser le crucifix ? demanda-t-il ensuite.

« Quand on lui eut remis la croix, il attacha d'abord sur l'image de Notre-Seigneur un regard d'artiste :

« — Oh !... dit-il d'un ton de reproche, comme ils l'ont traité !... Ah ! si je reviens à la santé, je vous ferai un Christ qui sera mieux que celui-là... Ce ne sera pas difficile... Enfin, ajouta-t-il, c'est l'image du bon Dieu cependant.

« Et il la baisa à plusieurs reprises.

« Le 12 octobre suivant, il rendait son âme à Dieu.

« TH. DE CAER. »



## CRUVEILHIER

(1791-1874)

LE docteur CRUVEILHIER était élève de Dupuytren. Il a parcouru une des plus belles carrières médicales que puisse fournir un savant et un honnête homme. Membre de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur, M. Cruveilhier était chrétien dans toute l'acception du mot. « L'étude du corps humain, disait un de ses amis, ne lui fit jamais oublier que l'on a une âme à sauver. »

Voici une anecdote où apparaît l'homme de foi :

Alors qu'il était à l'Hôtel-Dieu, il se prit un soir, de discussions religieuses, avec un de ses collègues, Lallemand, de Montpellier, qui devait être, lui aussi, un savant distingué.

On discuta longtemps avec opiniâtreté, avec feu et, comme toujours, chacun resta dans ses premières idées.

Le moment vint de se mettre au lit, mais l'esprit des deux jeunes gens resta en éveil.

Soudain, Lallemand se persuade qu'il vient de trouver un argument sans réplique ; il saute à bas

de son lit et court à Cruveilhier, bien sûr de le ramener, cette fois, à sa manière de voir.

Mais il se heurte dans l'ombre contre un obstacle imprévu... : c'était Cruveilhier agenouillé au pied de son lit et priant.

Que faire contre une foi pareille ? Lallemand regagna son lit sans rien dire.

— On cite de lui des traits charmants de dévouement et de charité. En voici un :

Au plus haut de sa célébrité, il réservait le dimanche aux consultations gratuites. Si quelque malade opulent recourait, ce jour-là, à ses bons offices, les honoraires reçus passaient intégralement dans les mains des indigents. Ni la hauteur des étages, ni l'heure avancée de la nuit ne le rebutaient ; il laissait toujours derrière lui d'abondantes aumônes, disant aux malheureux : Mes enfants, vous priez Dieu pour moi !

Un jour, il apprend qu'une pauvre jeune femme dont le mari était employé au ministère de la guerre, est gravement malade. Il va la voir, la soigne pendant un mois et la guérit.

Au bout de ce temps, il voit que le mari cherche le moyen de lui demander sa note, et du temps pour le payer. Il ne veut pas l'humilier, et avisant un tapis algérien qui valait bien 15 fr. : — Quel joli tapis, s'écrie-t-il !... Quel merveilleux tapis !

— Mon Dieu, docteur, s'il pouvait vous être agréable, s'écrie le mari.

— Je crois bien qu'il me serait agréable ! Tenez, faisons une affaire, vous me devez 200 fr. de visites, votre tapis en vaut 300. Voici cinq louis et je l'emporte. Et il sortit heureux d'avoir ainsi sauvé la fierté de ces pauvres époux.



## BRUCKER

(1875)

**B**RUCKER, né au commencement de ce siècle, fut un écrivain brillant, et, sous le pseudonyme de Michel Reymond, il fit d'abord des romans qui eurent un grand succès. Doué d'une facilité prodigieuse, il écrivait quotidiennement dans trois journaux, dont l'un était le *National*, dirigé par Armand Carrel.

Las d'une vie agitée où il s'occupait de tout, excepté de son âme, instruit par de nombreuses déceptions, ses illusions disparurent et il sentit qu'il avait besoin de Dieu.

Errant un soir à l'aventure, l'âme préoccupée de cette pensée, il se rendit chez un ami, un artiste, un homme de génie : c'était Delsarte.

Delsarte, non plus, n'était pas chrétien ; mais lui aussi aspirait à l'être, inconscient même de ses désirs, et cherchant vaguement ce quelque chose sans lequel toute âme demeure fatalement sombre, triste et glacée. Quand Brucker entra, Delsarte avait le doigt sur une touche de son piano, un vieil instrument aux sons faibles ; l'artiste, non sans raison, prétendait que la perfection de l'harmonie serait l'absence du bruit.



— Que fais-tu là ? lui dit Brucker.

— Ecoute.

Brucker n'était pas musicien et n'avait pas l'oreille très musicale ; mais son ami ne lui en fit pas moins comprendre qu'il se trouvait en face d'un incompréhensible mystère.

— N'entends-tu pas, lui disait Delsarte, ce *la* que je viens de frapper ?

— Oui.

— Et, tiens ! ce son se subdivise en trois sons parfaitement distincts, le *la*, que je frappe, puis la dominante du *la*, le *mi*, qui est engendrée par la tonique, et, de cette tonique et de cette dominante, un autre son procède, déterminant le ton de la note, c'est le *do* dièze ou la médiane : et ces trois sons simultanés, donnés par une seule corde, mariant leurs vibrations, nécessaires l'une à l'autre et ne produisant qu'un seul son, comment m'expliques-tu cela, Brucker ?

— Dame ! cela ressemble furieusement à ce qu'on nous enseignait au catéchisme, et qu'on appelait le mystère de la Trinité.

— Oui ; mais nous avons tant dit qu'il était absurde.

— Absurde comme ta tonique engendrant sa dominante, et ta médiane procédant des deux autres. C'est peut-être bien nous qui sommes absurdes.

— Peut-être.

— Si nous allions nous confesser ?

Ils y furent. Et, depuis lors, jamais ni l'un ni l'autre n'ont rien cherché. Ils avaient tout, et quand on a *tout*, il n'y a plus rien de reste.

Ceux qui ont connu Brucker savent que je n'exagère point en affirmant que jamais sa foi ne s'est, depuis lors, un seul instant démentie ; et à ceux de ses anciens camarades qui lui disaient avec une certaine aigreur qu'il ferait du catholicisme comme des systèmes sociaux dont il avait été l'adepte, et qu'il finirait par leur revenir, il répondait, avec cette vivacité de répartie qui n'appartenait qu'à lui seul : Je vous affirme que je n'y reviendrai jamais, j'en suis sûr, j'y ai passé.

Nous parlons de sa promptitude à la réplique : e'était là, en effet, une de ses aptitudes les plus caractérisées. Il étincelait de mots charmants. Jamais je n'ai rencontré personne qui l'égalât dans cet art difficile de trouver le mot juste et à propos dans une discussion animée. Son esprit n'était pas tourné vers le jeu de mots et nous ne nous souvenons pas de lui avoir entendu faire aucun calembour ou aucune pointe ; mais il avait ce qui est infiniment plus rare et plus précieux, l'esprit toujours prêt à donner à son adversaire une réplique souvent incisive, mais toujours juste.

Il est quelques-unes de ces réparties que nous n'oserions citer ici, parce que notre ami, entraîné

par son idée, trouvait un peu partout des expressions pour la rendre, et, parfois, employait certaines comparaisons qui ne sont pas de mise en très bonne compagnie; mais d'autres fois, le langage, comme l'idée, étaient parfaitement corrects.

Un jour, une grande dame, qui posait pour libre-penseuse, discourant avec lui sur des sujets religieux, ne trouvant rien à lui répondre, quant à la partie didactique de ses arguments, finit par lui dire : Eh bien! soit, monsieur Brucker, je conviens qu'il y a du bon dans le dogme et la morale catholiques; mais ce culte! mais ces pratiques extérieures! comme c'est mesquin! Avouez qu'il serait bien mieux de s'en passer. La religion y gagnerait beaucoup.

Brucker, qui, jusque-là, s'était montré envers son interlocutrice de la plus exquise courtoisie, se lève, comme poussé par un ressort, la prend par la taille et lui dit :

— Ah! ma grosse dondon, que tu as d'esprit!

— Monsieur, fit la dame indignée, en reculant de trois pas, pour qui me prenez-vous? Vous ignorez donc les premiers éléments de la politesse?

— Madame, lui répondit Brucker, pardonnez-moi de n'avoir pas compris que vous exigiez pour vous un culte extérieur, qui vous semblait tout à

l'heure de si peu d'importance. Le culte extérieur n'étant autre chose que les formes de la politesse que l'homme doit rendre à Dieu.

Un de ses anciens amis lui disant, un jour, que la foi chrétienne, qui avait pu être utile aux siècles de barbarie, devenait une superfétation à cette époque de clartés nouvelles, et que l'homme, aujourd'hui, n'avait plus besoin de la révélation pour y voir clair ; Brucker lui mit un livre quelconque entre les mains et l'invita à en lire une page. Pendant qu'il lit, notre ami se précipite vers la fenêtre, et ferme les volets d'un geste rapide.

— Que diable faites-vous ? lui dit l'autre.

— Eh ! mon cher, je vous livre à vos propres lumières.

On vint lui dire, un jour, qu'un personnage de sa connaissance était sur le point de mourir, et refusait obstinément le ministère d'un prêtre. Brucker y court.

— Eh bien, mon pauvre G..., ça ne va donc pas ? Savez-vous qu'on m'a fort étonné en me disant que vous vouliez partir de ce monde sans faire un brin de toilette ?

— Ecoutez, Brucker, lui répond le mourant, je vous crois chrétien, et chrétien sincère, et je vous trouve heureux de croire. Je voudrais croire aussi, mais je ne le puis pas. Si vous pouvez me prouver l'existence de Dieu, comme un théorème de géométrie, je vous promets de me confesser.

— Que vous êtes bête, grand Dieu ! lui répond Brueker, de me demander de vous prouver l'existence de Dieu comme on démontre un théorème de géométrie !

— Et pourquoi pas ? Vous voyez bien que cela ne peut pas se prouver.

— Mon pauvre G..., la maladie vous fait perdre la boussole. Sur quoi, je vous prie, repose toute la science de la géométrie ? Vous devez le savoir, vous qui êtes un grand mathématicien.

— Sur quoi ? dame ! sur... sur... répond l'autre, pris au dépourvu.

— Allons, je vois que vous l'avez oublié. Elle repose sur une triple notion : La surface, qui est la négation de la profondeur ; la ligne, qui est la négation de la profondeur et de la largeur ; et le point, qui est cette double négation, plus celle de la longueur. Et vous voulez que je traite la théologie qui possède la triple affirmation du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, la lumière, la puissance et l'amour, comme la géométrie qui s'assoit sur le trépied du néant ! Allons donc, mon pauvre G..., vous n'êtes qu'un imbécile.

L'argument fit effet, et le malade se confessa.

Brueker, après sa conversion, coopéra à la création et au développement de bien des œuvres utiles, où son nom est, peut-être, aujourd'hui complètement oublié. Il avait un genre d'éloquence imagée et populaire, toujours grande de pensées,

même quand elle était triviale d'expressions. Un jour qu'il parlait, dans une réunion d'ouvriers, à l'Œuvre de la Sainte-Famille, pour encourager ses auditeurs à aller se confesser, il leur disait : Vous m'objecterez peut-être ceci : je suis trop sale, comment voulez-vous qu'un prêtre puisse me fourbir ? Trop sales ! vous êtes trop sales, allons donc ! L'Eglise, mes amis, est une mère qui s'y entend à nettoyer ses mômes : elle en a t..... (le mot n'est pas parlementaire) de plus sales que vous. Voyez moi !

En se faisant chrétien, il devenait ennemi de la Révolution. Cela va de droit : la lumière et les ténèbres ne pouvant pactiser en aucune sorte. Il professait une horreur profonde pour ces théories, grosses de bêtise et d'orgueil, que l'on a baptisées du nom de grands principes, et dans la flétrissure qu'il leur infligeait, il poussait quelquefois l'audace jusqu'à la témérité. Plusieurs fois, il courut même de sérieux dangers. Un jour, je crois que c'était en 1848, il pérorait à un des clubs qu'il s'amusait à désorganiser l'un après l'autre ; l'auditoire était furieux, et les gros mots pleuvaient sur lui dru comme grêle, assaisonnés de menaces et d'injures. Delsarte, son complice, s'approcha de lui et lui souffla à l'oreille : Tais-toi donc, animal ! tu vas nous faire écharper. Brucker n'en tint compte et continua de plus belle. Il trouvait un mot à répondre à chaque invective, et tous ces mots portaient.

Je ne sais quelle épithète on lui adressa, c'était, je crois, celle de : bedeau ; il répondit, avec les apparences d'une humilité profonde : « Bedeau ? hélas ! je n'ai pas cet honneur. »

Ce fut un *tolle* général, et un tumulte indescriptible. Delsarte, voulant sauver son ami, s'élança à la tribune : il en est de même arraché. Les cris : à la Seine ! se font entendre, et ce n'était pas pour rire. Heureusement Delsarte eut une inspiration.

Il s'élança sur une table et fit un signe de la main. Sa belle figure, sa majesté incomparable, obtiennent un silence immédiat. Dès lors qu'il pouvait se faire écouter il était sûr de la victoire. Après avoir promené sur cette foule ses regards qui lançaient des éclairs, il entonna un chant, un hymne, avec cette prodigieuse méthode qui faisait de lui le premier chanteur du monde, de lui, qui chantait sans voix. Il n'avait pas dit la première strophe que les applaudissements éclataient comme un tonnerre, quand il eut fini, on l'emporta en triomphe. Ils étaient tous deux sauvés.

L'hymne n'était autre chose qu'un cantique à l'archange saint Michel.

J. LOYSEAU.



## COROT

(1796-1875)

COROT, peintre paysagiste renommé, dont si souvent les tableaux ont été admirés et couronnés dans les expositions des beaux-arts, a fait la mort la plus chrétienne. *L'Univers*, dans son numéro du 13 mars 1875, reproduit sur cet artiste célèbre les détails suivants donnés par le prêtre qui l'a assisté à ses derniers moments :

« Il est parfaitement vrai que M. Corot est mort en chrétien.

« Le mardi, 9 février, il avait prié le docteur Gratiot, son ami, de m'écrire qu'il désirait me voir le plus tôt possible. — Le mercredi des cendres, 10 février, à deux heures, j'étais auprès de lui ; je le trouvai au lit suivant la prescription des médecins. Son accueil fut, comme toujours, le plus cordial.

« — Eh bien, comment allez-vous, mon bon ami? lui dis-je.

« — Moi? comme quelqu'un qui croit devoir mettre ses affaires en règle... A mon âge, on ne sait pas ce qui peut arriver, il est bon de prendre ses précautions. J'avais prié le docteur Gratiot de vous demander de venir me voir ; puisque vous



voilà, je vais profiter de l'occasion, car je suis catholique, apostolique, etc...

« Vous comprenez sans peine, Monsieur, que j'ai profité des bonnes dispositions de mon cher malade, et que sans tarder nous avons commencé la confession. Ce que je puis vous dire, sans indiscretion, je crois, c'est qu'elle a été ce qu'elle devait être de la part d'un homme comme Corot... Lui, la franchise, lui, la loyauté, lui, qui ne sut jamais mentir, il a accompli cet acte avec le sérieux et la franchise de son caractère. Quand arriva le moment solennel, et qu'au nom de Dieu j'ai prononcé la sentence du pardon, j'aurais voulu que tous ses amis fussent présents et vissent avec quel recueillement cet homme illustre priait et inclinait sa tête vénérable sous la main du prêtre. J'étais profondément ému, je vous l'assure ; aussi quand mon vieil ami, les yeux mouillés de bien douces larmes, me tendit les mains pour me remercier, je trouvai à peine quelques paroles à lui dire.

« — Que c'est donc bon, répétait-il, d'être en paix avec Dieu ! Comme ça repose ! Comme ça fortifie !... Maintenant, n'est-ce pas, je puis partir.

« — Oh ! oui, mon bon ami, vous pouvez compter sur la miséricorde, car vous avez été bien miséricordieux...

» — C'est vrai, j'ai fait pas mal de bien ; mais, que voulez-vous ? je n'ai pas eu grand mérite... c'était mon bonheur. Dieu me récompense, dès ce

monde, par l'affection et la reconnaissance dont je suis entouré...

« Il fallut le quitter; mon devoir me rappelait dans ma paroisse. Je l'embrassai une dernière fois en lui promettant de prier et de faire prier mes petites orphelines pour lui.

« — Oui, oui, c'est cela ! qu'elles prient bien, les pauvres petites ! Si je désire vivre encore quelques années, ce n'est pas pour moi, je n'ai plus besoin de rien, mais c'est pour continuer à soulager la misère... Ah ! si vous saviez combien il y en a pour lesquels il est utile que je vive.

« Le digne homme ! Je ne l'ignorais pas ; mais que de bienfaits inconnus sont descendus avec lui dans la tombe ! Que de fois il a défendu à sa main droite de savoir ce qu'avait fait sa main gauche. — Si, de temps à autre, il parlait d'une bonne œuvre qu'il avait faite.

« — Ne croyez pas, disait-il, que c'est pour en tirer vanité, c'est pour essayer d'encourager les autres à en faire autant... Si on voulait bien, il n'y aurait pas de malheureux ; les *mauvais* riches sont les véritables révolutionnaires !

« Le lendemain jeudi, 17 février, à huit heures du matin, sur sa demande *expresse*, M. le curé de Saint-Eusèbe lui porta le saint viatique et l'extrême-onction. Je n'ai pu être témoin de l'accomplissement de ce dernier devoir, mais M. le curé m'a affirmé qu'il avait été édifié de la ma-

nière dont mon vieil ami avait reçu la sainte communion.

« Quelques heures après, les médecins se préparaient à pratiquer la ponction, il dit doucement à l'oreille du bon docteur Gratiot :

« — J'ai vu hier le curé de Coubron et je me suis confessé... Le curé de Saint-Eusèbe est venu, ce matin, m'apporter la communion : c'est bien bon, ça donne du courage... Maintenant à l'œuvre !...

« Tout le monde sait qu'à la suite de cette opération, il éprouva un soulagement qui fit espérer à ses amis qu'ils pourraient le conserver quelque temps encore. Malheureusement ces espérances ont été déçues, et il s'est endormi du sommeil du juste au moment où l'on finissait les prières de l'agonie, prières auxquelles, m'a-t-on assuré, il s'associait de cœur et, par instants, de bouche.

« J'ai pu le voir sur sa couche funèbre : aucune trace de douleur... il souriait à ce Ciel auquel il croyait, qu'il aimait et qui l'a fait un artiste qu'on ne remplacera pas.

« Que vous dirai-je de sa conduite ? Le libertinage le révoltait. Dans ses conversations je l'ai toujours vu d'une réserve et d'une convenance parfaites : jamais de mots risqués, de phrases à double entente, encore moins de mots graveleux. Sa conviction profonde était que l'obéissance à *la bête* atrophie l'intellect, et qu'un homme dissolu peut

devenir peintre, mais jamais *artiste*. — Du reste, l'amour du travail et celui de son art ont dû être pour lui les meilleurs préservatifs.

« Voulez-vous le détail de sa vie de tous les jours, telle qu'il la menait à Coubron dans la propriété de la famille Gratiot, où il venait chaque mois se reposer en travaillant (*in labore requies*), et où il a composé les chefs-d'œuvre que le public a admirés à nos dernières expositions ? — Dès le grand matin, en été, il se rendait au bois ou dans la plaine, s'installait à l'endroit qui lui plaisait, et, sans se soucier des indiscrets que la curiosité amenait autour de lui, travaillait jusqu'à onze heures, fumant toujours son inséparable « *pipette* » et fredonnant sans cesse les airs qui lui venaient à la tête.

» A onze heures, gai comme un pinson, il reprenait le chemin du logis, déjeunait de franc appétit avec la famille amie, faisait « *causette* » jusqu'à midi ou une heure et allait prendre une heure de repos. A deux heures, il se remettait au travail, soit dans son atelier, soit dans les champs, jusqu'à ce que « *la lampe du bon Dieu* » ait commencé à baisser. Un peu avant six heures, de peur « *d'être grondé* », il était de retour. On servait le modeste dîner, égayé le plus souvent par la bonne humeur et les saillies du spirituel vieillard.

« A huit heures, on faisait ordinairement une partie de dominos ou de loto ; il *aimait mieux cela*

*que de mal parler du prochain* ; il était si bienveillant et si indulgent !...

« Notre brave ami, il faut le dire, n'aimait pas à perdre ; en cas d'insuccès, — on jouait cinq centimes la partie, — il avait peine à ne pas laisser apercevoir sa contrariété ; mais quand le hasard le favorisait, il manifestait une joie si franche, que la maîtresse de la maison a succombé plus d'une fois à la tentation de la lui procurer à son insu. Il avouait volontiers sa petite faiblesse, et il la rachetait le lendemain en donnant le centuple de son léger bénéfice.

« A neuf heures, c'était la retraite. Parfois, pourtant, quand le ciel pur scintillait d'étoiles et que la lune projetait sa lumière à travers les arbres du parc, il manquait à la règle, et, avant de monter à sa chambre, il aimait à s'extasier devant les merveilles d'une belle nuit d'été. Qu'il était beau à entendre quand il manifestait ses sentiments d'admiration pour les œuvres de la Création : un brin d'herbe chargé de rosée, une pâquerette, une feuille étaient le sujet des digressions les plus intéressantes...

« — Quel dommage, disait-il, que l'homme soit impuissant à reproduire ces magnifiques tableaux !

« Des flatteurs, car lui aussi en avait, mais il n'en était pas dupe, des flatteurs essayaient de lui persuader que son pinceau faisait plus beau que nature.

« — Certainement, disait-il d'un air infiniment moqueur. Puis il ajoutait sérieusement :

« Croyez-moi, quand on veut lutter avec le bon Dieu, on est battu d'avance...

« A quoi bon parler de sa charité? elle est proverbiale, elle était presque innée. A une époque où, — selon son expression, — il ne roulait pas sur les pièces de dix sous, il fut appelé à recevoir une somme assez importante. Celui qui la lui remit, homme de finances, lui demanda ce qu'il entendait faire de cet argent?

« — Le garder, donc! répondit le bon Corot.

« Comment! vous n'allez pas le placer? Moi, quand j'ai une somme, je me hâte d'acheter de la rente, et, si quelqu'un vient m'emprunter, je puis dire qu'il m'est impossible de l'obliger...

« — Eh bien, moi, dit Corot, c'est tout le contraire; je vais placer cet argent dans mon secrétaire, de sorte que si quelque ami en a besoin, ce sera tout de suite prêt.

« Ce trait vous donne la mesure de l'homme.

« Corot, absorbé par son travail, lisait peu. Ce qu'un certain public ne voudra pas croire, mais ce que je puis affirmer, c'est que *l'Imitation* et *l'Evangile* étaient ses livres favoris. Il ne se passait guère de jours qu'il n'en lût quelques chapitres, et toujours avec une admiration qu'il ne cachait pas.

« Comme c'est beau, répétait-il, et c'est beau, parce que c'est vrai!...

« — Vous n'êtes donc pas libre-penseur? lui demanda un jour un de ses clients.

« — Libre-penseur!! libre-penseur!!! Pour qui me prenez-vous? Pour un peintre en décor?...

« Je ne finirais pas, si je pouvais vous raconter les mille réparties de chaque jour. Je me résume en un mot : il fut *bon* dans toute l'acception du mot. Les regrets unanimes qu'il laisse justifient pleinement mon dire.

« Je vous autorise à faire ce que bon vous semblera de ma lettre, écrite, vous le voyez, au courant de la pensée, et je vous prie d'agréer, etc. »

On a dit souvent que les hommes de talent étaient comme ces monticules d'Afrique dont le *mirage* fait, à distance, des montagnes gigantesques. Vous approchez, l'illusion disparaît : le pic aérien est redevenu fourmilière.

Corot fait exception à cette règle : le récit qui précède montre que lorsque la pensée de Dieu est entrée dans une vie, elle la grandit assez pour qu'elle puisse se passer de ce mirage de gloire qu'une heure de tête à tête avec l'astre superbe doit, hélas! faire évanouir...



## M. CÉZANNE

(1876)

CÉZANNE, député des Hautes-Alpes, était un esprit sérieux, très instruit, et il avait acquis une grande expérience par ses études et ses voyages. Homme sincère, il s'aida de Pascal et de Balmès dans la recherche de la vérité religieuse. Il croyait atteindre à ce degré privilégié avec les seules forces de la raison. Dieu se joua longtemps, et, comme à plaisir, de cette présomption. Cependant il a récompensé en lui la sincérité qui est l'heureux présage de la foi. L'heure de la grâce sonna pour M. Cézanne avec celle du dernier combat. M. le curé de Saint-Julien, qui le visitait souvent dans sa maladie, avait fini par désespérer de sa conversion. L'esprit du logicien trouvait toujours des faux-fuyants pour échapper à l'argumentation pressante de l'apôtre.

Une question suprême fut enfin posée.

— Eh bien ! dit le ministre de Dieu heureusement inspiré, puisque notre sincérité est complète, que nous nous croyons réciproquement dans l'erreur et que nous n'avons d'autre désir que de connaître la vérité, prions Dieu l'un pour l'autre qu'il nous éclaire.



Et les deux adversaires d'engager un admirable combat, pour ainsi dire un chevaleresque tournoi, comme en champ clos, avec Dieu seul pour juge. Ce n'était pas un défi jeté à Dieu mais un assaut loyal en son honneur. Le ciel bénit tant de naïve confiance. Il ne devait pas y avoir de vaincu dans ce duel, mais deux vainqueurs. Le malade récita scrupuleusement la prière du prêtre, et la vérité lui étant apparue, il appela soudainement M. le curé de Saint-Julien et se confessa en toute simplicité. Il avait compris que l'amendement intérieur n'est complet que s'il se symbolise par le sacrement de la pénitence. Le vénérable prêtre, malgré son habitude de gagner des âmes, ne put résister à tant de générosité. Il pleura avec le pécheur qui se frappait la poitrine. Cependant il crut devoir ne pas exiger davantage. Ne fallait-il pas que la grâce elle-même achevât manifestement son œuvre? Le lendemain, le moribond demandait l'extrême-onction. Son confesseur l'administra et le communia.

C'est alors qu'un grand exemple fut donné par le tardif converti. Après avoir distribué des croix à ses enfants, il fit devant sa famille qui l'entourait, cette touchante prière : « Que ma mort, ô mon Dieu ! vous soit plus agréable que ma vie ne l'a été ! »

Le docteur étant venu le visiter, il prit congé de lui en disant qu'il ne devait plus s'occuper que de

Dieu, et il ne voulut avoir pour assistance que sa pieuse épouse, avec laquelle il pria jusqu'au dernier moment.

Une âme venait d'être conquise à Dieu, une famille chrétienne édifiée, consolée au milieu de sa désolation et de ses pleurs. Merveilleux effet de la grâce de Dieu ! et magnifique triomphe de la vérité chrétienne, de la sainte religion catholique !



## LE DOCTEUR BARTH

(1577)

MÉDECIN et ami de M. Thiers, le docteur BARTH, dont la réputation était grande à Paris et dans le reste de la France, fut profondément ébranlé par la mort de cet homme d'État.

Pour se distraire de sa douleur il voulut faire le pèlerinage de Rome et il s'y prépara par la sainte communion. Pendant sa maladie il reçut plusieurs fois la sainte Eucharistie et il est mort tenant dans sa main le crucifix qu'il n'avait pas quitté depuis plus d'un mois.



## BULOZ

(1877)

PARIS-JOURNAL a publié le passage suivant du discours prononcé sur la tombe de M. BULOZ, le célèbre directeur de la *Revue des Deux-Mondes* :

« Pendant sa longue maladie, il avait dit un jour à la compagne dévouée qui ne le quittait pas une minute : « Je ne veux pas mourir sans les secours de la religion. » Ces secours, il les a reçus le matin même du jour fatal, au milieu de sa famille en larmes. »

M. Buloz est donc mort autrement qu'il n'avait vécu, — nous ne parlons que de l'homme public, — c'est-à-dire d'une façon chrétienne. Tous les catholiques en éprouveront, comme nous, une grande et consolante joie. M. Buloz avait fait de sa Revue la forteresse de la libre-pensée. C'est de là que sont parties, pour la plupart, les calomnies doucereuses, les attaques perfides dirigées contre l'Eglise.

Dans les cent quatre volumes que M. Buloz a publiés, l'histoire dénigre la religion, la science la nie, le roman la discrédite ; en un mot, durant sa vie, M. Buloz a fait, autant qu'il était en lui, un mal énorme et constant à l'Eglise catholique.

Le prêtre qui est venu, à son lit de mort, réconcilier avec Dieu son âme troublée, a dû lui annoncer que la condition essentielle de cette réconciliation suprême était le repentir sincère et profond du mal causé à la religion. L'intervention du prêtre n'avait pas d'autre signification.

En l'accueillant, M. Buloz disait en quelque sorte, et plût à Dieu qu'il eût pu le dire à tous ceux auxquels sa Revue avait tenu un langage différent : « Je regrette d'avoir directement, par moi-même ou par ceux à qui j'en ai fourni les moyens, nié Dieu et la divinité du Christ, diffamé l'Eglise, raillé ses saints, outragé sa morale, attaqué ses dogmes, encouragé ses ennemis et combattu ses défenseurs. Je confesse que Jésus-Christ est Dieu, que sa religion est sainte, et que c'est d'elle que j'attends ma consolation en ce monde et mon bonheur en l'autre. »



## LE GÉNÉRAL D'EUDEVILLE

(1877)

**M**ONSEIGNEUR Lavigerie, archevêque d'Alger, raconte en ces termes la mort du général D'EUDEVILLE, commandant supérieur du génie en Algérie : « Il demanda lui-même les secours de la religion. A ceux qui lui disaient : « Votre état ne l'exige pas encore, » il répondit : « Il n'est jamais « trop tôt, quand il s'agit de régler les affaires de sa conscience... »

« Je l'ai vu, et ce souvenir ne s'effacera plus de ma mémoire, j'ai vu ce père mourant appeler auprès de son lit de mort tous ceux qu'il aimait, me demander de les bénir pour que Dieu leur donnât du courage, me prier de le bénir lui-même pour que sa mort fût sainte : « Je suis chrétien, disait-il, « je meurs en chrétien ! O Dieu, je vais vers vous ! « soyez le père de mes enfants, le consolateur de « ma compagne bien-aimée. » Et, s'adressant à elle, il lui disait — elle me pardonnera de rapporter ici ses paroles et de révéler ce secret de leur cœur — il lui disait : « Nous étions si heureux ! « Jamais un nuage n'est venu, durant de si longues années, ternir notre paix et notre bonheur ! « Je te remercie de ce bonheur que tu m'as donné.

« Je ne te demande plus qu'une chose, c'est de  
« rester maintenant près de moi jusqu'à la fin.  
« Nous avons si peu de moments à rester ensem-  
« ble sur la terre ! Après, tu me verras dans le  
« sein de Dieu. Je continuerai, de là-haut, à penser  
« à toi, à veiller sur toi, sur nos enfants bien-  
« aimés ! »

« Et cette femme, cette mère chrétienne, bien  
digne d'un tel époux, lui répondait avec une foi,  
un courage non moins héroïques, — et à ceux qui  
lui parlaient de la grandeur de cette perte immi-  
nente, elle disait doucement : « Dieu nous a donné  
« tant de bonheur ! je ne murmurerai pas contre  
« lui, je me soumettrai à sa volonté sainte, me  
« confiant en sa bonté pour mes enfants et pour  
« moi ! »

« Voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu au  
pied de ce lit de mort, ce que je répète devant ce  
cercueil pour honorer à jamais la mémoire de celui  
qui y commence son dernier sommeil. »

Voici encore quelques paroles chrétiennes pro-  
noncées sur la tombe du général :

M. le colonel Servet : « J'admire la vie du géné-  
ral, accomplie et terminée *sous le regard de Dieu* ;  
j'admire sa fin si pieuse et si touchante et je de-  
mande à Dieu la grâce de vivre les quelques jours  
qui me restent, comme le général d'Eudeville a  
vécu et de mourir comme il est mort. »

Le général Wolff, commandant la division d'Al-

ger : « Adieu, cher général, que votre âme repose en paix. Vos enfants grandiront entourés des soins d'une tendre et pieuse mère qui puisera dans son cœur et ses sentiments religieux la force de suffire à sa tâche; et, guidés par les beaux exemples de votre carrière, ils perpétueront certainement le vieil honneur de votre famille. »

M. le général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie : « Il était de ceux qui ont le cœur trop haut placé pour jamais faillir : *Sa mort chrétienne est le digne couronnement d'une vie toute de dévouement au pays.* »





## CHANGARNIER

(1798-1877)

**L**E général CHANGARNIER (Théodule) est né en 1798. Il fut, dans toute la vérité du mot, un ardent et infatigable serviteur de sa patrie, à laquelle, par sa brillante carrière militaire, il rendit les plus grands services. L'Algérie fut surtout la terre où il s'illustra, et le nom du guerrier français et chrétien ne saurait y tomber dans l'oubli.

On connaît le glorieux épisode de la retraite de l'armée française obligée d'abandonner le siège de Constantine. « Le 24 novembre 1836 vit s'accomplir cette retraite de quarante lieues au milieu de périls sans cesse renaissants, sous le feu de la mousqueterie d'ennemis cachés et infatigables, secondés en quelque sorte par les éléments et qui causaient à l'armée des dommages sérieux et grandissant d'heure en heure. Enfin, harcelé, criblé, décimé, le bataillon Changarnier obéit à la voix de son chef qui commanda la manœuvre du carré.

« — Allons ! mes amis, dit avec énergie le commandant, voyons une bonne fois ces gens-là en face. Ils sont six mille et nous sommes trois cents : la partie est égale.

« Ce langage énergique électrise les soldats, un

feu bien nourri disperse les Arabes dont beaucoup restent sur le carreau, et l'armée peut continuer en toute tranquillité son mouvement de retraite. Le grade de lieutenant-colonel récompensa Changarnier de cet acte d'héroïque sang-froid. » (M. A. Blanquet.)

Banni de la France par Napoléon III dont il fut l'adversaire politique, il resta dans l'exil jusqu'à la funeste guerre de 1870. Alors, âgé de 73 ans, et n'écoulant que l'amour de la patrie, il offrit son épée pour combattre l'ennemi.

Cette noble conduite reçut bientôt sa récompense. Aux élections générales de 1871, Changarnier fut nommé député à l'Assemblée nationale, puis sénateur inamovible.

Il mourut en chrétien au mois de février 1877, et l'Etat lui fit faire, à ses frais, de magnifiques funérailles.

Le trait suivant nous montre les sentiments religieux qui animaient le vaillant général.

A l'époque donc où le général Changarnier était commandant en chef de l'armée de Paris, de zélés laïques, qui se dévouaient à l'Œuvre des Militaires, ouvrirent, d'accord avec de bons Frères, non loin d'une caserne ou d'un fort, un cercle-école où les soldats se rendaient volontiers et recevaient, avec l'instruction élémentaire, les meilleurs conseils. On leur apprenait à respecter leurs chefs, à respecter la discipline, par des motifs plus élevés que la crainte du châtement.

Un colonel, cependant, protestant exalté, dit-on, mais bien plutôt libre-penseur, c'est-à-dire intolérant, en prit de l'ombrage, et défendit, sous peine de punition, à ses soldats, de fréquenter la réunion, dont les promoteurs ne furent pas moins désolés que les militaires. On tint conseil, mais longtemps sans résultat : enfin l'un des jeunes gens, tout à coup, se rappela que le curé de Notre-Dame-des-Victoires, l'abbé Des Genettes, avait un neveu attaché à l'état-major du général en chef. Sans tarder, il se rend chez le curé, lui raconte ce qui arrive et le prie de faire une démarche à ce sujet auprès du général, qu'il connaît déjà peut-être par son neveu. Le bon abbé promet au visiteur de faire selon son désir, et bientôt, libre, il court à la place Vendôme, mais n'y trouve que son neveu ; il lui dit le motif qui l'amène, en le priant de transmettre sa supplique au général dès qu'il sera de retour. Peu de temps après la sortie du curé, Changarnier rentre, et l'aide de camp est prompt à s'acquitter de sa commission, en ajoutant que son oncle reviendra le soir ou le lendemain.

— Non pas, reprend vivement le général, je n'entends point que derechef le bon curé se dérange ; c'est à moi de lui rendre sa visite.

Aussitôt il demande sa voiture et se fait conduire au presbytère de Notre-Dame-des-Victoires, où le curé, rentré depuis peu, et qui ne s'attendait guère à la visite, paraît d'abord non moins ému que surpris.

— Monsieur le curé, dit le général, le sourire aux lèvres, avec un accent tout à la fois cordial et respectueux, votre neveu m'a dit le motif auquel je devais l'honneur de votre visite. Je suis, grâce à Dieu, catholique et Français, et, à ce double titre, je ne puis qu'approuver votre démarche; j'ai tenu à vous le dire moi-même et sans retard. Moraliser l'armée, c'est faire une œuvre à la fois patriotique et sainte, et je ne permettrai pas, assurément, qu'on empêche nos braves soldats de se rendre à des réunions où ils n'entendent que de bonnes choses, ne reçoivent que d'excellents conseils. Mieux vaut cent fois les savoir là qu'au cabaret! Soyez tranquille, et rassurez les dignes messieurs qui se dévouent à l'Œuvre des Militaires; il sera fait droit à leur réclamation et leur zèle n'aura plus à craindre d'entraves.

— Merçi pour eux, mon général, et pour moi; vous faites là une bonne action dont vous saura gré Notre-Dame-des-Victoires.

Le jour même, le général expédiait au grincheux colonel l'ordre de lever immédiatement l'interdit et de laisser toute liberté aux soldats de se rendre à l'école. Le colonel se le tint pour dit, retira sa défense à la grande joie des soldats comme de leurs zélés instituteurs, et la réunion, ce soir-là, fut une véritable fête.



## ANATOLE FEUGÈRE

(1877)

**F**EUGÈRE (Anatole) était professeur de rhétorique au collège Stanislas et suppléant de M. de Loménie dans la chaire de littérature française. Il fut nommé maître de conférences à la Sorbonne ; la mort ne lui laissa pas le temps de prendre possession de ce poste élevé.

Un de ses amis a écrit sa vie ; nous y puisons les détails suivants :

« C'était la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 août. Tout à coup, vers minuit, le malade s'éveille. Puis doucement, bien doucement, il dit à sa femme, « *Ma chère femme, il faut faire ton sacrifice, je vais mourir... vite, envoie chercher le prêtre.* » Et comme la pauvre femme, interdite, écrasée, faisait un dernier effort pour le rassurer : « *Le médecin, si tu veux,* reprit A. Feugère, *mais le prêtre, le prêtre d'abord,* » et il désigna l'ami qu'il fallait appeler.

« Sa femme était rentrée. Il lui fit signe de s'asseoir au bord du lit : « *Reste, reste près de moi ;* » et ses beaux yeux se fixaient sur elle avec une douceur triste et résignée. Puis l'attirant plus près de lui : « *Je t'ai bien aimée,* lui dit-

« il, et nous avons été bien heureux ensemble. » Et l'on devinait à ses mots brefs et rapides, que tour à tour il donnait une pensée affectueuse à tous ceux qui l'aimaient, à tous ceux qui, retenus loin de lui, et ignorant encore l'imminence d'un danger que rien n'avait fait prévoir, allaient fléchir sous cette écrasante nouvelle ! Il ne pouvait non plus oublier le petit être déjà chéri que son berceau attendait, et, avec ce sentiment paternel qui a le droit en ce moment de s'élever jusqu'à la dignité du prêtre : « *Je bénis, dit-il, ce fils que je ne con-*  
« *naîtrai pas.* »

..... « Dieu avait permis que son serviteur, pour ne perdre aucun mérite d'une sainte mort, eût la pleine conscience de son état. « *Oh ! ce passage*  
« *est si terrible, si terrible,* » murmurait-il ; puis presque aussitôt, fixant les yeux sur l'image de la Vierge et lui souriant : « *Mais ce ciel,* ajoutait-il,  
« *ce ciel... il est si beau, si beau !* »

« Au moment de recevoir le saint viatique, il frappe sa poitrine avec une force qui contraste avec sa faiblesse... « *Je crois, j'aime, j'espère !* » s'écrie-t-il avec un accent de foi admirable.

« Ce furent à peu près ses dernières paroles, et, quelques heures plus tard, il rendait son âme à Dieu. »



## LE VERRIER

(1811-1877)

**L**E VERRIER (Urbain-Jean-Joseph) est né à Saint-Malo (Manche) le 11 mars 1811.

Sur la tombe de l'illustre savant, M. Dumas, de l'Académie des sciences, a prononcé un discours qui résume sa vie et dont voici quelques extraits :

« M. Le Verrier était le fils de ses œuvres. Il avait connu toutes les luttes. Elève brillant de l'École polytechnique, il n'avait fait qu'apparaître dans les services publics. Voué de bonne heure au culte de la science pure, il fut bientôt rappelé à l'École comme répétiteur.

« L'héritage de Laplace était libre ; il en prit hardiment possession. Il mit en évidence les conditions de stabilité générale du système solaire par la discussion approfondie des lois qui président aux mouvements de Jupiter, de Saturne et d'Uranus, et chacun comprit à ce début large et même hautain, si on remonte au temps et si on tient compte du milieu, qu'un grand astronome venait de se révéler. L'Académie s'empressa d'adopter M. Le Verrier.

« Presque aussitôt il donnait au monde la dé-

monstration la plus éclatante du pouvoir de la science La dernière planète de notre système, Uranus, éprouvait dans sa marche des irrégularités que la théorie n'avait pas prévues et qu'elle ne parvenait point à expliquer. Le système conçu par Newton, jusque-là victorieux de toutes les objections, allait-il se montrer impuissant et en défaut, aux dernières limites de notre système solaire ?

« M. Le Verrier ne le pensa point. Acceptant avec un ferme bon sens les lois de l'attraction comme vraies, il en poursuivit toutes les conséquences. C'est ainsi que, par une analyse admirable et convaincue, il découvrit dans l'espace une planète inconnue ; qu'il la pesa, comme s'il l'eût tenue dans ses mains ; qu'il marqua sa route dans les cieux et la position qu'elle devait occuper le 1<sup>er</sup> janvier 1847, comme s'il en eût lui-même dirigé le char.

« On sait comment cet astre fut trouvé par le télescope dans le firmament, à la place même que lui avait assignée l'analyse mathématique.

« L'émotion fut universelle. Mais Le Verrier ne grandit pas seul ; ses confrères, ses émules, les savants de tous les pays grandirent avec lui. Il faut le reconnaître et le proclamer à sa gloire, la confiance publique dans les forces de la science s'éleva, dès ce moment, à un niveau qu'elle n'avait peut-être jamais atteint. Le jeune astronome, qui par le seul effort de sa pensée découvrait une



planète inconnue, la dernière du système, à une distance du soleil trente fois plus considérable que celle qui en sépare la terre, devint tout-à-coup populaire. Par une exception sans exemple, mais que tout motivait, l'astre nouveau lui fut dédié, et si plus tard son nom, d'abord inscrit avec justice dans les confins du ciel, fut remplacé par celui de Neptune, ce fut pour obéir à d'antiques traditions.

« Il semble que dès ce moment M. Le Verrier se soit dévoué à perfectionner, à compléter l'œuvre de Newton, en s'appuyant sur l'œuvre de Laplace. C'est ainsi que par un travail persévérant, poursuivi pendant trente années sous nos yeux et dont rien n'a jamais pu le détourner, il nous a donné successivement le code définitif et complet des calculs astronomiques, les tables du mouvement apparent du soleil, la théorie et les tables des planètes tant intérieures qu'extérieures, embrassant ainsi le système solaire dans son ensemble, écrivant la dernier mot de la dernière page de son œuvre immortelle à la dernière heure de sa vie, et murmurant pieusement alors : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.*

« M. Le Verrier regardait, en effet, le ciel comme un domaine dont il aurait eu la garde et dont il aurait été appelé à proclamer l'ordre et la beauté. Intendant fidèle, il tenait à constater que tout y était à sa place, et n'a cessé de vivre qu'après en avoir acquis la certitude. Le monu-

ment qu'il a élevé laisse de côté les altérations physiques des astres ; il ne s'occupe que des lois qui règlent leur marche dans l'espace. Il affirme la stabilité du système solaire, et après avoir servi à diriger tous les calculs astronomiques de nos contemporains , il pourra pendant des siècles encore rendre le même office à leurs successeurs.

« Une puissance d'abstraction vraiment extraordinaire, une géométrie souple et pénétrante, aidée de toutes les ressources du calcul infinitésimal, lui ont permis de conduire à son terme cette œuvre immense, qui semblait exiger l'effort d'une académie tout entière.

« Il ne laisse pas d'autre héritage. Mais sa gloire n'est pas de celles qu'une nation méconnaisse et répudie.

« M. Le Verrier appartenait à cette grande famille des Copernic, des Kepler, des Newton et des Laplace, qui, depuis plus de trois siècles, s'appliquent à découvrir les lois du système du monde et a nous en faire comprendre la beauté. Nous , qui avons profité de sa gloire , nous garderons le respectueux souvenir de ses services, et nous saurons en estimer le prix.

« Témoin affectueux de sa vie, je viens, d'un cœur ému, dire un dernier adieu au confrère illustre, au grand astronome qui portait au plus haut la dignité de l'Académie et l'honneur scientifique de la France. Cette vérité qu'il avait

poursuivie avec tant de passion, pendant son séjour sur la terre, à travers tant d'agitations et de troubles, il la connaît enfin tout entière dans la sérénité de la vie éternelle et dans la paix du tombeau; nul ne s'est rendu plus digne que lui d'en contempler les splendeurs infinies... »

L'illustre directeur de l'Observatoire se montra toujours chrétien.

Loin de se cacher, il aimait au contraire à confesser sa croyance catholique, dont il voyait la démonstration et la confirmation dans la science sublime qui lui a pris toute sa vie.

Quand pendant les claires nuits il plongeait son télescope dans les profondeurs des cieux, il voyait Dieu de trop près pour le nier, et quand ses calculs prodigieux l'amenaient à découvrir un nouvel astre, il se souvenait aussitôt de cette parole de l'Écriture : « *Que Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure.* » Chez lui, la science et la foi s'éclairaient mutuellement. Voilà pourquoi ce grand esprit n'a cessé de rendre témoignage à la vérité, protestant avec l'autorité du génie contre le matérialisme qui nous tue.

C'est après avoir demandé et reçu les secours suprêmes de la religion, que M. Le Verrier a rendu son âme à Dieu.

M. le Curé de Saint-Sulpice reçut la confession de M. Le Verrier. Mais, selon les propres expressions du savant, comme il n'était pas seulement

catholique, mais paroissien, il voulut donner cet exemple, de mourir avec l'assistance du curé de sa paroisse.

Ce fut, en effet, M. Lemaitre, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, qui remplaça M. le Curé de Saint-Sulpice, administra les derniers sacrements, et visita plusieurs fois le malade avant sa mort.

— M. Le Verrier avait fait placer un grand crucifix dans les salles de l'Observatoire où, malade, il se traînait encore, allant de ses chers instruments à la croix et pensant à la mort en homme qui avait vu Dieu dans ses œuvres.

Exemple admirable et bien salutaire dont nos esprits forts devraient profiter, confirmation éclatante de ces paroles toujours vraies : Beaucoup de science ramène à Dieu ! Que diront les prétendus savants qui affirment si absolument que la foi est inconciliable avec la science ? La plus belle intelligence dont s'honore notre pays leur a donné le plus éclatant démenti.



## LE GÉNÉRAL COUSIN MONTAUBAN

(1878)

LE général COUSIN MONTAUBAN est une de nos Illustrations militaires. Il s'illustra dans la campagne d'Espagne, et s'acquit une grande réputation de bravoure en Algérie où il resta seize ans.

En 1860, il fut chargé de l'expédition de Chine, et, avec une armée peu nombreuse il s'empara de Péking. Ses plans étaient tellement bien dressés, qu'on a dit, qu'il ne fut pas obligé de donner un seul contre-ordre. A la suite de cette expédition, le général de Montauban reçut le titre de comte de Palikao.

Un journal qui n'était pas favorable au général, a dit de lui, qu'il était un militaire de grande race.

Au mois d'avril 1870, il était ministre de la guerre et président du conseil des ministres. Longtemps avant sa mort, le général était très préoccupé par les idées religieuses, et il était sinon chrétien pratiquant, au moins favorablement disposé. Aussi, dès qu'il s'alita, il s'empressa de mettre ordre à ses affaires, suivant son expression, et fit appeler un prêtre.

C'est en pleine connaissance et avec une foi profonde qu'il reçut les derniers sacrements, exprimant le regret de n'avoir pas été plus fidèle à sa religion, dans le courant de sa vie.



## LE GÉNÉRAL CHARETON

(1878)

VOICI quelques détails sur les derniers moments du général CHARETON, ancien député, sénateur de la Drôme, mort en 1878.

Le suprême avertissement de l'heure dernière avait réveillé, dit l'*Union*, les sentiments religieux trop longtemps assoupis du vaillant soldat. Quelques jours avant de répondre à l'appel de son Dieu, le général républicain recevant deux de ses collègues de la gauche, les avait longuement entretenus de sa conversion : « Si vous voulez retrouver la paix du cœur, leur avait-il dit, faites comme moi : » et il avait ajouté : « Je dois ma conversion à mon scapulaire que je n'ai jamais cessé de porter depuis la guerre de Crimée. » Touchantes paroles qui devaient recevoir la consécration d'une mort chrétiennement héroïque, car M. le général Chareton a quitté cette terre muni de tous les sacrements de l'Eglise, après avoir édifié les personnes qui environnaient son lit d'agonie, par les témoignages de sa foi catholique et la ferveur de sa piété.



## CLAUDE BERNARD

(1878)

CLAUDE BERNARD est une des plus grandes illustrations de la médecine française. Ce savant, dont la renommée était européenne, était membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

Comme ses illustres prédécesseurs Récamier, Nélaton, Cruveilhier, etc., il conserva toujours la foi de ses premières années à laquelle il a rendu, pendant sa vie, et spécialement à l'heure de sa mort, un éclatant et sincère témoignage.

Son Eminence le cardinal Donnet a écrit la lettre suivante sur Claude Bernard :

« Une partie de l'enfance et de la première jeunesse de Claude Bernard s'est passée sous mes yeux. Né dans la banlieue de Villefranche-sur-Saône, au village de Saint-Julien, il devint enfant de chœur de mon église paroissiale et recevait, comme externe, dans notre collège, placé successivement sous la direction de MM. Boué et Bourgaud, des leçons dont il a su si bien profiter. Ces deux vénérables prêtres avaient souvent entretenu l'abbé des Garets et M. Desarbres, maire de Villefranche, dont les habitations étaient fort rappro-



chées de celle du père du futur académicien, de leur élève de prédilection ; ils ne parlaient de lui que comme d'un être phénoménal.

« Nommé sénateur en 1868, c'est son ancien curé qu'il choisit comme son introducteur au Luxembourg, et je le vis appelé deux fois, par le sort, pour être mon secrétaire dans les commissions dont on m'avait fait président. Je n'ai rien à vous apprendre, monsieur, de la variété et de la solidité de ses connaissances ; mais il a été le premier, en me visitant dans la capitale, à me déclarer, sans ostentation comme sans pusillanimité, que le membre de l'Institut faisait encore sa prière et sanctifiait le dimanche, justifiant ainsi la parole de l'Écriture : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.*

« Il me parlait quelquefois avec tendresse de son vieux professeur, curé aujourd'hui du canton de Pellegrue, arrondissement de la Réole, et de deux de ses meilleurs frères d'armes de collège, dont l'un est archevêque de Reims et l'autre curé de Notre-Dame, à Bordeaux...

« Je termine cette lettre, pleine de vieux et chers souvenirs, par ces paroles de mon ancien collègue et ami, M. Dumas, de l'Institut, sur la tombe de Claude Bernard : « Que les honneurs ont toujours été le chercher et qu'il n'en a jamais réclamé aucun ; savant des plus illustres, il ne connut pas l'orgueil ; sa science avait pour sœur

la simplicité, et c'était chose presque étrange que de rencontrer, dans le même homme, tant d'autorité alliée à tant de modestie. »

\*  
\* \*

Voici comment Claude Bernard prouve l'existence de l'âme. Cette preuve est vraiment irréfutable :

« Le corps humain est un composé de matières qui se renouvellent incessamment. Toutes les parties du corps sont soumises à un perpétuel mouvement de transformation. Chaque jour vous perdez un peu de votre être physique et vous remplacez par l'alimentation ce que vous perdez. Si bien que, dans un espace de huit années environ, votre chair, vos os, sont remplacés par une nouvelle chair, par de nouveaux os, qui petit à petit se sont substitués aux anciens par suite de ces alluvions successives. La main avec laquelle vous écrivez aujourd'hui n'est pas du tout composée des mêmes molécules qu'il y a huit ans. La forme est la même, mais c'est une nouvelle substance qui la remplit. Ce que je dis de la main, je le dirai du cerveau. Votre boîte crânienne n'est pas occupée par la même matière cérébrale qu'il y a huit ans.

« Ceci posé, puisque tout change dans votre cerveau en huit années, comment se fait-il que vous vous souveniez parfaitement de choses que

vous avez vues, entendues, apprises, il y a plus de huit ans? Si ces choses se sont — comme le prétendent certains physiologistes — logées, incrustées dans les lobes de votre cerveau, comment se fait-il qu'elles survivent à la disparition absolue de ces lobes? Ces lobes ne sont pas les mêmes qu'il y a huit ans, et pourtant votre mémoire a gardé intact son dépôt.

« C'est donc qu'il y a autre chose dans l'homme que la matière, c'est donc qu'il y a quelque chose d'*immatériel*, de *permanent*, de *toujours présent*, d'*indépendant de la matière*.. Ce quelque chose, c'est l'âme. »

Claude Bernard a été conséquent avec ses principes religieux jusqu'à la fin, et c'est avec empressement qu'il a demandé et reçu les derniers sacrements de l'Eglise.



## LE GÉNÉRAL DE SALIGNAC-FÉNELON

(1879)

**L**E général DE SALIGNAC-FÉNELON, de la famille de l'illustre archevêque de Cambrai, était commandant en chef du 17<sup>e</sup> corps d'armée à Toulouse. Une mort inopinée l'a enlevé à sa patrie et à sa famille, mais elle ne l'a point surpris car le général était un chrétien convaincu et pratiquant.

Voici le touchant récit de ses derniers moments fait par l'aumônier militaire de la garnison de Toulouse :

« Tout le monde connaît les sentiments chrétiens qui animaient M. le général de Salignac-Fénelon. Il ne les cachait point et savait les manifester lorsque son devoir l'exigeait. Il avait parfois à rédiger des proclamations ou ordres généraux ou bien à prononcer des allocutions. Il le faisait avec une distinction de style et une aisance qui méritaient le nom d'éloquence ; presque toujours il savait y faire intervenir une idée élevée, et le plus souvent Celui qui est la source de toute autorité.

« Qui n'a admiré le reposoir magnifique et guerrier qu'il faisait dresser tous les ans, dans la cour d'honneur de son palais, pour la procession du

très Saint-Sacrement? et les habitués de la messe de huit heures, à la métropole, pourront-ils de longtemps oublier l'édification qu'il y donnait tous les dimanches, suivant l'office un petit livre à la main. « Ce livre, pardonnez-moi ce détail, je l'ai « depuis quarante ans, me disait un jour le général, « je l'ai fait relier plusieurs fois, c'est une imitation « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui appartenait « à ma mère. »

« Vous savez aussi que le général en chef était chrétien *pratiquant*, puisqu'il faut appuyer sur ce mot aujourd'hui.

« Sa mort ne pouvait que refléter une telle vie. »

Nous plaçons ici ces autres touchants détails que donne la *Semaine catholique* :

« Atteint, depuis quelque temps, d'une maladie mortelle, le général n'avait pas voulu quitter le service, il ne voulait pas avoir l'air de désertir son poste dans la situation actuelle de la France. Son intention était, cependant, de se retirer bientôt, après avoir assisté, dans l'intérêt de ses officiers, au comité de classement, et ce devoir lui faisait oublier le soin de sa santé. Dieu en avait décidé autrement. Cette âme si droite, si loyale, si dévouée à son pays et à sa famille, allait recevoir sa récompense. Dans la soirée du 15 décembre, le général se sentit pris d'une oppression affreuse; l'étouffement commençait, et son courage seul le soute-

nait; la nuit fut terrible, et le matin l'agonie arrivait.

« Le général fit appeler un des docteurs qui le soignaient, et lui demanda de lui dire la vérité sur son état.

« — Général, lui répondit le docteur, vous avez du courage ?

« — Oui, je n'ai pas peur.

« — Eh bien ! tout est fini pour vous.

« — Mourrai-je aujourd'hui ?

« — Oui, général.

« — Bientôt ?

« — Peut-être ce soir. Je vous avais défendu de sortir samedi.

« — C'était mon devoir, je le devais.

« — Alors vous mourrez martyr de votre devoir. »

« Après cette conversation, le général voulut voir l'archiprêtre de Saint-Etienne, et se confessa avec une foi et une droiture remarquables. Il reçut le saint viatique et l'extrême-onction, tout de suite après. Alors commença entre lui et la mort cette lutte si belle pour le chrétien qui possède son Dieu dans son cœur. Rien ne saurait rendre le calme, la patience, le dévouement, l'oubli de soi-même de ce vaillant soldat, dont le regret était de n'être pas mort sur le champ de bataille. Croisant les mains, il fit son sacrifice, et ses dernières paroles méritent d'être citées. Au milieu de souffrances atroces.

« Mon Dieu, disait-il, sauvez la France ; pauvre  
 « Alsace ! pauvre Lorraine ! Mon Dieu, délivrez-  
 « moi ; qu'il est difficile de mourir ! Combien  
 « d'heures ai-je encore à vivre ? et je ne devrais  
 « pas me plaindre..... Mon Dieu, pardonnez-moi  
 « mes péchés. » A sa femme et à ses enfants,  
 agenouillés près de son lit, il demandait pardon  
 des peines qu'il avait pu leur causer ; et puis, les  
 bénissant avec un son de voix d'une solennité et  
 d'une tendresse infinies, il fit à chacun de ses en-  
 fants la recommandation qui lui était propre, et à  
 sa femme il confia ses enfants avec des paroles  
 pleines d'affection.

« Elle lui parla des enfants qu'ils avaient perdus  
 et qui le recevraient au ciel. Voyant ses souffrances  
 augmenter elle lui faisait espérer que les prières  
 dites partout pour lui le guériraient.

« Non, non, répondit-il, j'ai fait mon sacrifice. »

« Il s'adressa ensuite à son aide de camp, et le  
 remercia de ses bons services d'ami, avec émotion.  
 M<sup>gr</sup> l'archevêque, quittant la séance de l'Université  
 catholique, vint bénir ce grand chrétien qui s'en  
 allait au ciel.

« Monseigneur, lui dit le général, je vous confie  
 « ma femme et mes enfants ; ils ne peuvent pas  
 « être entre de meilleures mains. »

« L'étouffement augmentait, « l'air me manque,  
 « j'étouffe ! Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Dites à  
 « mes frères, à tous les miens, à mes officiers,

« que je pense à eux. » Il rappela à son aide de camp une dépêche du ministre reçue la veille et mise de côté, et, après quelques recommandations à sa femme, Dieu vint à son secours et il rendit le dernier soupir, fortifié par l'indulgence plénière, couvert d'une relique de la vraie croix et de saint François de Sales, sous le regard d'une image de Pie IX, et portant à son cou les médailles du Sacré-Cœur et de la sainte Vierge, qui ne le quittaient jamais. »





## LE CONTRE-AMIRAL D'ARIÈS

(1879)

LE contre-amiral D'ARIÈS, en retraite à Tillac (Gers), a terminé une vie de patriotisme par une mort édifiante. Après vingt-quatre heures de souffrances, sentant sa fin approcher, il a demandé les secours de la religion. Quand le prêtre lui a annoncé l'arrivée de son Dieu : *Eh bien, qu'il soit le bienvenu!* a-t-il dit d'une voix ferme. — *L'aimez-vous de tout votre cœur?* lui a demandé le prêtre. — *Je l'ai toujours aimé et toujours servi.* Ces paroles dans la bouche d'un militaire si éminent ont arraché des larmes aux nombreux amis qui l'entouraient. S'adressant à l'un d'eux, à un ami d'enfance : — *Tu le vois, lui a-t-il dit, je viens de communier et j'en suis bien heureux!*



## M. MAGNE

(1879)

MAGNE (Pierre), ancien ministre, président du conseil général et sénateur de la Dordogne, s'est éteint en 1879, à l'âge de soixante-douze ans. Il venait de recevoir les sacrements de l'Eglise avec les dispositions les plus chrétiennes.

M. Magne était revenu à la pratique de la religion depuis quelque temps déjà.

Quelques jours avant sa mort, entendant parler de ses nombreuses décorations, il dit: *A quoi cela me servira-t-il?* — et ses yeux fixés et ses lèvres appliquées sur un crucifix que lui présentait la garde-malade et que Sa Sainteté le pape Léon XIII avait indulgencié à son intention, semblaient dire: *C'est en la croix qu'est le salut.*



## LE GÉNÉRAL FÉLIX DOUAI

(1879)

**E**N 1879, l'armée française perdait un de ses vaillants généraux : M. DOUAI (Félix), qui est mort comme il avait vécu, en brave soldat et en vrai chrétien.

La veille de sa mort, sa fille vint lui rendre visite. Il était huit heures du soir. La journée avait été terrible, et les douleurs néphrétiques qui le torturaient le laissaient à ce moment en repos.

Dès qu'il aperçut sa fille, le général se leva sur son séant et lui fit signe d'approcher. Puis il déposa un long baiser sur son front et prononça ces paroles :

« Il faut avoir du courage, mon enfant ; je vais partir pour le ciel ; je te bénis, que Dieu veille sur toi !

Et, comme la jeune fille sanglotait, le général l'embrassa une seconde fois et ajouta :

« Allons, ma fille, du courage ! »



## L'AMIRAL DE SURVILLE

(1879)

**L**E mercredi, 24 septembre 1879, est mort à Toulon, à l'âge de soixante-et-un ans, M. le vice-amiral DE SURVILLE, préfet maritime. Il était aussi bon chrétien que bon soldat.

La pensée qu'il allait se séparer de sa bien-aimée famille, lui était très pénible : « Dieu seul, disait-il, peut me soutenir dans cette séparation suprême. »

Lorsque le curé-doyen de Saint-Louis venait le visiter, il lui tendait la main comme au meilleur de ses amis. Quelques jours avant sa mort, il chargea M. l'Archiprêtre de Toulon d'écrire à M<sup>gr</sup> l'Evêque du diocèse (Fréjus) « qu'il mourait en chrétien et qu'il comptait sur son souvenir à l'autel. »

Dans un moment de crise, montrant à un membre de sa famille le petit crucifix qu'il portait constamment sur lui, il lui dit : « Je voudrais que ceux qui ont le malheur de ne pas croire fussent ici. Je leur apprendrais que dans ce remède il y a une force que ne donne aucun autre remède. »

Quelque temps auparavant, il avait dit à sa digne épouse : « Si je meurs n'étant plus préfet maritime, je ne veux pas d'éclat dans mes funérailles.

Mais, si je meurs étant préfet, que l'on donne à mes obsèques toute la pompe que l'on voudra ; et je désire que cette pompe tourne surtout à l'honneur de la religion, à laquelle je serais heureux de rendre un éclatant témoignage, même après ma mort. »

M<sup>r</sup> l'évêque de Fréjus s'est rendu à Toulon pour prendre part aux obsèques. Il a dit la messe à la chapelle ardente ; puis il a assisté à l'office célébré à la paroisse et a donné l'absoute.

Il y a eu plusieurs discours sur la tombe. Un des collègues de l'illustre défunt a terminé son éloge, en disant : « Croyez-vous, Messieurs, que la philosophie seule soit capable d'élever une âme à de telles hauteurs ? Non, de Surville était chrétien : la religion a été sa force. »



## LA CAPELLE

(:879)

**L**A CAPELLE (L'amiral) mourait dans la même ville et au mois de décembre de la même année. C'était aussi un vrai chrétien. Depuis qu'il était rentré dans la vie privée, tous ses moments ont été au service de Dieu et aux soins de sa famille. Sans ostentation comme sans faiblesse il donnait l'exemple de toutes les vertus.

Mais ce fut surtout à l'heure de la mort que le chrétien se révéla tel qu'il était. Le brave amiral, pendant sa longue et cruelle maladie, ne laissait échapper aucune plainte, et quand on l'invita à recevoir son Dieu, il répondit :

« Un bon chrétien reçoit toujours son Dieu volontiers. »



## LE GÉNÉRAL RESSAYRE

(1879)

**R**ESSAYRE, général de division en retraite, est mort à Agen. Il a succombé à une douloureuse maladie, qui l'a trouvé toujours courageux et résigné. Depuis longtemps il demandait cette force à la pratique des devoirs religieux. « J'ai eu, disait-il, le bonheur d'avoir une pieuse et sainte mère, dont le souvenir n'a cessé de me suivre. » Aussi a-t-il voulu que le Dieu de l'Eucharistie vint le visiter sur son lit de douleur. Mgr l'évêque est allé le voir et lui a dit : « Général, soyez courageux dans vos souffrances comme vous l'avez été devant l'ennemi. » Le vaillant soldat lui a répondu : « Monseigneur, je n'ai pas peur de la mort, je regrette sans doute d'être obligé de me séparer de ma famille, mais nous nous retrouverons au ciel. »



## DE VOUGES-DES-CHANTECLAIR

(1879)

**L**E général DE VOUGES-DES-CHANTECLAIR, l'un des héros de Reischoffen, est mort à Besançon en 1879. C'était un grand chrétien. Il a prouvé une fois de plus que le service de la patrie ne saurait empêcher le service de Dieu, et que l'un va bien à côté de l'autre.

Ses deux principes étaient la prière fréquente et le sacrifice de soi-même. Il était le premier à la messe militaire, toujours au premier rang dans les processions. Son exemple a fait revenir au bien un grand nombre de ses amis et de ses subordonnés.

Il vénérât les prêtres et les religieux, saluant en eux le patriotisme le plus pur ; « car, disait-il, leur dévouement à Dieu les fait se dévouer aussi à l'éducation de la jeunesse, au soin des malades, au soulagement de toutes les infortunes. »

A la vue des outrages que les ministres sacrés ont à subir et des dangers qui menacent l'enseignement chrétien, il souffrait cruellement et ne craignait pas de dire : « On travaille à réorganiser l'armée ; mais on n'y parviendra que lorsqu'on saura replacer Jésus-Christ au cœur des soldats. »



Dans sa maison les exercices de piété se faisaient en commun, lui présent. Chaque jour, il visitait le Saint-Sacrement, et, après avoir prié devant le saint Tabernacle, il s'agenouillait devant l'autel de la sainte Vierge. La dévotion à Marie était sa dévotion favorite.

Sa présence aux dernières processions de la Fête-Dieu a été le dernier acte de sa vie publique. La circulaire du ministre n'autorisait les militaires à y paraître qu'à titre de simples particuliers. M. de Vouges n'hésita pas : revêtant son costume de général et ceignant son épée, il alla se placer derrière le dais.

Averti par de cruelles souffrances, il a salué la mort avec calme et confiance, car il savait en qui il avait espéré.



## LE PRINCE IMPÉRIAL

(1879)

LE 1<sup>er</sup> du mois de juin 1879, le fils de Napoléon III, âgé de 23 ans, tombait sur les plages lointaines de l'Afrique, sous les coups des sauvages Zoulous. Avant de partir pour cette périlleuse expédition, le prince, qui toujours avait été animé des sentiments les plus chrétiens, voulut se préparer par la confession et la communion. Sans se nommer il se présenta, un jour de carême, dans l'après-midi, à M. l'abbé Toursel, desservant la chapelle française à Londres, comme à un compatriote qui l'aiderait, à la veille d'un grand voyage, à se mettre en règle avec Dieu et à remplir le devoir pascal. Le vénérable chanoine avait cru reconnaître son pénitent ; mais en respectant l'*incognito* que le prince avait voulu garder, il se contenta de le confesser dans le salon où il l'avait reçu, sans lui faire extérieurement d'autre accueil qu'aux pénitents ordinaires qui viennent le trouver chez lui. A son départ il se borna même à l'accompagner jusqu'à la porte du salon, pour laisser à cette visite le caractère de discrétion dont on avait voulu l'entourer, et aussi pour laisser à la foi et à la

piété du jeune prince la faculté de se manifester en toute liberté.

En descendant, le jeune prince entra à la chapelle, où il devait se croire seul et non observé. Il récita dévotement une courte prière. Puis se levant, il jeta ses regards autour de la chapelle ; et on le vit s'arrêter pensif et soucieux devant un tableau représentant la sépulture de Notre-Seigneur. Déposé plutôt qu'enveloppé dans un linceul, incliné, affaissé, Jésus n'est, pour ainsi dire, recouvert que de son ombre, qui rend presque noire la moitié du corps. Le prince avait-il le pressentiment qu'à quelques mois de là, son corps entièrement dépouillé et percé serait porté dans un linceul fait d'une couverture de laine enroulée et affermie sur quatre lances de soldats africains ?

Le prince plia le genou, dit une prière et passa à l'autel de la sainte Vierge. La statue est une Notre-Dame des Victoires. — Là, à deux genoux sur le plancher, on le vit élever les mains jointes à la hauteur des yeux et adresser à la sainte Vierge une fervente prière. Le mouvement des lèvres était sensible. Mais que disait-il ? C'est le secret de Dieu. — Ce que l'on sait, c'est que le barbare Zoulou, qui après sa mort le dépouilla de tout, respecta le médaillon de la Vierge qu'il avait au cou et qui était la preuve de sa consécration à Marie, dont il portait les livrées, et de sa confiance filiale en sa maternelle protection.

Le prince se releva, fit une gémulation, prit de l'eau bénite et se signa. La personne qui l'avait observé, sans le connaître, lui ouvrit la porte sur la rue, et il sortit, dirigeant ses pas sur Windsor. Il avait voulu prendre congé de la Reine du ciel avant d'aller prendre congé d'une reine de la terre, S. M. Victoria, qu'il aimait et qui lui rendait son affection.

\*  
\* \*

La mère du jeune prince, peu de temps après la triste nouvelle, ouvrant le livre d'heures de son fils, trouva la prière suivante écrite entièrement de sa main.

« Mon Dieu ! je vous donne mon cœur, mais vous, donnez-moi la foi. Sans la foi, il n'est point d'ardentes prières, et prier est un besoin de mon âme.

« Je vous prie, non pour que vous écartiez les obstacles qui s'élèvent sur ma route, mais pour que vous me permettiez de les franchir.

« Je vous prie, non pour que vous désarmiez mes ennemis, mais que vous m'aidiez à me vaincre moi-même, et daignez, ô mon Dieu, exaucer mes prières !

« Conservez à mon affection les gens qui me sont chers. Accordez-leur des jours heureux. Si vous ne voulez répandre sur cette terre qu'une

certaine somme de joies, prenez, ô Dieu! la part qui me revient.

« Répartissez-la parmi les plus dignes, et que les plus dignes soient mes amis. Si vous voulez faire aux hommes des représailles, frappez-moi.

« Le malheur est converti en joie par la douce pensée que ceux que l'on aime sont heureux.

« Le bonheur est empoisonné par cette pensée amère : Je me réjouis, et ceux que je chéris mille fois plus que moi sont en train de souffrir. Pour moi, ô Dieu! plus de bonheur. Je le fuis. Enlevez-le de ma route.

« La joie, je ne puis la trouver que dans l'oubli du passé. Si j'oublie ceux qui ne sont plus on m'oubliera à mon tour et quelle triste pensée que celle qui vous fait dire : « Le temps efface tout! »

« La seule satisfaction que je recherche, c'est celle qui dure toujours, celle que donne une conscience tranquille.

« O mon Dieu! montrez-moi toujours où se trouve mon devoir, donnez-moi la force de l'accomplir en toute occasion.

« Arrivé au terme de ma vie, je tournerai sans crainte mes regards vers le passé.

« Le souvenir n'en sera pas pour moi un long remords. Alors je serai heureux. Faites, ô mon Dieu! pénétrer plus avant dans mon cœur la conviction que ceux que j'aime et qui sont morts sont les témoins de toutes mes actions. Ma vie sera digne

d'être vue par eux, et mes pensées les plus intimes ne me feront jamais rougir. »

— Entre deux pages de ce même livre, le prince avait écrit cette autre prière :

« Si je dois mourir, Seigneur, que ce soit pour sauver la vie de l'un des miens ; si je dois vivre que ce soit parmi les plus dignes. »

Quels admirables sentiments dans ce noble cœur de 23 ans ! conservé pur et croyant, au milieu des splendeurs du trône et des épreuves de l'exil !



## CHAM

(1819-1880)

Tout le monde sait que le nom de CHAM ne fut, pour celui qui le porta, qu'un spirituel pseudonyme inspiré par la vive opposition de son père à sa vocation. Il se nommait Amédée de Noé et il était fils du comte de Noé, ancien pair de France. Le gros bourg où les Noé avaient leur château et dont ils portaient le nom, est situé dans la Haute-Garonne, sur la route de Toulouse à Bayonne, entre Muret et Saint-Elix.

Cham était né dans ce lieu même, le 26 janvier 1819. Son père l'avait destiné à l'École polytechnique, et les études du jeune de Noé pour cette carrière étaient sérieusement commencées lorsque se montra tout à coup en lui, un invincible attrait pour la peinture. Il entra d'abord dans l'atelier de Paul Delaroche. Mais la peinture sérieuse n'était pas son fait ; il quitta son premier maître et se fit le disciple de Charlet. C'est près de cet artiste que se développa chez Cham le talent pour la charge et le dessin grotesque. Il fit son premier début en ce genre, dès 1842, par des caricatures pétillantes d'esprit, et, depuis, adoré du public, il ne cessa de

fournir aux *Albums*, aux *Physiologies*, au mille variétés d'*Almanachs*, et surtout au *Charivari*, une suite merveilleuse de dessins, croquis, scènes et revues comiques. Plusieurs de ces charmantes séries, renfermant la satire à la fois la plus mordante et la plus gaie de tous les faits, gestes et types contemporains, ont été réunies en album. « Ce n'est pas toujours de la haute comédie, a dit Paul Féval, ce n'est jamais du marivaudage faisandé, ni de l'épaisse gaudriole... C'est le rire bon qui déploie bonnement la gorge des bonnes gens. Je puis affirmer pièces en main, que, depuis la naissance du monde jusqu'à notre époque, Cham est l'homme qui a le plus ri, ri le plus longtemps, ri le plus souvent, ri du meilleur cœur et du rire le plus franc, le moins dangereux, le plus communicatif. »

M. l'abbé Roussel, directeur et fondateur de l'orphelinat d'Auteuil, était en relation d'amitié avec le célèbre artiste, et il lui a consacré, dans la *France illustrée*, un article dont nous citons quelques passages.

M. Roussel désirait avoir Cham pour collaborateur de sa publication, et il alla lui faire une visite :

« A quelques jours de là, nous nous présentions, sans recommandation aucune. L'accueil fut bienveillant et sympathique, mais, comme on le levine, le refus ne se fit pas attendre. Engagé avec



plusieurs journaux, tirailé de tous les côtés, l'éminent artiste devait naturellement répondre : non ! Mais le gentilhomme et le chrétien (car le comte de Noé était resté catholique) disait oui. Interrompant bientôt une conversation des plus gaies, Cham se reprenant tout à coup : « Attendez, « Monsieur l'abbé, vous auriez une trop mau-  
« vaise idée de moi si je vous laissais partir  
« ainsi. Votre temps est précieux, je ne veux pas  
« vous le faire perdre ; venez avec moi dans mon  
« cabinet et je vais vous chercher un croquis.  
« Ce ne fut pas long, le grand artiste prit son  
« crayon, et tout émerveillé, en quelques mi-  
« nutes nous vîmes sortir la première de nos  
« charges sur les *Réservistes* » (n° 49 de la *France illustrée*).

« A partir de cette époque, nos relations furent vraiment fréquentes et intimes. Il aimait à visiter notre orphelinat, et nous l'invitâmes un jour de première communion. Cet homme qui était si sobre de son temps se plut tellement au milieu de nos enfants qu'il resta jusqu'au soir. Ce fut une bonne fortune pour nous et nos amis qu'il sut charmer par ses ravissantes saillies et ses incomparables histoires. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, en rapporter ici quelques-unes. Du reste, c'était tellement dans la trempe de cet esprit extraordinaire, qu'il n'était pas possible d'être un instant avec lui sans entendre de ces traits fins qui

auraient arraché un sourire aux plus taciturnes. Nous nous rappelons qu'un vendredi, nous trouvant chez lui à l'heure de son déjeuner et insistant pour nous le faire partager : « Ne soyez pas  
« étonné, Monsieur l'abbé si je fais gras ; on dit  
« que je suis malade et les médecins le veulent,  
« mais ma femme fait maigre, et d'ailleurs quand  
« j'y suis il y a toujours du maigre. »

Cham faisait allusion à sa maigreur.

« Peu de temps avant sa mort, il nous écrivait la lettre suivante :

« Mon cher abbé,

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt pour vous témoigner toute ma reconnaissance (*collection de la France illustrée que nous lui avons offerte pour le remercier*), la raison est que je viens d'être gravement malade d'un fort vomissement de sang. Les démagogues ne manqueront pas de dire que c'est le bon sens qui me quitte. — Excusez ce calembour de la part d'un malade.

« J'ai cru que j'y passais, mais qu'importe, puisque j'aurai un brave ami comme vous pour me faire pardonner bien des peccadilles là-haut.

« Je ferai bien d'y monter avec un numéro de *la France illustrée* sous le bras.

« De nouveau merci et bien affectueusement à vous, mon cher abbé.

« CHAM. »

« L'illustre défunt avait sans doute raison de compter sur nos affectueuses prières et sur l'accueil que lui vaudrait là-haut sa généreuse collaboration à notre Œuvre. Mais ce qui nous rassure et nous console, c'est surtout la confession qu'il a demandée lui-même et les sacrements qu'il a reçus en pleine connaissance. Après cela, on comprend que ses dernières paroles aient été :

« Je ne sais pourquoi j'ai une si grande confiance en la miséricorde divine!!! »

— « Lui qui semblait avoir vécu toujours en dehors de lui-même, dit M. A. de Salies dans sa notice biographique, n'ayant de pensée que pour la répandre, d'intelligence que pour la semer aux quatre vents du ciel, il s'est recueilli ; connaissant la gravité de son état, sans hésitation, il a appelé un prêtre, et il a reçu les sacrements de l'Église avec un véritable esprit de foi. Ses dernières paroles ont été des paroles d'admiration et de gratitude pour la miséricorde de Dieu, et c'est en les achevant qu'il a expiré, sans secousse, doucement, comme on s'endort...

« Nous sommes en ce triste monde pour voir disparaître un à un, tant que nous ne disparaissions pas nous-même, ceux qui nous sont le plus chers : nos parents, nos proches, nos amis. Quelle consolation, du moins, quand sur le seuil de l'éternité, ils ont reçu le confort de l'âme, le viatique du dernier voyage !...

« Cham est mort le samedi 6 septembre 1880 au matin ; ses obsèques ont eu lieu le mardi 8, dans l'église de Sainte-Marie des Batignolles, sa paroisse, au milieu d'un concours si nombreux, que l'église n'avait pu le contenir. »



## SAINT-RENÉ TAILLANDIER

(1880)

**S**AINT-RENÉ TAILLANDIER, membre de l'Académie française, est mort en 1880. Son éloge a été prononcé par M. Maxime du Camp le 23 décembre 1880. Le nouvel académicien n'a pas craint de parler hautement des sentiments religieux de son prédécesseur, et nous aimons à le citer :

« Il faut laisser trace de son passage et remplir « sa mission, » a dit Joubert, une de ces intelligences les plus exquises de notre temps. Il semblerait que M. Saint-René Taillandier ait pris cette parole pour devise, car nul autant que lui n'a laissé une meilleure trace de son passage, nul n'a rempli sa mission avec un plus parfait dévouement. Il est un exemple accompli de la probité professionnelle ; il a aimé les lettres ; pour elles et par elles il a vécu, dédaignant les choses extérieures et, depuis son adolescence jusqu'à l'heure trop tôt sonnée de sa mort, s'enfermant dans le culte exclusif des grands intérêts intellectuels qui sont la gloire de l'esprit humain. Il fut un lettré, un lettré assidu, ne se croyant jamais parvenu au terme de sa tâche, se plaisant à rechercher les matériaux des labeurs futurs, et voulant que nulle

journée ne fût perdue pour l'accroissement de ses connaissances. Ce fut là entre tous son caractère distinctif et son originalité : il a travaillé sans trêve. Aux jours de mon enfance, dans ces fêtes universitaires où je n'allais, hélas ! qu'avec un désintéressement peu recommandable, je me souviens que le nom de Taillandier était celui qui retentissait le plus souvent sous les voûtes de la vieille Sorbonne, et je sais que, lorsque la mort vint brusquement le saisir, il travaillait encore, s'efforçant d'apporter à la France quelques notions nouvelles d'histoire ou de philosophie. Il est mort debout, la plume à la main, sans s'être jamais reposé. Ceux-là sont honorables entre tous, messieurs, qui ont à peine trouvé dans une existence entière le temps de mettre à exécution les projets qu'ils avaient conçus. »

Tout jeune encore, à 23 ans, il composa un long poème ; *Béatrix*, apprécié ainsi par M. Maxime du Camp :

« Ce poème, *Béatrix*, porte sa date; il est de 1840; M. Taillandier allait avoir vingt-trois ans. C'est l'aspiration d'une âme croyante qui se cherche encore, et qui ne tardera pas à se trouver tout entière dans le culte de l'éternelle vérité; c'est l'écho d'Ahasvérus, c'est la paraphrase un peu vague du cri d'Alfred de Musset :

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

« On dirait une image entrevue dans les brumes du matin de la vie, heure fugitive et charmante pendant laquelle on rêve l'union des âmes, le platonisme transcendant et le sacrifice de soi-même ; je plains ceux qui n'ont pas traversé ces illusions idéales que la brutalité de l'existence se hâte de dissiper ! Dans ce poème, dans la préface qui le précède, je trouve déjà M. Taillandier semblable à lui-même, calme, maître de lui, respectueux des traditions respectables et n'écrivant jamais rien dont plus tard il pourrait se repentir... A quelque distance qu'il fût de son point de départ, il put voir le chemin parcouru, car la ligne fut toujours droite ; il y marcha avec la sécurité d'un homme qui, connaissant le but, ne le perd jamais des yeux. Aux derniers jours de sa vie, il put relire les œuvres de sa jeunesse et ne point les désapprouver. Heureux ceux qui sont nés sages, que leurs passions n'ont jamais égarés, et que leur équilibre naturel écarte de toute erreur ! Edgar Quinet lui dit un jour : « Nous avons conquis le champ de la science « du bien et du mal, il faut choisir ! » M. Taillandier n'eut point à hésiter ; il choisit le champ du bien, et, jusqu'à l'heure suprême, il le cultiva. »

« M. Saint-René Taillandier, sous le titre modeste : *Le Roi Léopold et la Reine Victoria*, fit un « maître-livre » qui est, en réalité, le récit de cinquante années de l'histoire contemporaine, récit parfois émouvant, toujours curieux.

« Ce fut son dernier livre ; on dirait qu'avant de s'envoler vers les régions supérieures, son âme ait voulu laisser entrevoir tout ce qu'elle contenait de respect pour la justice et d'amour pour la vérité. Jamais son impartialité ne fut plus haute, sa sérénité plus parfaite, que dans cet ouvrage, qui restera la pierre fondamentale de sa réputation. C'est le reflet d'une haute intelligence pour laquelle le culte du bien est la loi suprême. N'aurait-il écrit que ce livre, M. Taillandier mérite d'être compté au nombre des historiens moralistes dont la trace ne sera point effacée.

« On sent que, s'il aime les luttes où la politique engage les grands esprits, c'est d'une façon platonique, et qu'il n'eût point voulu y être activement mêlé. Son ambition est plus humble ou plus élevée : il écrit l'histoire, il ne la fait pas. Il ne regarde pas vers le nuage pour savoir d'où vient le vent : il regarde l'astre pour voir d'où vient la lumière. Il laisse la célébrité s'emparer de lui et dédaigne les moyens discutables par lesquels tant de gens éphémères ont momentanément forcé les portes de la renommée. Il se contente d'avoir du talent, d'apporter à ses travaux une probité de premier titre, et de ne jamais se laisser détourner de son devoir par quelque considération que ce soit : comme un sage, comme un savant, il vit dans la retraite, et s'y plaît entouré d'une irréprochable famille ; on dirait qu'il s'es inspiré du



mot de saint Martin : « Le bruit ne fait pas de  
« bien, le bien ne fait pas de bruit. »

.....  
« La mort le saisit à l'improviste, matérielle-  
ment du moins ; car, moralement, il était toujours  
prêt à paraître devant le Père qui est aux cieux.  
Comme ceux dont la vie n'a été qu'un constant  
labeur, qui, selon le mot de Michelet, ont souvent  
traversé la mort dans l'histoire, il croyait.

« Lorsque, par l'étude, on a touché le résidu  
même des événements, lorsque l'on a compris la  
faiblesse des choses humaines, le néant de nos  
efforts et la déception de nos espérances, c'est un  
impérieux besoin de regarder au-delà, de s'ap-  
puyer sur une force rémunératrice, d'avoir foi  
dans les destinées de l'âme immortelle et de penser,  
avec l'Ecclésiaste, que, si la poudre retourne à la  
poudre, l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné. Cette  
croyance était fervente dans le cœur de M. Tail-  
landier ; il adorait le Dieu qu'ont adoré Champol-  
lion, Cuvier, Chateaubriand et tant d'autres esprits  
supérieurs, — d'esprits forts, — qui sont la gloire  
même de l'humanité. »



## LE ROUX

(1815-1880)

LE 2 juin 1880 avaient lieu en l'église de Sainte-Madeleine, à Paris, les solennelles funérailles de M. Alfred LEROUX, ancien député de la Vendée, ancien ministre de l'agriculture et du commerce, président du conseil d'administration des chemins de fer de l'Ouest, grand'croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, et l'un des meilleurs amis de M<sup>r</sup> Dupanloup.

La vie d'Alfred Leroux est celle d'un chrétien fervent.

Né à Paris, le 11 décembre 1815, il avait puisé dans sa famille et au catéchisme de Saint-Hyacinthe ce goût des nobles choses, cet esprit de foi, ces convictions profondes qui ne le quittèrent jamais, et dont il fit profession dans les positions les plus élevées et les plus diverses.

M. Alfred Leroux se glorifiait d'avoir été le disciple de M<sup>r</sup> Dupanloup, avant de devenir son ami.

« J'ai là, a-t-il dit plus d'une fois, mes cahiers de retraite de première communion, et mes résolutions, je les relis chaque année, c'est pour moi une vraie fortune et la mort seule me séparera de ces chers trésors de mon enfance. »

Le jour de sa première communion lui rappelle le plus doux souvenir, et il écrit avec bonheur : « C'est le plus beau jour de ma vie ; je ne le retrouverai qu'au ciel si j'ai la joie d'y aller. » (1829.)

Cependant le jeune homme arrive à l'époque des tentations de la jeunesse, c'est-à-dire des grands périls, mais le goût du travail, une vigilance continue, la prière, le préservent du danger de perdre la foi. Le jeune Alfred se livre à la poésie et y obtient des succès mérités. En août 1831, à 16 ans, il écrivait à sa mère qui venait de perdre une fille chérie :

... le Dieu qui la rappelle,  
Vous montre sur sa croix comment il faut souffrir,  
C'est un présage sûr de la paix éternelle,  
Quand jeunes, il nous croit assez bons pour mourir,  
C'est pourquoi, nous, chrétiens, ne pleurons pas sur celle  
Qui s'en va sans avoir tous ses ans révolus,  
Bienheureuse au contraire, à présent immortelle  
Pour quelques jours de moins, que de trésors de plus !

Dans la vie publique, M. Leroux fut toujours et en toute occasion fidèle à lui-même et à ses principes, c'est-à-dire juste, impartial, dévoué, en un mot, homme de bien dans toute la richesse du terme.

A 36 ans, il était nommé conseiller général de la Vendée, et, peu après, élu député. Dès l'année 1854, la Légion d'honneur lui ouvrait ses rangs :

officier en 1858, commandeur en 1863, grand officier en 1868, il faisait, en 1869, partie du ministère qui se retira devant le cabinet Emile Ollivier. Il avait été appelé plusieurs fois, par la confiance de ses collègues, à la charge de vice-président du Corps législatif.

\*  
\*\*

Comme la tendresse et la piété du père apparaissent dans cette touchante lettre qu'il adressa à sa fille et qui n'est pas la moins belle des pages publiées par M<sup>me</sup> de Flavigny sur la première communion! Nous en citons quelques lignes :

« C'est le 15 avril, ma chère enfant, que la retraite a commencé pour toi. Je me suis enfermé avec plaisir dans cette chapelle où j'ai fait autrefois ma première communion et où tu vas préparer la tienne.

« Ah! ma fille, que Dieu te donne une longue et douce vie! Que ses anges veillent sur toi. Mais n'oublie pas que d'autres ont été rappelés à Lui, malgré leur jeunesse et tant d'amour qui voulait les retenir. Tu as dans le ciel une chère petite sœur.

« Pas un jour ne s'écoule sans que je pense à elle et la prie. Je t'ai confiée à elle dès ton berceau. Prie, prie bien, la prière est si douce.... Quand le prêtre armé d'un pouvoir surnaturel t'a dit : Allez,

vos péchés sont remis, n'as-tu pas senti que ton âme reprenait ses ailes et s'élançait tout entière vers Dieu ?

« .... Quand je te vis entrer, sous ton voile blanc, dans ce costume sans tache qui te garantissait et produisait sous une forme apparente la blancheur de ton âme, ah ! il me semblait que j'avais une autre fille, une nouvelle fille, meilleure et plus tendre et je cherchais presque tes ailes, car Dieu fait des anges de celles qu'il a véritablement touchées...

« Les vapeurs de l'encens, les saints cantiques, les splendeurs de ce beau temple, tout parlait à nos cœurs déjà si émus.

« Quand votre jeune armée a défilé pour l'offrande, les cierges allumés, je croyais voir en vous les deux champions de Jésus-Christ, prêts à combattre pour lui, et ces lames à pointes de feu défiaient d'avance les pièges du démon. Mais lorsque l'exhortation suprême vous invita à venir vous agenouiller à la sainte Table, quand je te vis, toi, ma fille chérie, t'approcher la seconde.... non, je ne te dirai pas ce qui se passa dans mon cœur. Je sais que je pleurai les meilleures, les plus tendres larmes de ma vie ; que ta mère en faisait autant que moi, et qu'à travers ces pleurs bénis, je te voyais comme dans une gloire, et auprès de toi, au-dessus de toi, tous ceux que j'ai aimés et que j'invoquais pour te bénir.

« .... Et toi, chère enfant, quel charme est descendu dans ton cœur ! As-tu bien entendu, as-tu bien retenu cette voix divine qui te disait : « Je te possède... tu me possèdes..., avec moi, avec toi... toujours !... »



## LEMMENS

(1881)

L'ART musical religieux, lisons-nous dans le *Monde*, vient de faire une perte sensible, je dirais presque irréparable : le 30 janvier 1881, l'éminent organiste et compositeur, M. Jacques-Nicolas LEMMENS, est mort au château de Linterpoort-sous-Sempst, près Malines, dans la force de l'âge, dans la pleine et splendide révélation de son talent et de son génie.

Né en 1823, à Zoerle-Parwys (Vesterloo), en ce pays de Belgique si riche d'illustres artistes en tous genres, peintres et musiciens, Lemmens fut élève du Conservatoire de Bruxelles, alors dirigé par Fétis, puis il devint le professeur le plus éminent de cette grande école. Sa réputation y grandit rapidement et le plaça au premier rang des virtuoses et des compositeurs.

— Lemmens, dit le *Journal de Bruxelles*, est auteur d'une célèbre méthode d'orgue et de compositions magistrales, dantesques, qui le placèrent bientôt au rang des premiers maîtres de notre siècle ; sa réputation est universelle. Ses œuvres sont connues partout et actuellement son école de musique religieuse de Malines compte des élèves

de différentes nations. Ce qui distingue avant tout son style, c'est l'élévation de la pensée. Il est né avec le génie de l'harmonie. Quoique des plus correctes sous tous les rapports, ses partitions décèlent des audaces de conception qui portent l'empreinte du génie.

Il n'était pas seulement organiste hors ligne, mais virtuose de premier ordre sur le piano. Ses accompagnements du plain-chant ont constitué école, et la mort l'enlève au moment où il achevait un grand travail sur le chant liturgique. Très instruit, maniant la langue française avec une distinction rare, il était doué de toutes les qualités qui constituent l'artiste supérieur. Ce qui ornait avant tout ses splendides talents, c'était sa foi pure : il était catholique sans respect humain, plaçant l'art religieux au sommet des recherches que pouvaient s'imposer l'esprit uni au génie. Cet illustre maître a incontestablement jeté un grand éclat sur l'école belge et son nom brillera dans l'histoire de notre siècle.

Une des dernières œuvres de l'éminent artiste avait été la création à Malines d'une école de musique religieuse, qu'il dirigeait avec un zèle admirable, sachant tous les services que nos paroisses et la piété du peuple fidèle en pouvaient attendre.

— Ce qui a fait la force, ce qui a constitué le génie de M. Lemmens, il faut le dire hautement, c'est la foi religieuse, c'est la pensée chrétienne à



laquelle l'art musical doit les Pergolèse, les Grétry, les Haydn, les Mozart et tant d'autres artistes chrétiens.

— Sa veuve raconte ainsi, dans une lettre adressée à un ami de la famille, les derniers moments de l'illustre musicien :

« Linterpoort, mercredi 2 février.

« Cher et sympathique ami,

« Je ne puis croire encore à la séparation douloureuse que je viens de subir. Mon bien-aimé Lemmens m'est toujours présent, et dans mes rêves de cette nuit, je m'imaginai partager une de ses promenades.

« Sa mort a été accompagnée de toutes les consolations que la piété peut offrir.

« A une heure de la nuit, il m'a appelée en me disant qu'il se sentait faiblir. Une sueur froide lui couvrait tout le corps, et un bruit étrange qui s'échappait de sa poitrine me fit peur. Je m'aperçus qu'une hémorrhagie terrible s'était déclarée. J'ai sans retard averti M. l'abbé qui l'a confessé : puis j'ai demandé M. le curé et le médecin. Quand ils sont arrivés, mon pauvre malade allait mieux. On lui a alors administré l'extrême-onction, et, à quatre heures du matin, la messe a été dite dans l'oratoire du château, pour lui donner le saint viatique. Il a communiqué avec une dévotion touchante, et puis il a entonné à pleine voix, autant que ses

forces le lui permirent, le *Te Deum laudamus*. Je l'ai prié de ne pas continuer, en lui faisant remarquer qu'une nouvelle hémorrhagie pourrait se produire. Par obéissance, il s'est tû. Mais à chaque instant il faisait entendre de pieux cantiques, en ajoutant : *Je suis prêt à partir! Que la sainte volonté de Dieu soit faite!*

« A midi, un grand médecin de Louvain qui le traitait depuis longtemps est arrivé. A peine avais-je eu le temps de l'introduire près du malade, que celui-ci tomba en syncope, et, seize minutes après, il rendait sa belle âme à Dieu.

« Et maintenant il continue au ciel de chanter son *Te Deum*. »



## ÉMILE DE GIRARDIN

(1806-1831)

**D**E GIRARDIN (Emile) était né à Paris, le 22 juin 1806.

Il fut élevé en Normandie, sous le nom d'Emile de Lamothe, et arriva à Paris en 1823.

Doué d'une intelligence extraordinairement vive, ambitieux et actif, il résolut de faire son chemin au moyen de la presse, et fonda successivement la *Mode*, le *Voleur*, le *Journal des connaissances utiles*, le *Journal des Instituteurs primaires*, le *Musée des familles*, l'*Almanach de France*, l'*Atlas de France* et l'*Atlas universel*.

En 1836, il fonda la *Presse* qui réussit à merveille, et c'est alors qu'il eut avec Armand Carrel, rédacteur en chef du *National*, le duel dans lequel il le tua.

En 1866, il passa à la *Liberté*; il fonda enfin son dernier journal, la *France*, et il fut nommé député de Paris en remplacement de M. Thiers.

La plume de M. de Girardin, qui a traité tant de sujets divers, combattu tant d'institutions et de si hautes puissances, n'a jamais outragé la religion et ses ministres. Si parfois il allait contre les lois de l'Eglise, si même il les critiquait, c'était sans

parti pris et sans haine, uniquement parce qu'il ne les comprenait pas. On peut toutefois lui reprocher d'avoir laissé à ses collaborateurs une licence qu'il se refusait à lui-même.

Il a défendu énergiquement la liberté de tous, sans excepter celle des ordres religieux et de l'enseignement chrétien.

M. de Girardin a vu la lumière en même temps que la mort. Il a appelé le prêtre, s'est confessé, a été absous.

M. l'abbé Sabbatier, premier vicaire de Saint-Pierre de Chaillot, avait conservé de lointaines relations avec M. de Girardin ; ayant appris sa maladie, il s'était fait inscrire plusieurs fois chez lui.

A quatre heures du matin, on vint le chercher de la part de M. Emile de Girardin, qu'il trouva en pleine connaissance, et auquel il proposa de se confesser, ce qu'il fit immédiatement de la manière la plus édifiante.

A six heures et demie du matin M. l'abbé Sabbatier revint pour l'administrer ; il lui demanda alors, en présence de son fils, de sa belle-fille et des domestiques présents : « Vous voulez bien que je  
« vous donne l'extrême-onction. » — Oui, oui,  
« répondit très intelligiblement le malade, je le  
« veux. »

La cérémonie s'accomplit très pieusement et à huit heures du matin tout était fini.

\*  
\* \*

Un écrivain distingué a raconté sur M. de Girardin ce touchant épisode :

J'étais des adversaires politiques d'Emile de Girardin ; il le savait, et même un jour, il y a quinze ans de cela, il me fit la grâce de me dire, dans un de ces entretiens intimes qu'il ne prodiguait pas et qui avaient ainsi plus de prix et plus de charme :

— J'admire votre foi robuste.

Et, comme il souriait, je lui demandai :

— Parlez-vous de ma foi politique, ou de ma foi religieuse ?

— Je les confonds et je les envie.

L'hommage d'un adversaire est un honneur pour qui le rend et pour qui le reçoit.

Je veux, moi aussi, apporter sur cette tombe une fleur, la fleur du souvenir, et pour n'être qu'un simple trait de la longue existence d'Emile de Girardin, je sens que mon court récit vaut les plus longs panégyriques.

Dans la foule qui l'accompagnait à sa demeure dernière, il m'a semblé reconnaître une femme en cheveux blancs qui pleurait à chaudes larmes, comme ceux que la mort d'Emile de Girardin a touchés au cœur.

C'étaient les larmes de la gratitude qui coulaient, larmes si rares, hélas ! sur les pas du bien-fait.

Il y a quelques années, s'éteignait à Paris un réfugié italien, correspondant de plusieurs journaux de son pays.

Il avait bataillé, toute sa vie, pour l'unité de la péninsule; mais, à l'heure du triomphe, il s'était doucement retiré des donateurs de croix et de sinécures, laissant philosophiquement aux affamés sa part du gâteau.

Il s'était modestement et fièrement confiné dans daignité du travail littéraire, labeur ingrat et trop souvent peu productif.

Je le voyais tous les jours à la Bibliothèque.....

Un jour, je ne le vis pas à sa place accoutumée.

Peu de temps après, j'appris qu'il était sorti de ce monde, épuisé de labeur, réconforté des secours de la religion.

Il laissait une veuve qui, respectant fidèlement le vœu suprême de son cher mort, eut à cœur de lui donner des obsèques religieuses.

Mais la maladie avait absorbé les modiques ressources du ménage, et la pauvre veuve n'avait pas même de quoi faire enterrer son mari.

Dans sa détresse, elle recourut à un de ses compatriotes, qui avait fait rapidement, en Italie et surtout à Paris, une grosse, une très grosse fortune.

Elle s'adressait avec d'autant plus de confiance à cet homme qu'il avait été jadis le compagnon de lutte, le compagnon d'armes de son mari, et que, jusqu'à la dernière heure, il s'était montré son ami.

Mais le millionnaire italo-français était doublé d'un sectaire maçonnique, espèce communément intolérante.

Tout d'abord, il accueillit avec de grands égards la requête de l'épouse douloureuse.

Déjà il se dirigeait vers son secrétaire, lorsque, se ravisant brusquement, il demanda :

— Passerez-vous par l'église ?

— Certainement, répondit la veuve à travers ses larmes ; en mourant, il me l'a recommandé.

— Madame, pas d'église ou pas d'argent ! dit alors d'un ton sec l'insolent Turcaret.

— Quoi ! votre ami de trente ans... vous si riche... vous pourriez...

— C'est à choisir.

— C'est votre dernier mot ?

Le franc-maçon ne répondit que par un signe affirmatif.

La veuve sortit, le cœur déchiré, en disant avec une indignation fière :

— Celui qui vous croyait son ami aura le convoi des pauvres ; mais le convoi passera par l'église.

Emile de Girardin apprit le jour même, par un

tiers, cette détresse affreuse et l'ignominieux marché de l'Italien.

— C'est abominable !... s'écria-t-il. C'est à faire rougir l'humanité ! Il devrait y avoir un pilori d'infamie pour de telles actions !

Sur l'heure, « l'homme de la liberté pour tous, » fit parvenir à la pauvre femme un rouleau de cinquante louis et, grâce à cette générosité anonyme, elle eut la triste joie de faire à l'époux regretté des obsèques convenables.

Elle ne connut que longtemps après, par l'indiscrétion de l'intermédiaire, le nom de son discret bienfaiteur.

OSCAR DE POLI.

\* \* \*

Un jour, chez le prince Napoléon, se trouvaient réunis, par une circonstance fortuite, Hervé, Renan et de Girardin. Le prince, avec sa vivacité brutale, affirmait qu'il n'y avait plus de catholiques et que les vieilles femmes seules avaient encore de la religion.

— Pardon, Monseigneur, dit Hervé, il y a encore des catholiques. Moi, par exemple.

— Et moi aussi, dit Girardin.

— Vous, reprit le prince, allons donc !

— Il n'y a pas d'allons donc. *On naît dans une case religieuse comme on naît dans une case natio-*



*nale*. Et je ne puis pas plus ne pas être catholique que je ne puis pas être Français.

— M. Emile de Girardin, n'a pas voulu renoncer au souvenir de son baptême; ce sera son éternel honneur. Au moment où tant de criminelles spéculations déclarent au catholicisme une guerre à mort, il a préféré, lui, mourir en catholique. Il a bien fait. Par ce dernier trait de sa vie, il a donné à tous les penseurs du présent et de l'avenir une éclatante leçon.

Il a fait plus, il a prouvé qu'il était véritablement un homme d'esprit et de cœur, et non un renégat vulgaire et sottement prétentieux.



## LITTRÉ

(1801-1881)

LITTRÉ (Maximilien-Paul-Emile) était né à Paris, le 1<sup>er</sup> février 1801.

En 1819, après avoir achevé ses classes, il entra chez le comte Daru en qualité de secrétaire, mais deux ans après il quitta cette place pour se consacrer entièrement à l'étude de la médecine. Dès cette époque, ses aptitudes linguistiques s'étaient révélées et il connaissait déjà l'allemand, l'anglais, l'italien, le grec, le latin et le sanscrit.

Il étudia la botanique et l'anatomie, suivit les cours et les cliniques et fut admis comme interne dans divers hôpitaux.

A la mort de son père, survenue en 1827, il dut, pour subvenir aux besoins de sa mère, restée sans fortune, abandonner la carrière médicale et donner des leçons de latin et de grec. Plus tard, il reprit ses études médicales. Mais, chose singulière, ce savant, qui devint membre de l'Académie de médecine, n'a jamais eu le titre de docteur.

Tout le monde connaît son *Dictionnaire de langue française* et aussi, au moins de nom, ses travaux philosophiques, blâmables aux yeux de la

foi, qui préconisent surtout les doctrines positives d'Auguste Comte.

Il était membre de l'Académie française depuis 1870, et il avait été élu en remplacement de M. Villemain ; il était le doyen de l'Académie des inscriptions et belles-lettres où il siégeait depuis 1839. Il était en outre sénateur inamovible.

\*  
\* \*

Les journaux ont raconté sur M. Littré plusieurs anecdotes dignes d'être connues.

Très libéral, lisons-nous dans la *Patrie*, M. Littré trouvait juste que son épouse conservât ses croyances. Jamais il ne combattit sa foi religieuse, jamais une ironie, jamais un sarcasme ne vint blesser les convictions si profondes de sa compagne.

Un jour, au milieu de ces crises si fréquentes et si dangereuses pour le malade, M. Littré s'évanouit.

M<sup>me</sup> Littré, doucement, avait détaché de sa poitrine une petite médaille bénite et l'avait passée au cou de son mari.

Le savant, reprenant connaissance, enleva la médaille et la remit à M<sup>me</sup> Littré. Et penchant la tête sur les mains de sa femme, il y déposa un baiser sans murmurer un seul mot.

Chaque semaine, le vendredi, M. Littré faisait servir sur sa table un menu maigre.

Depuis les viles persécutions dirigées par l'administration républicaine contre les écoles congréganistes, M. Littré faisait remettre, chaque année, au curé de Notre-Dame-des-Champs, une somme de 300 fr. pour le soutien des écoles libres.

— Son dernier acte politique, écrit le *Clairon*, a été l'expression d'une horreur sincère pour les persécutions basses de l'année dernière. Il protesta contre les expulsions, il protesta contre la fermeture des collèges.

Et son dernier soupir a été encore une sorte de protestation contre la plus niaise et la plus infâme de toutes les persécutions du jour : la laïcisation des hôpitaux. Littré a vécu ses six derniers mois, veillé, soigné par deux sœurs hospitalières.

— Un menuisier demeurant au rez-de-chaussée de sa maison disait un jour : « On ne mettait pas un clou chez lui le dimanche. L'année dernière il m'avait commandé une demi-douzaine de portemanteaux. Le dimanche, je vois partir les dames avec leur livre de messe à la main ; alors je monte, en pensant : Quelle chance ! il n'y a pas de danger qu'il m'empêche de travailler, lui. Ah ! bien oui ! il m'a renvoyé. — Mais monsieur Littré, il n'y a que deux ou trois clous à mettre. — Revenez demain. — Mais puisque Madame est à la messe. — C'est égal : elle serait contrariée. »

\* \* \*

— Au mois d'octobre 1875, Claude Bernard prenait quelques jours de vacances dans son pays natal. Dans une réunion, parlant des célébrités de notre époque, il laissa échapper le nom de M. Littré, dont il loua les travaux et l'immense érudition. Quelqu'un essaya de faire certaines critiques au sujet du matérialisme du trop célèbre positiviste. Interrompant alors l'interlocuteur, Claude Bernard dit :

« Messieurs, je connais M. Littré; il est mon ami. Je serais fort étonné s'il ne finissait pas bien. Il a pour femme une intelligente et grande chrétienne, et pour fille un ange de piété. »

Alors, se tournant vers un ecclésiastique présent à la conversation :

« Monsieur le curé, dit-il, vous devez savoir ce que cela vaut dans l'entourage d'un homme ?

Et, à l'appui de cette appréciation, l'éminent physiologiste raconta l'anecdote suivante :

« Il y a quelque temps, un de nos amis communs nous invitait à déjeuner, M. Littré et moi, pour un jour *déterminé*.

« Pour ce jour-là, répondit M. Littré, je ne puis accepter aucune invitation : ma fille fait sa première communion. Je serai donc en fête chez moi et à l'église ; impossible à moi d'être des vôtres ce jour-là ! »

Convenez, dit en terminant Claude Bernard, qu'un homme qui a de pareils sentiments n'est pas foncièrement mauvais, ni absolument hostile à la religion.

\* \* \*

M. Littré lisait beaucoup, depuis quelque temps, des livres comme ceux de l'abbé Perreyve, comme les conférences du P. Lacordaire, comme la vie du P. Olivaint. Il lut même le catéchisme du diocèse. Très ignorant en matière de religion, il entrevoyait dans ces lectures des vérités qu'il n'avait jamais soupçonnées. D'ordinaire, il rendait le livre sans exprimer son opinion. Il sortit pourtant de cette taciturnité en fermant la Vie du P. Olivaint : « Décidément, dit-il, ces hommes-là valent mieux que nous. »

M. Littré avait fait autrefois un testament où il exprimait la volonté d'être enterré civilement, et un double avait été remis entre les mains d'un ami, actuellement ministre. Mais trois ou quatre jours avant sa mort, *il fit brûler devant lui l'exemplaire qu'il avait gardé, et il en rédigea un autre.* C'est lui-même qui n'a pas voulu que son corps allât au dernier asile sans les prières de l'Eglise.

\* \* \*

M. Littré n'était pas baptisé : cette grâce lui a

été accordée à quatre-vingts ans, un peu avant de mourir. La longue maladie qui précéda son trépas fut une préparation à cet acte solennel, et les prières incessantes d'une épouse et d'une fille chrétiennes ont obtenu du ciel, à l'illustre savant, cet incomparable bienfait.

Depuis six mois, du reste, un prêtre, devenu son ami, M. l'abbé Huvelin, vicaire à Saint-Augustin, lui faisait des visites presque quotidiennes, toujours bien reçues du malade, qui, au milieu de ses souffrances, et en face de la mort, avait répété cette parole, indiquant les préoccupations de son âme : *Ils sont heureux ceux qui ont une foi, en ce moment !*

Cette foi, désir suprême du mourant, lui a été donnée avec le baptême, et n'est-ce pas un magnifique triomphe de la religion catholique, que cette conversion sincère d'un des plus illustres savants du XIX<sup>e</sup> siècle, inclinant son front sous l'eau du baptême, récitant le *Credo* des enfants de l'Eglise, et couronnant une vie si remplie aux yeux du monde, par un touchant retour à Celui que les Saintes Ecritures appellent : le maître des sciences. « *Deus scientiarum dominus est ?* »







# TABLE



	PAGES
La Harpe.....	1
Bernardin de Saint-Pierre.....	8
De Maistre.....	11
De Fontanes.....	21
Volta.....	24
Isuard.....	26
Dupuytren.....	31
Ampère.....	40
De la Ferromnays.....	50
De Bonald.....	56
Maurice de Guérin.....	67
Moncey.....	72
Larrey.....	74
O'Connell.....	77
Chateaubriand.....	85
Bugeaud.....	95
Chopin.....	101
Drouot.....	108
Frédéric Soulié.....	113
Récamier.....	116
Donoso Cortez.....	134
Ozanam.....	137

	PAGES
Sylvio Pellico .....	148
Augustin Thierry.....	158
Béranger.....	163
Cauchy.....	167
Thénard.....	176
De Lamartine.....	179
A. de Tocqueville.....	198
Biot.....	202
Horace Vernet .....	204
Jasmin.....	208
Gounelle.....	217
Jean Reboul.....	221
Lamoricière.....	229
Cousin.....	238
Ingres.....	246
Berryer.....	250
Rossini.....	258
Viennet.....	259
Berlioz .....	261
Dupré.....	263
Tayer.....	265
Troplong .....	271
Niel.....	272
De Montalembert.....	275
Villemain.....	286
Randon .....	291
Babinet.....	300
Saint-Marc Girardin.....	302
Vitet.....	303
Nélaton.....	304
Elie de Beaumont .....	307
Carpeaux .....	310
Cruveilhier.....	325
Brucker.....	328
Corot.....	336

Cézanne.....	344
Barth.....	347
Buloz.....	348
D'Eudeville.....	350
Changarnier.....	353
Feugère.....	357
Le Verrier.....	359
Cousin de Montauban.....	365
Chareton.....	367
Claude Bernard.....	368
De Salignac-Fénelon.....	372
D'Ariès.....	377
Magne.....	378
Douai.....	379
Surville.....	380
La Capelle.....	382
Ressayre.....	383
Des Vouges.....	384
Le Prince Impérial.....	386
Chan.....	391
Saint-René Taillandier.....	397
Leroux.....	402
Lemmens.....	407
Emile de Girardin.....	411
Littre.....	418











